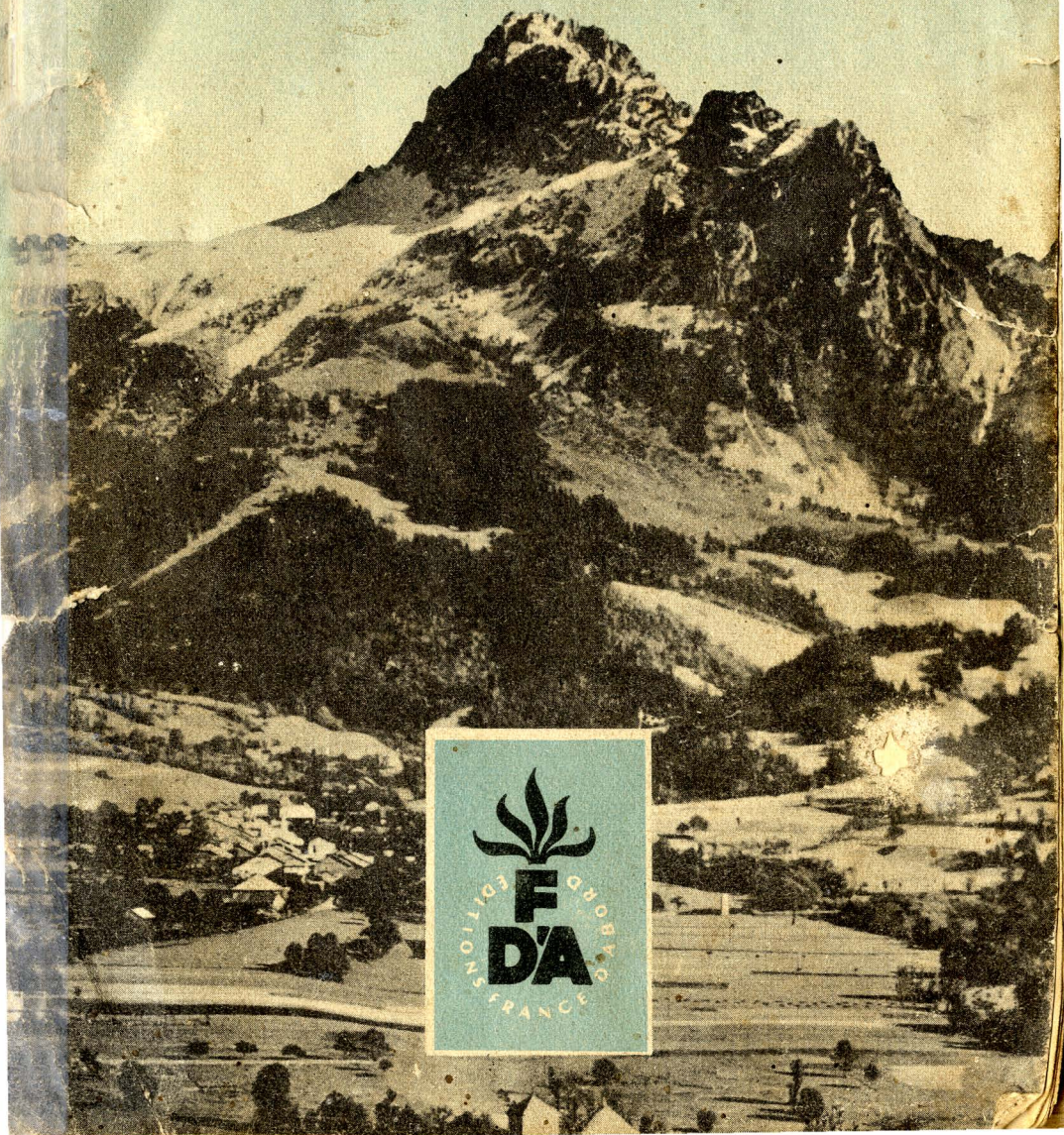
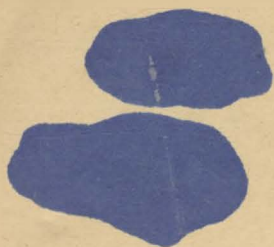


R. I. 3.

FRANCS-TIREURS ET PARTISANS DE LA HAUTE-SAVOIE





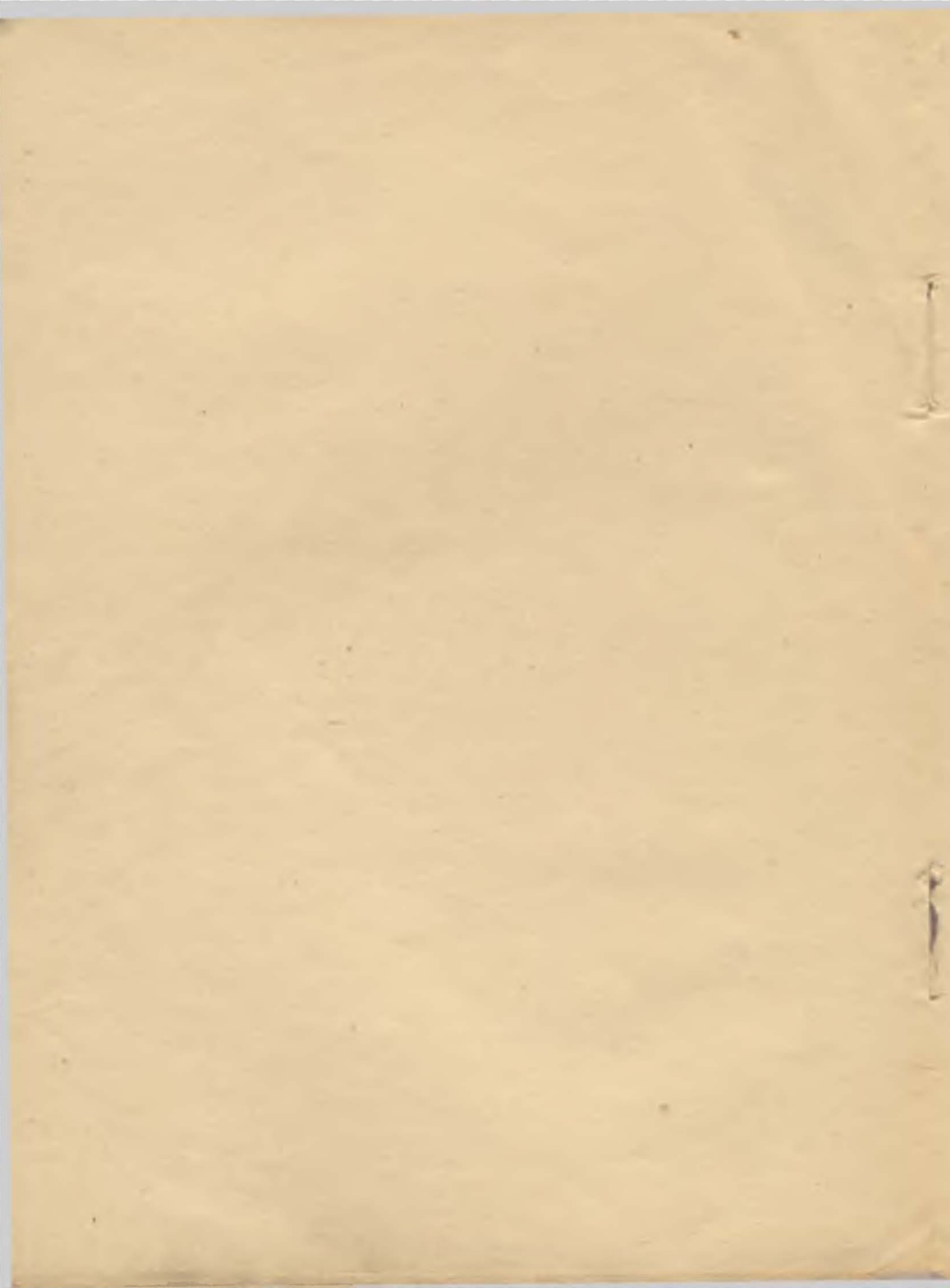
R. I. 3.

**FRANCS-TIREURS ET PARTISANS
DE LA HAUTE-SAVOIE**

L'ÉDITION ORIGINALE DU PRÉSENT
OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE A TROIS
CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER
DE LUXE DES PAPETERIES AUSSÉDAT
NUMÉROTÉS DE 1 A 300.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

Dédié
aux 385 Francs-Tireurs et Partisans
de la Haute-Savoie
fusillés
morts en combat
ou en déportation



Préface

J'EPROUVE un double plaisir à présenter aux lecteurs ce travail historique sur l'activité des Francs-Tireurs et Partisans Français de la Haute-Savoie. D'une part, et j'y reviendrai, l'œuvre de nos camarades savoyards, dans la Résistance et dans la Libération, est un exemple particulièrement instructif de ce que furent, dans la France entière, les F.T.P.F. D'autre part, la Haute-Savoie est pour moi, en quelque sorte, un département d'adoption, et je l'ai parcouru si souvent, du Léman au Giffre et à l'Arve, de la Dranse au Borne et au Fier, que bien des noms m'en sont familiers, jusqu'à ceux des hameaux et des cimes, et que j'évoque sans difficulté la dure lutte qui y fut menée, cinq années durant.

La Résistance put y être favorisée, certes, par la montagne, ses repaires et ses défilés. Mais la montagne n'a pas que des avantages. Elle est dure, froide, inhospitalière l'hiver. L'été même, elle fournit bien peu de ressources pour l'alimentation des maquis. Inévitablement, il faut descendre aux villages des vallées pour se nourrir, et c'est alors le danger qui guette et qui rôde. En montagne, plus peut-être qu'ailleurs, il n'est possible aux maquisards de subsister que s'ils s'appuient sur la complicité active des populations paysannes. Le secret du grand succès des Francs-Tireurs de Haute-Savoie, c'est avant tout le patriotisme inébranlable et obstiné des Savoyards.

De l'obstination, il en a fallu, là comme ailleurs, pour arriver, malgré les polices française et allemande, malgré les expéditions répressives, à former de rien, et à maintenir, les bataillons clandestins qui devaient prendre part à la libération. Lisez les divers chapitres de cette étude, lisez plus particulièrement le chapitre V, vous verrez comment, bien souvent, l'œuvre accomplie était à peu près totalement détruite, comment la répression supprimait d'un coup presque tous les responsables d'un sous-secteur, comment les détachements étaient décimés et des maquis dispersés. Mais vous voyez aussi comment, en tous les cas, l'œuvre était reprise, comment un nouveau chef la reprenait en main et ressaisissait les fils, comment les survivants se regroupaient avec un courage indomptable, comment, en définitive, face à l'oppresseur, les minuscules groupes du début sont devenus, dans l'action et par l'action, des détachements, des compagnies, des bataillons, qui ont fini par libérer en de vastes actions militaires, Thonon et Evian, Cluses et Chamonix, Annemasse et Annecy, et qui ont poursuivi l'envahisseur jusque dans l'Ain et dans la Savoie.

Jusque-là, il a fallu de la ténacité, du courage et de l'audace. Il ne suffisait pas, pour en arriver là, de s'inscrire sur une liste clandestine, pour revêtir un uniforme d'officier au jour J. Il fallait, par une longue suite de reconnaissances, de coups de main, d'embuscades, d'attentats, de sabotages, acquérir soi-même et donner aux masses populaires la conviction que l'ennemi, si fort qu'il parût, n'était pas invulnérable. Il fallait aussi le démoraliser, en lui montrant qu'avec toutes ses forces de répression, et si lourdes que furent les pertes qu'il nous infligeait, les siennes étaient plus lourdes encore. C'est la gloire des Francs-Tireurs et Partisans Français, c'est la gloire de Charles Tillon, leur fondateur et leur chef, d'avoir maintenu, seuls au début dans toute la Résistance, et d'avoir fait triompher cette doctrine : ce n'est pas en faisant l'exercice qu'on apprend à se battre ; c'est en se battant.

Quoi qu'il semblât à certains esprits pusillanimes, c'était aussi la meilleure façon de sauver des existences. Lisez, au chapitre 7, la triste aventure du Plateau des Glières, si semblable à la triste aventure du Vercors, à la triste aventure du Mont-Mouchet, et à d'autres encore ! Plus de 300 braves furent héroïquement mis hors de combat, victimes d'une conception militaire surannée, qui n'avait pas su s'adapter aux réalités de la guérilla. Pendant ce temps nos maquis à nous, petits et mobiles, étaient eux aussi, rudement attaqués ; ils avaient des morts eux aussi ; mais ils n'étaient jamais complètement anéantis, et, tout en se déroband, infligeaient à l'ennemi de telles pertes que jamais il ne pouvait avoir le sentiment d'une victoire.

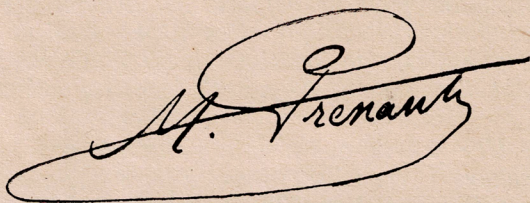
Quant aux résultats, ils ne doivent pas être sous-estimés, et les auteurs ont eu raison de réunir, en une annexe instructive, tous les sabotages effectués par les F.T.P.F. sur l'usine de Chedde, et de nous montrer leurs résultats. Dans l'hiver 1943-1944 un de mes amis, bien placé pour le savoir, me disait que les multiples sabotages et destructions, minimes cependant pour la plupart, qui avaient été répétés sur les installations électriques des Alpes, avaient abaissé la production d'énergie électrique de 50 %. C'était, presque entièrement, l'œuvre des Francs-Tireurs et Partisans.

Une œuvre qui n'était, pourtant, guère encouragée ! A l'annexe I, vous lirez dans ce livre quelques chiffres concernant les ressources financières des meilleurs des patriotes. Il est malheureusement vrai que, pour la France entière, les milliards du B.C.R.A. se sont en grande partie égarés et ne sont guère arrivés jusqu'au peuple qui se battait. Il est malheureusement vrai que, jusque dans la neige, des Francs-Tireurs ont dû se battre, comme les soldats de l'an II, sans chaussures et sans vivres. Il est malheureusement vrai que beaucoup d'entre eux ont péri, faute d'armement suffisant, alors que, tout à côté, d'autres organisations de résistance, qui pratiquaient l'attentisme mortel, avaient en dépôt des

armes inutiles, qu'elles laissaient enlever par les Allemands : à mon dernier interrogatoire en mai 1944, les hommes de la Gestapo se sont vantés devant moi de s'armer ainsi. Et il est malheureusement vrai que, dans les deux ans où j'ai été au Comité Militaire National des F.T.P.F., ceux de la zone nord ont reçu, en tout, un envoi de neuf tonnes, dans lequel il y avait très peu d'armes. On parlait très éloquemment à la Radio de Londres, mais le B.C.R.A. et le Colonel Passy, son chef, n'aimaient pas armer le peuple français contre l'ennemi.

Des livres comme celui-ci sont utiles. Dans une concision qui, bien souvent, rappelle celle de rapports militaires, ils apportent à l'Histoire des documents minutieux et incontestables. Ils remettent les choses à leur juste place, et rendent un hommage mérité aux patriotes qui sur notre sol, ont préparé la victoire et l'ont faite: aux vivants anonymes et aux morts glorieux tombés pour la Libération.

Paris, le 7 Juillet 1946

A large, elegant handwritten signature in black ink, which appears to read 'M. Prenant'. The signature is fluid and stylized, with a long horizontal flourish extending to the right.

MARCEL PRENANT

Professeur à la Sorbonne
Ancien Chef d'Etat-Major des F.T.P.F.

Avant-Propos

LA brève étude que nous avons la joie de présenter au lecteur répond certainement à une impérieuse nécessité ; celle de rompre la conspiration du silence qui entoure trop souvent le passé glorieux de nos Francs-Tireurs et Partisans Français, et plus particulièrement les F.T.P. de la Haute-Savoie.

Désormais, nos camarades possèdent leur histoire.

Certes, nous ne nous dissimulons pas les faiblesses de notre modeste travail. Nous nous excusons des lacunes que nos F.T.P.F. pourront y découvrir. L'étendue et la richesse même de notre sujet ont rendu certains oublis pratiquement inévitables. Nous espérons qu'ils se révéleront d'ordre secondaire. D'autre part, notre documentation a été soumise à de multiples et très sévères examens ; nous avons délibérément écarté tout point de détail non susceptible d'un contrôle sérieux. En particulier, dans l'estimation des pertes infligées à l'ennemi, nous n'avancons que des chiffres minutieusement vérifiés.

Ce livre est une œuvre collective. Qu'il nous soit permis de remercier ici tous les camarades qui ont bien voulu y collaborer en nous adressant récits et témoignages. En premier lieu, notre camarade F. Bonfis, Commandant André des F.T.P. de la Haute-Savoie, à qui revient l'heureuse initiative de cet ouvrage, ainsi que notre ami Pierre Loreilhe, qui a

eu la lourde tâche de collationner les documents et de rédiger le présent ouvrage.

Un dernier mot. Notre récit se déroule sous le signe de l'anonymat. Les noms propres figurant dans le texte sont ceux de nos camarades tombés face à l'ennemi. Exception faite pour nos responsables régionaux et pour les chefs de sous-secteur, nous n'avons pas voulu faire un partage des vertus de chacun, ni procéder à d'injustes discriminations en honorant tel ou tel au détriment de ses compagnons de lutte. Tous nos F.T.P.F. sont restés dignes de la France et, pour reprendre le mot d'un des leurs « s'il y en eut de plus méritants que d'autres, chacun de nous les a dans le cœur et cela suffit... »

LE COMITÉ DE RÉDACTION

CHAPITRE PREMIER

" Jamais la France ne sera un peuple d'esclaves "

MAI 1940

L'ARMÉE française est anesthésiée et démoralisée par la « drôle de guerre ». La poursuite des militants ouvriers, le recrutement pour la Finlande, la folie anti-soviétique de notre État-Major, qui mobilise une armée entière à la frontière de Turquie et qui prépare le bombardement de Bakou, tous ces faits commencent à être connus, malgré une propagande mensongère : le gouvernement ne fait pas la guerre à l'Allemagne, il poursuit la honteuse politique munichoise de soumission. Il a peur du peuple.

Quand les blindés de Rommel s'élancent à travers la Belgique, l'ampleur de la trahison apparaît bientôt aux moins avertis. Le pays commence à comprendre le sens profond des grands événements politiques des années passées. La remi-

litarisation tolérée de la rive gauche du Rhin, la démission du ministre Chautemps le jour de l'Anschluss, la non-intervention au bénéfice de Franco, Munich, le sabotage du pacte d'assistance mutuelle avec l'U.R.S.S., la dissolution du Parti Communiste, et l'emprisonnement de nombreux de ses militants, la poursuite des militants ouvriers en général, tout s'enchaîne et s'explique: La France est livrée au fascisme.

Cependant d'admirables sursauts patriotiques prouvent combien sont grandes les capacités de notre peuple. Sur le front des Alpes, en particulier, les hommes de Mussolini essuient de sanglants échecs. Les meilleures troupes du fascisme italien ne parviennent pas un seul instant à entamer nos lignes. Les Savoyards de nos glorieux bataillons chasseurs alpins infligent à un ennemi très supérieur en nombre une défaite militaire de grande envergure. Mais la trahison fasciste suit son cours. Le traître Pétain impose à la France un armistice honteux.

La France est coupée en deux zones. La méprisable armée fasciste italienne occupe notre frontière des Alpes, les commissions d'armistice de Mussolini foulent notre sol. Nos chasseurs savoyards doivent abandonner à l'ennemi des positions qu'il n'a pu conquérir par les armes. Pétain nous fait connaître la pire humiliation de notre histoire.

Mais déjà la voix de la France invaincue s'élève. La direction du Parti Communiste clandestin fit parvenir vers la fin mai au Gouvernement la note suivante :

*« Le Parti Communiste considérerait comme une trahison
« d'abandonner Paris aux envahisseurs fascistes. Il considère,
« comme le premier devoir national, d'organiser sa défense.
« Pour cela il faut :*

*« 1° Transformer le caractère de la guerre, en faire une
« guerre nationale pour l'indépendance et la liberté.*

*« 2° Libérer les députés et militants communistes, ainsi
« que les dizaines de milliers d'ouvriers emprisonnés et in-
« ternés.*

« 3° Arrêter immédiatement les agents de l'ennemi qui

« grouillent dans les Chambres, les Ministères et jusqu'à l'Etat-Major et leur appliquer un châtiment exemplaire.

« 4° Ces premières mesures créeraient l'enthousiasme populaire et permettraient une levée en masse qu'il faut créer sans délai.

« 5° Il faut armer le peuple et faire de Paris une citadelle inexpugnable. »

De Londres, le général de Gaulle affirme, en juin, que « si la France a perdu une bataille ; elle n'a pas perdu la guerre ».

Et de Paris, une proclamation signée de Maurice Thorez et Jacques Duclos, appelle les patriotes à la Résistance : « La France, encore toute sanglante, veut vivre libre et indépendante. Jamais un grand peuple comme le nôtre ne sera un peuple d'esclaves. C'est dans le peuple que résident les grands espoirs de la Libération Nationale et Sociale. Et c'est autour de la classe ouvrière ardente et généreuse, pleine de confiance et de courage, que peut se constituer le Front de la Liberté, de l'Indépendance et la Renaissance de la France. »

Dès l'automne 1940, effectivement, les premiers noyaux de Résistance s'organisent.

En Haute-Savoie, le Parti Communiste (dont on ne dira jamais assez le rôle déterminant dans la formation, la direction et le recrutement des Francs-Tireurs et Partisans Français) met en place ses premiers « triangles » clandestins, malgré la répression qui, dès septembre 1939, sous Daladier, a décimé les cadres du mouvement ouvrier, dont les meilleurs militants ont été confinés, durant « la drôle de guerre », dans les compagnies spéciales puis internés dans le Midi de la France. Nombre de ceux-là mêmes qu'on avait tolérés dans les rangs de l'armée, sont arrêtés aussitôt après l'armistice et enfermés dans les camps de Fort-Barreaux, Chibron, Saint-Sulpice, etc... où allaient les rejoindre les militants qui n'avaient pas été mobilisés, tels ce vieux militant de l'A.R.A.C. de Faverges, le père Thorens, blessé de la guerre 1914-18, âgé de plus de 60 ans, le jeune François Governatory qui n'avait pas fait de service militaire, tous deux devaient plus tard dis-

paraître, emportés par des maladies contractées dans les camps de concentration ou le maquis.

Cependant, les patriotes conscients et à leur tête les ouvriers, ne tardent pas à s'organiser en Haute-Savoie, comme dans la France entière. Beaucoup vivent illégalement depuis un an. C'est le 26 octobre 1940 que Georges Marrane, affublé d'une barbe respectable, vient à Annecy prendre contact avec Hubert-Albert Mugnier. C'est grâce à cette liaison que l'organisation clandestine en Haute-Savoie prend de l'ampleur, et diffuse à l'occasion du 11 Novembre de nombreux tracts ronéotypés à Annecy et Annemasse, appelant les Savoyards à la lutte contre les soldats italiens, dont nous reproduisons ci-après le texte :

*Savoyards d'abord
Français toujours
Italiens jamais*

TELLE EST NOTRE FIERE DEVISE.

« Paysans de nos montagnes, ouvriers, et vous tous Savoyards, n'êtes-vous pas soulevés de dégoût en assistant à la ruée sur notre sol des maudits « pioulet »...

« Ils n'ont pas réussi à faire reculer d'un pas nos vaillants bataillons alpins, mais profitant de la trahison de nos chefs militaires, ils nous ont asséné le classique coup de poignard dans le dos.

Ils ne sont pas vainqueurs.

Pour nous ils ne seront jamais des soldats, mais des vagabonds à la solde de leur César de carnaval.

« Unissons-nous pour les chasser.

« La Savoie restera française. »

Mais déjà la répression se fait sentir.

Mugnier échappe de justesse à une arrestation, quitte la région. C'est Fernand Vigne, actuellement secrétaire général de l'Association Nationale des Anciens F.T.P.F., Alfred Martin, ouvrier des P.T.T. d'Ugine, et Jean Vittoz, préparateur en pharmacie à Annemasse, qui prennent en main la direction du P.C. en Haute-Savoie. Le second ne resta pas longtemps

dans la région, nous le retrouverons, à la Libération, colonel F.T.P.F. à l'E.M. de la zone sud. Ce fut donc Vittoz, qui pendant quatre ans anima la lutte, et à son tour nous le retrouverons à l'E.M. F.T.P. de la Haute-Savoie à la Libération. Militant syndicaliste de la région lyonnaise, chassé de sa corporation pour son action militante, il vient se fixer à Annemasse peu de temps avant la guerre ; il eut l'avantage de ne pas être connu dans la région, la Résistance en bénéficia.

Parallèlement, d'importants effectifs ouvriers ne tardent pas à s'organiser dans les syndicats clandestins, à Annemasse, Thonon, Le Fayet, Chedde, Cluses, Annecy. La C.G.T. clandestine s'organise rapidement, les syndicats des cheminots, des métaux, et celui du Livre qui prépare l'impression et la diffusion de la presse patriote, qui devra réfuter les mensonges déversés par Vichy, aux ordres de Goebbels.

Le 1^{er} Mai 1941, un tract est diffusé au dépôt du Fayet et à Annemasse, rappelant le caractère révolutionnaire du 1^{er} Mai, déniait le droit d'assimiler cette journée à la célébration de la Saint Philippe ; il réclame de meilleurs salaires et du pain pour les enfants, ce qui provoque une vive effervescence parmi la police de Pétain.

Dès 1940, un noyau important accomplissait de multiples passages au travers de la frontière. Des centaines et des centaines sont passés dans l'eau et entre les bielles des locomotives, par toutes les températures. Il s'agissait de militants de divers pays, des Juifs ou agents de liaisons. Il nous plaît de citer ici Josette Cothias, qui sous le nom de Denise, franchit maintes fois la frontière.

Il y eut aussi une action courageuse accomplie par des douaniers et par les pêcheurs du lac.

Boccagny, qui avait été libéré de Fort-Barreaux pour raison de santé, était à Thônes en résidence surveillée avec de nombreux militants dont la plupart devaient être repris et déportés en Allemagne.

La venue de Pétain à Annecy et les nombreuses arrestations préventives, ont eu pour effet d'accroître considérable-

ment le nombre des Résistants, des tracts sont confectionnés à la main à Annecy. Une action revendicatrice est menée en faveur des chômeurs qui travaillent aux marais d'Epagny. A Annemasse, les cheminots se solidarisent pour revendiquer des bleus de travail.

En novembre 1941, suivant l'exemple des ménagères de Chambéry, les femmes d'Annemasse et d'autres villes, organisent d'importantes délégations, se rendant aux mairies pour réclamer l'amélioration du ravitaillement.

Toutes ces actions, qui débutaient timidement, se terminaient dans l'enthousiasme, comme à Annemasse où les cheminots n'ont pas hésité à débrayer pour obtenir satisfaction.

Au début 1942, le Front National est organisé à Annemasse et à Passy. Ce fut Vernin, au nom du Front National, qui proposa en Juin 1942, de lancer un manifeste au peuple savoyard, ce qui fut adopté par le Comité Patriotique, composé de représentants des P.C., C.G.T., F.N. et M.U.R. Ce tract fut diffusé à 25.000 exemplaires, et les résultats furent que la plupart des jeunes de la classe 1942 ne répondirent pas à l'appel, et refusèrent de partir en Allemagne.

Ce fut à cette époque que s'organisa la diffusion de journaux clandestins de divers mouvements de Résistance, dont « France d'Abord » et le « Travailleur Alpin ». Il se créa alors, avec les réfractaires au S.T.O. et les militants traqués, des groupements de Résistance, qui furent rassemblés au sein des M.U.R. (Mouvements Unis de la Résistance). De nombreux patriotes haut-savoyards, que nous retrouverons par la suite dans l'organisation F.T.P.F. y adhèrent. Cependant, leur volonté d'action efficace, de lutte immédiate et intransigeante contre l'ennemi, ne trouve qu'imparfaitement satisfaction au sein d'un mouvement formé localement d'une majorité de patriotes et démocrates résolus, mais soumis d'en haut à des directives attentistes sur la nocivité desquelles nous aurons l'occasion de revenir.

Le Mouvement F. T. P. F. qui s'appela d'abord « Bataillons de la Jeunesse » et « Organisation Spéciale », prit naissance au début 1941 en zone nord et se dévelop-

pa rapidement dans toute la France. D'importants sabotages de voies ferrées furent réalisés en Saône-et-Loire et dans le sud-est au début 1942. Pendant l'année 1942, plusieurs « contacts » furent pris entre les militants de la zone sud et Haut-Savoyards, mais ce ne fut que le 6 janvier 1943 que Louis Aulagne fut désigné pour venir dans le département rassembler les groupes épars et former les premières compagnies. L'Etat-Major F.T.P.F. de la zone sud (Comité Militaire de Zone ou C.M.Z.) décide de réunir les deux Savoies en une seule région militaire, la R.I. 2. Celle-ci est divisée en trois sous-secteurs, dont les deux premiers englobent chacun une portion de territoire haut-savoyard, soit :

- 1^{er} sous-secteur. — Annecy-Nord, Chablais, Giffre et Haute Vallée de l'Arve, c'est-à-dire, la majeure partie du département.
- 2^e sous-secteur. — Annecy et Rumilly, ainsi qu'Aix-les-Bains, Pont-de-Beauvoisin et Chambéry, en Savoie.
- 3^e sous-secteur. — Faverges, le reste étant situé en Savoie.

Louis Aulagne, délégué fédéral de la C.G.T. depuis 1930, secrétaire du Syndicat des Produits Chimiques de Lyon, Louis Aulagne a, comme tant d'autres, rejoint Toulon dès la déclaration de guerre pour y faire son devoir. Après l'armistice, il travaille aux usines Berliet de Vénissieux et organise immédiatement la Résistance. Il freine le rendement et son activité clandestine ne tarde pas à le rendre suspect. A la suite de l'insurrection de l'usine en 1942, il est traqué par la police vichyssoise et s'engage dans les F.T.P.F.

Quelle situation trouve-t-il à son arrivée en Haute-Savoie ? Indépendamment des mouvements civils déjà mentionnés, il n'existe pratiquement aucune organisation de caractère militaire. Cependant, quelques groupes de Francs-Tireurs sédentaires sont déjà formés. On savait en Haute-Savoie que le 21 août 1941, à Paris, le Colonel Fabien avait abattu le premier officier allemand; on savait que c'était les F.T.P.F.

qui, principalement en zone nord et depuis plusieurs mois en zone sud, étaient à la pointe du combat. Ce fut donc avec un grand enthousiasme que Louis Aulagne fut reçu et sa tâche fut facilitée par l'ardent désir des patriotes de passer à l'action contre l'occupant.

Quelques numéros du journal clandestin des F.T.P.F., « France d'Abord » étaient parvenus jusqu'à nous en janvier 1943, diffusant l'ordre du jour du chef du comité militaire national F.T.P.F., Charles Tillon, dont nous citons ici quelques passages :

« ... Si les Russes restent seuls à détruire la puissante armée nazie, les Français devront supporter un autre hiver de guerre, au cours duquel Hitler pourrait réaliser au moins ce qui fut le premier article de son programme insensé de domination du monde: détruire la France, berceau de la Liberté !

« Donc, aucun Français de France n'a intérêt à laisser durer une guerre atroce alors qu'il est possible de l'abréger.

« De quoi s'agit-il ?...

« ... Comme aimait dire Foch, à qui nous devons aussi cet enseignement : « La stratégie est une affaire de caractère et de bon sens ».

« Pour une nation dont le sol est occupé, pour un peuple menacé d'extermination, la stratégie, le bon sens commandent de tout faire pour éviter la destruction par la faim, le froid, la tuberculose, la déportation, l'assassinat ; tout faire, en un mot, c'est chasser à temps l'envahisseur.

« Mais ce but ne peut être atteint que par le combat direct contre lui.

« C'est encore Foch qui nous commande: « Si vous voulez faire reculer l'adversaire, battez-le. Pas de victoire sans bataille. »

« Et la France est payée pour savoir ce que réservent aux peuples les généraux qui ne veulent pas se battre.

« On n'est pas patriote par procuration ! »

.....

« Il faut réaliser le front français dans la guerre de libération nationale.

« Attendre ! Faire la guerre avec la peau des Russes, partir en Allemagne pour travailler pour l'ennemi ; laisser guilotiner les Français pour crimes de patriotisme, c'est reculer l'heure du second front en désertant le front de France !

« Le front de France ? Il est partout où il y a un boche ; une de ses armes ou un wagon, un camion, de l'essence ou du blé destiné aux boches, un terrain d'aviation, un dépôt d'armes, un chien de Laval...

« Nos armes ? Elles sont partout où un peu de courage donne loisir d'en prendre. Chaque ennemi désarmé doit servir à armer un chef de groupe autour duquel d'autres patriotes s'armeront d'armes improvisées.

« Pour la forme de guerre qui nous incombe contre les forces d'occupation, le nombre supplée à la qualité du matériel. Et nous sommes dix contre un ! En attendant au bon endroit, un groupe armé doit procurer des armes à des centaines d'autres patriotes.

« Formez partout des groupes de combat, organisez-vous entre amis, parents, camarades, entre jeunes, entre soldats.

« Que chacun, d'après son occupation et son lieu d'habitation, recherche le meilleur moyen de porter immédiatement un coup à l'ennemi, à la ville, au village, contre ses hommes et son matériel.

« Organisez des embuscades à l'arme blanche, des actions de francs-tireurs et partisans. Aidés de vos femmes, confectioz des grenades, des bouteilles d'essence, de la poudre noire pour miner les maisons boches et que, s'il le faut, les femmes sauvent leurs enfants de la famine et de la mort en s'armant de vitriol et de poison.

« Il faut, partout et tout de suite, agir pour détruire par tous les moyens ce qui reste de l'armée ennemie en France.

« Dignes de la gloire du soldat inconnu qui gagna l'autre guerre, que se lèvent partout des combattants inconnus, décochant leurs coups mortels aux bourreaux de la France, plaçant la mine, lançant la grenade, tout en restant con-

« fondus dans la masse compacte du front de tous les Français solidaires dans la haine et le péril.

« C'est pourquoi France d'Abord vous appelle à l'organisation des groupes de combat, base de l'armée de la libération nationale. Le devoir de chaque patriote valide, soucieux de pouvoir rendre dignement des comptes à la patrie libérée, est de se battre en organisant l'insurrection nationale, en acquérant des armes, en rejoignant les F.T.P.

« On ne se débarrasse pas d'un ennemi implacable avec des exhortations de quakers; seule l'action compte !

« Chacun à son poste de combat; chacun son arme !

« Que sans attendre, tout ce qui appartient en France à l'armée d'oppression soit cerné de haine, repéré, attaqué, frappé, exterminé.

« Et que, sur le front national de la libération, retentisse le cri de guerre contre tous ceux qui veulent détruire notre patrie :

« Tous debout, et chacun son Boche ! »

D'autre part, les décrets Sauckel-Laval instituant la déportation des travailleurs en Allemagne, ont suscité la création d'un certain nombre de petits camps, rassemblant essentiellement des réfractaires au S.T.O. Mais, privés d'armement, ces « maquis » comme on les baptisa alors, n'ont eu jusqu'alors qu'une activité très réduite. Les principes attentistes qui présidaient à leur organisation faisaient courir de gros risques à leurs participants. Les dirigeants étaient plus soucieux de « préserver » leurs effectifs que de les entraîner à la récupération des armes et au combat. La mise en place de l'organisation F.T.P. allait modifier profondément les conceptions et l'esprit même de la Résistance dans notre département.

CHAPITRE II

Premiers combats

LE travail d'organisation progresse rapidement. Dans le Chablais particulièrement, des groupes locaux ne tardent pas à entrer en action : manifestations anti-vichysoises, diffusion de la presse clandestine, sabotage. Aux affiches appelant les jeunes classes au S.T.O., le Comité Patriotique Savoyard, où travailleront quelque temps ensemble les M.U.R., le Parti Communiste et les F.T.P.F., répond en diffusant un appel à l'insoumission.

Et le 1^{er} mars 1943 se forme un des premiers camps F.T.P., au-dessus de Thonon, sur le Mont de Draillant. Il comprend plus de deux cents réfractaires répartis en trois détachements : le détachement « Tournier », cantonné au Vieux-Moulin ; le détachement « Vaillant-Couturier », à Très-Coux ; le dernier enfin « Allobroges », à Chatillonnet. Seul le détachement « Vaillant-Couturier » est pour ainsi dire armé : 9 fusils, 6 revolvers, quelques munitions constituent l'équipement.

Sur ces entrefaites, les forces dites de maintien de l'ordre sont envoyées par Vichy, sous la haute direction du préfet

régional Angeli et du préfet de la Haute-Savoie. Immédiatement, le 9 mars, le détachement Tournier exécute une brillante opération en arrêtant le capitaine de gendarmerie Prunet, le sous-préfet et le préfet régional. Pendant plusieurs heures ces trois sbires sont gardés prisonniers, mais vu le nombre important de réfractaires sans armes qui séjournent dans les montagnes et par crainte que la population n'eût pas compris cette action, ils sont finalement relâchés.

Deux jours plus tard, trois mille gardes mobiles sont à Thonon, l'état de siège est proclamé dans le Chablais : camions militaires et side-cars sillonnent les routes.

Le 15 mars, les gardes mobiles attaquent le camp « Allobroges », au Chatillonnet. On parlemente, les F.T.P. déclarent ne pas vouloir tirer les premiers et donnent l'ordre à l'assaillant de s'en retourner. C'est le maquis maintenant qui encercle les forces du maintien de l'ordre. Les G.M. sont dispersés et trente sont faits prisonniers. Mais nos camarades trop confiants, commettent à nouveau la faute de les relâcher peu après.

Erreur tactique qui n'est pas sans conséquences. Le 20 mars, deuxième attaque, à Très-le-Mont, par deux compagnies de gardes mobiles. A leur tête, les félons précédemment libérés. Beaucoup de jeunes avaient déjà quitté le camp, impressionnés par le déploiement de forces. Voici comment le chef de camp nous raconte l'histoire :

« Le commandant des Mobiles demande à parlementer :
« Je suis aussi Français que vous, dit-il, mais aujourd'hui nous
« sommes vaincus et nous devons nous soumettre aux ordres
« du vainqueur. Rendez vos armes, sans quoi, je serai obligé
« de commander le feu.

« Nous répondons :

« Si vous les voulez, venez les prendre. Nous avons décidé
« de vaincre ou de mourir pour notre Patrie, la France ! »

Devant l'attitude énergique de nos hommes, les mobiles se replient. Mais notre chef de camp juge prudent de passer la vallée de Boège. Pendant plusieurs jours, le camp ira de

chalet en chalet. Par Le Lyaud, Marin, Bernex, il atteint Bret-Locum où il se fixe au chalet de l'Homme-Fort.

Sur ces entrefaites, des groupes F.T.P. commencent à opérer dans les régions urbaines et à donner la réplique aux Vichyssois. Deux G.M.R. sont abattus au passage à niveau de Vongy, près d'Amphion. Grosse émotion dans le département. Le capitaine Prunet, de triste mémoire en Haute-Savoie, a fait publiquement le serment sur les cercueils de venger ses amis. La préfecture fait apposer des centaines d'affiches :

Paysans ! les terroristes parcourent vos villages. Bientôt leurs armes seront dirigées contre vous et vos familles. Votre devoir de Français est de les dénoncer...

Le 17 avril, deux gars des « Allobroges » sont arrêtés à Bret-Locum par la gendarmerie de Saint-Gingolph. L'emplacement du camp est livré et les « Allobroges » doivent se retirer au chalet de la Plaine, au-dessus de Thollon-Lajoux. Une chasse héroïque commence. Le 18, le filet se resserre, la liaison ne se fait plus, le ravitaillement devient difficile. Les paysans ont parfois peur d'aider nos camarades. Le 20, nouveau déplacement à marches forcées jusqu'au chalet de Neuvache, près du pic des Memise. Heureuse décision ! Le jour même, en effet, deux colonnes de G.M.R. se lancent à l'assaut de la Plaine.

L'effectif du camp n'est plus que de onze hommes. Beaucoup de jeunes exténués par la famine et le froid, ont renoncé. La montagne est cernée de toutes parts. Pendant ce temps, des appels pathétiques à la persévérance sont lancés par la Radio de Londres qui promet aux réfractaires un appui qu'ils attendent en vain. A bout de forces, nos hommes sont contraints de passer en Suisse. Les armes sont cachées en prévision d'un retour prochain. Les autorités helvétiques refusent l'extradition exigée par le sieur Prunet, mais nos camarades n'en seront pas moins internés dans des camps de travail et même en prison. Plus tard, nous retrouverons nos

camarades des « Allobroges » à Bernex, dans le camp « Mont-Blanc ».

Pendant l'hiver, dans d'autres parties du département plusieurs camps se sont formés, notamment à Féternes (huit hommes), au Platé (quinze hommes de Chedde-Le Fayet), au-dessus de Saint-Jeoire, etc... Ils dépendent encore administrativement des M.U.R., mais l'esprit est F.T.P.F. et bientôt ils seront incorporés à notre mouvement.

Près de Cluses, le 1^{er} février, un camp de dix hommes est formé à Les Praz. Il comprend surtout des réfractaires locaux, mais il sera renforcé par des jeunes du S.T.O. de Lyon, Paris, etc..., envoyés par le M.U.R., ce qui porte l'effectif à quarante-cinq hommes au début de mars. Le 15 de ce mois, le camp est attaqué par cent cinquante G.M.R. et, deux jours plus tard, ce sont trois cents policiers qui tentent l'encerclement. Nos camarades ne peuvent accepter le combat et le camp effectue un complet repli. C'est aussitôt après que ces camarades adhèrent aux F.T.P. Ils constitueront quelques mois plus tard, en septembre, le camp « Savoie » stationné au Reposoir. Nous en reparlerons.

Pendant toute cette période, nos camarades des régions de Rumilly et Annecy, dépendant, on le sait, du 2^e secteur de la R.I. 2, ne sont pas restés inactifs. Ils partagent, en effet, avec Thonon, l'honneur d'avoir organisé un camp F.T.P.F. « avant la lettre ».

Vers la fin d'août 1942, nos amis sentaient bien que les jeunes Français allaient être brutalement déportés en Allemagne et qu'il s'agissait de leur trouver au plus vite des refuges. Au cours d'une réunion tenue à Annecy, c'est notre camarade D....., qui fut chargé de trouver ces chalets dans la montagne environnante. Son choix tomba sur ceux de Lanfon à côté d'Alex, à l'Orient-Dessous et à l'Orient-Dessus. Le ravitaillement et les liaisons sont organisés.

Le 7 février, un maquisard en instance de passer devant la Cour Spéciale pour trafic d'armes s'évade de l'hôpital d'Annecy. Il est camouflé par le courageux abbé Folliet, puis chez le pasteur de la ville. Trois jours plus tard, prévenu par

un de nos camarades, D..... vient chercher cet homme et le conduit à Alex. Ils se réfugient tous deux dans un chalet derrière le Mont-Veyrier, après une marche épuisante dans un mètre de neige. Ainsi naquit le « camp de Lanfon ».

En février, de nombreux réfractaires (plus d'une trentaine) se présentent à notre camarade :

« Tant qu'ils n'ont pas été trop nombreux, raconte-t-il, « c'est ma mère et moi qui avons nourri ces jeunes gens. « Ensuite, je les ai envoyés au chalet de Leau, à Alex. En « ce lieu, je leur ai procuré des armes et des munitions que « j'avais personnellement transportées et dissimulées lors de « la dissolution de l'armée française. Le 24 mars, les camarades que je dirigeais depuis chez moi, mais qui avaient « à leur tête notre ami F....., profitèrent de l'absence de ce « dernier pour faire un tir à la mitrailleuse qui fut entendu « dans toute la vallée par les collaborateurs. Aussitôt, inquiété « par les gendarmes, j'ai pris moi-même le maquis, le 27 « mars, assurant le commandement du camp.

« Le 1^{er} avril, une opération nous concernant est effectuée par les gendarmes et les gardes mobiles. Ayant reçu « l'ordre de décrocher et ne pas résister en raison de l'inopportunité du moment, je suis parti à la tête de mon groupe « et lui ai fait faire huit heures de marche dans la neige vers « Thônes. Nous brassions de la neige jusqu'à la ceinture, et « ceci à 1.800 m. d'altitude. Parvenus à un chalet dépourvu de « toute nourriture, nous sommes redescendus jusqu'à Thônes, « quatre d'entre nous, pour y chercher du ravitaillement. Je « suis repassé par Morette prendre livraison de trente kilos « de pain, préalablement déposés par nous, et je suis remonte au camp, tandis que mes trois camarades rejoignaient « directement depuis Thônes. Personnellement, j'ai ainsi effectué cinquante heures de marche sans repos.

« Nous nous sommes alors installés au chalet du Lindion. « Ayant appris que j'étais activement recherché par les Italiens, on me persuada de quitter le camp, sous prétexte « que j'attirais l'attention de ces derniers. J'allai me cacher

« seul dans une cabane de bûcherons et ce fut Ancrenaz qui
« prit ma place.

« Je suis retourné au camp à quatre reprises afin d'essayer
« de reprendre le commandement des jeunes, mais le triste
« sire précité (exécuté comme traître par l'A.S. quelque temps
« après) avait réussi à leur enlever la grande confiance qu'ils
« avaient en moi. J'ai dû renoncer à mon entreprise, Ancrenaz
« avait même tenté de convaincre des camarades de m'exé-
« cuter. »

Nous avons tenu à donner presque au complet le récit de
notre ami D.... (que sa modestie empêche du reste de men-
tionner de nombreuses actions personnelles contre l'ennemi
témoignant toutes d'un courage et d'une puissance physique
extraordinaires). Il illustre, en effet, de façon vivante les dif-
ficultés de tout ordre : militaires, matérielles et aussi mo-
rales, de cette période.

Revenons au 1^{er} sous-secteur, où Louis Aulagne, secondé
par Servoz et Borez, jette les premières bases de l'organi-
sation des compagnies sédentaires. C'est peu avant son ar-
restation qu'il délimite le territoire de chaque compagnie et
répartit les premiers numéros matricules :

- *La 1^{re} Compagnie* : Thonon, Evian et Abondance ;
- *La 2^e Compagnie* : Sciez et Boège ;
- *La 3^e Compagnie* : Annemasse et Saint-Julien ;
- *La 4^e Compagnie* : Cluses, Scionzier et Balme ;
- *La 5^e Compagnie* : Saint-Jeoire, Taninges et Samoëns ;
- *La 6^e Compagnie* : Sallanches, Chedde, Le Fayet ;
- *La 7^e Compagnie* : Cervens, Draillant et Perrignier ;
- *La 8^e Compagnie* : La Roche et Bonneville.

Enfin, Annecy et Rumilly, qui dépendent du 2^e sous-sec-
teur, mais que le responsable du 1^{er} sous-secteur contrôlera
souvent, prennent le matricule I B.

Paysans, cheminots et ouvriers de Haute-Savoie entrent
dans nos rangs, se rassemblent en dehors de leurs heures de
travail, exécutent les premiers coups de main, les premiers

sabotages. Nos hommes se forment dans l'action, et prennent l'habitude de la lutte clandestine.

Le 6 mars, deux Italiens sont désarmés au Fayet; à Annemasse, René Naudin et un noyau de camarades sabotent les lignes téléphoniques des Italiens. Neuf réfractaires sont cachés et ravitaillés, les premières armes récupérées sur l'ennemi. Dans tout le département, nos hommes intensifient leur activité.

Nous reviendrons sur le développement et l'action des différentes compagnies, dont le nombre ira sans cesse en augmentant. Cependant, ce développement ne s'opère pas de façon régulière, en ce sens que certaines compagnies dont le recrutement est difficile, n'existent guère encore que sur le papier (ainsi les 4^e, 5^e et 8^e), au moment où prospèrent des formations créées plusieurs mois après elles. Les numéros matricules ne correspondent donc pas automatiquement à la date d'entrée en action des compagnies.

Quoi qu'il en soit, des bases solides sont jetées quand Aulagne ayant rempli sa tâche la plus ingrate, « tombe » le 20 mai.

Au retour d'une mission, en compagnie d'une de nos camarades, son courrier, il est arrêté en gare d'Annemasse. Il portait une valise contenant une mitraillette et des milliers de tracts. Aulagne se bat, il boxe les deux inspecteurs et parvient à fuir. Malheureusement, nos amis rencontrent une patrouille italienne quelques mètres plus loin. Pendant sept heures au commissariat de police d'Annemasse, les flics s'acharnent sur leur victime et cognent à la tête. Comme de vrais nazis, ils obligent Louis à essuyer son sang avec une serpillière. Sa compagne doit assister impuissante à ce martyre. Puis ce sont les prisons d'Annecy et de Chambéry et le procès classique. Ayant visité l'U.R.S.S. en 1938, Aulagne est accusé d'être un agent de Moscou. Enfin, c'est la condamnation, l'internement à la trop célèbre centrale d'Eysses et la fameuse révolte du 19 février 1944. Tout est calculé pour la réussite de cette évasion de masse. Mais un

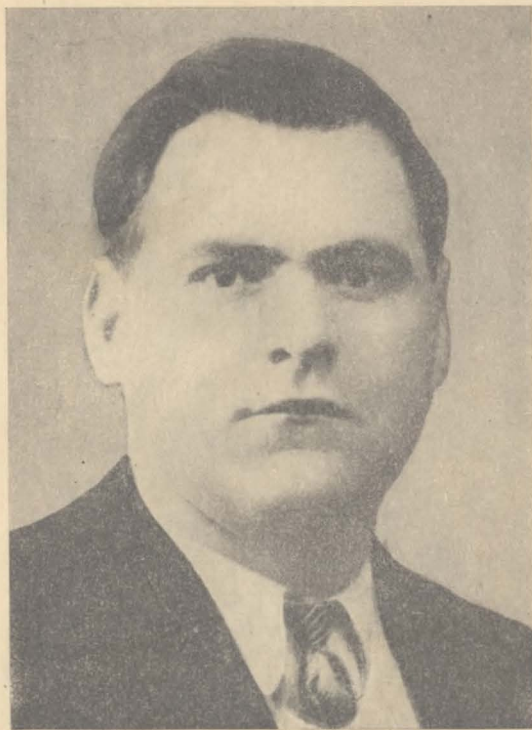
incident minime fait échouer l'entreprise. Louis Aulagne, qui entraîne ses camarades au combat, est grièvement blessé par la mitraillette d'un G.M.R. alors qu'il lui disait : « Ne tirez pas, nous sommes entre Français. »

Il meurt après une longue agonie en murmurant :

C'EST POUR LA LIBERATION DE LA FRANCE.



Georges LIVET,
Colonel F.T.P.
Mort de tortures à Lyon,
juin 1944.



Louis AULAGNE.
Capitaine F.T.P.
Tué en combat à la prison
de Eysses, le 19 février 1944.



Albéric SERVOZ.
Capitaine F.T.P.,
Mort en déportation.



Georges BOREZ,
Capitaine F.T.P.,
Mort en déportation.

CHAPITRE III

Les bases d'une armée populaire

PRÉCISONS, avant de poursuivre, la nature et le rôle des différentes formes d'organisation de mouvement et de l'armée F.T.P., chacune répondant à une situation politique et militaire déterminée, à une extension et un renforcement de notre action, à une mobilisation plus large et plus profonde des masses, jusqu'à l'aboutissement : l'insurrection nationale, seul moyen de la victoire.

Les maquis de réfractaires au S.T.O. groupaient presque uniquement des jeunes gens venus des grands centres, Paris, Lyon, Marseille, Saint-Etienne, avec la seule intention de se soustraire au départ en Allemagne. Noble intention, mais il y avait pour eux, un grand pas à faire pour qu'ils deviennent des combattants : 1° parce que la plupart n'avaient pas fait le service militaire et méconnaissaient l'usage des armes; 2° parce que les maquis avaient été organisés, dans l'esprit de certains pour se cacher, et non pas pour combattre; l'ambiance générale était de se « planquer » et attendre des jours meilleurs...

Il y eut après les premières escarmouches avec les forces de police de Vichy, une réelle confusion parmi les réfractaires. Un grand nombre d'entre eux cherchaient du travail chez les habitants de la région ; les autres encadrés par ceux qui avaient gagné ces maquis parce que évadés des camps de concentration ou traqués par les polices pour action politique anti-nazi, constituèrent les premiers camps de Partisans F.T.P. qui cherchèrent d'abord à s'armer puis à porter des coups à l'ennemi et à sa machine de guerre.

Les compagnies de sédentaires se formèrent à la même époque que les maquis de réfractaires, leur premier objectif fut de ravitailler ceux-ci. Elles groupèrent par la suite des réfractaires, puis parallèlement à la transformation des maquis en unités de combat, elles participèrent à l'action directe contre l'occupant par des exécutions de traîtres, sabotages, etc... Certaines même tendirent des embuscades importantes.

Il y eut en 1943, une tendance générale à ce que chaque compagnie sédentaire entretînt un corps-franc, petit groupe qui effectuait toutes les opérations périlleuses, alors que le gros de la compagnie se contentait de prospecter et ravitailler le corps-franc. Cette tendance attentiste par excellence fut difficile à combattre, et ce n'est qu'après la terrible répression du premier trimestre 1944, qu'il fut possible en rassemblant deux ou trois maquis et en les renforçant de groupes de sédentaires décidés à quitter leur domicile et leur travail pour engager la lutte, de former les compagnies de Partisans. Ces unités n'avaient en principe, aucun contact avec les sédentaires et étaient commandées directement par le chef du sous-secteur, les services de ravitaillement en vivres et en munitions étaient organisés par le même échelon.

Il n'y eut pas en Haute-Savoie de bataillon de Partisans, bien qu'au début d'août 1944, le C.M.R. de la R.I.3 ait dressé un plan de rassemblement par trois compagnies de Partisans pour former des bataillons. Le débarquement du 15 août et la rapide libération du département en empêchèrent la réalisation. Ce ne fut que pendant la bataille de Mau-

rienne que trois compagnies venues de Haute-Savoie formèrent un bataillon.

En ce qui concerne la Haute-Savoie, il faut remarquer que le Front National (organisation de résistance, qui constituait les réserves civiles des F.T.P.; bien qu'en 1942 et 1943 déjà à Passy existait un petit comité de Front National, qui éditait même un petit journal : « Le Patriote ») n'a eu dans la clandestinité qu'un développement organique tardif et fragmentaire, malgré l'ampleur de son influence.



Revenons à notre récit.

Le 29 mai 1943, Cochard, dit Jacques Fraises, nous est envoyé. Militant syndicaliste, membre du Parti Communiste de la région lyonnaise, il était depuis plusieurs mois dans l'illégalité. Son dernier poste avait été celui de commissaire aux effectifs de la région Dauphiné-Savoie. Il rejoint le commandant militaire interrégional (C.O.I.R.), à Moirans pour y recevoir sa nouvelle affectation. Le 3 juin, il gagne Aix-les-Bains où il doit prendre contact avec le C.O.R. de la R.I. 2. Malheureusement, celui-ci vient d'être arrêté la veille et Cochard est « coupé ». Quelques jours plus tard, il parvient à retrouver la liaison et se rend à Annecy où il réussit à prendre contact avec Saint-Avoid.

Les deux hommes étudient ensemble la situation. L'appareil F.T.P. est gravement désorganisé dans la R.I. 2, à la suite de l'arrestation du C.O.R. et de Louis Aulagne, chef du 1^{er} sous-secteur. Il faut reprendre, continuer le travail d'organisation et entraîner les gars à l'action. Des directives vont être données à nos deux camarades par Cuissard (Lebrun), commandant de secteur. Cochard prend le 1^{er} sous-secteur et Saint-Avoid le deuxième. Ils vont s'efforcer de donner au mouvement F.T.P. un caractère de masse et former l'embryon de l'armée populaire.

A cette époque, la situation des camps F.T.P. se présente comme suit, dans l'ensemble du département :

AU VERRIER

Le camp d'Alex vient d'être attaqué par les Italiens, le 17 juin. Le chef, Ancrenaz, qui avait brutalement supplanté notre camarade D..... était, au moment du combat, en train de faire la noce à Annecy. C'était un sous-officier de la coloniale, membre de l'A.S. Ce triste sire passait son temps à dépouiller de leur argent les jeunes réfractaires qui montaient au camp. Malgré la bravoure exemplaire dont certains firent preuve, le camp fut défait par les fascistes. Deux camarades, dont Maurice Coulomb, furent tués en combattant, et nous perdîmes une mitrailleuse, onze fusils-mitrailleurs, une trentaine de fusils et vingt-quatre mille cartouches prises par les assaillants. D....., qui venait d'apprendre l'attaque, était parti immédiatement en renfort avec seize volontaires, dont huit espagnols. Mais il arriva malheureusement trop tard et dut se contenter de recueillir les rescapés au nombre de vingt-deux. Par la suite, il procéda à une réorganisation et pour procurer des subsides au camp, les hommes furent momentanément contraints de se louer pour une coupe de bois. C'est seulement quelques jours plus tard que nous apprîmes qu'Ancrenaz avait vendu le camp. Il fut condamné et exécuté par l'A.S. qui avait d'ailleurs plusieurs crimes crapuleux à lui reprocher.

A CHAMPLAITIERS

Le camp, qui a été formé par l'A.S. de Thorens au mois de mai, est placé sous la direction de notre camarade L....., avec O..... pour adjoint. L'effectif est de soixante-sept hommes. Malheureusement, les courants attentistes se sont développés dans la région, et le camp n'obtient jamais d'armes. Toutes les semaines, par contre, les Italiens pourchassent nos camarades qui doivent se cacher dans les bois. Les dirigeants A.S. interdisent toute action. Mis à part l'enlèvement du Comte de Thorens (qui s'échappera après trois jours de captivité), et une importante rafle de mulets sur les marchés de la ville, le groupe Champlaitier n'a aucune activité. C'est

pourquoi, le 8 juillet, L..... quitte le camp ayant remis ses fonctions à un autre camarade. Le 12 juillet, le groupe tout entier se disloque et un certain nombre de Partisans se retrouve au Petit-Bornand. C'est là que Cochard rejoint notre ami L..... et qu'il obtient de lui de précieux renseignements sur l'activité de la Résistance dans cette région.

En effet, trois petits camps stationnent en ce moment au *Plateau des Glières*. Un sur le versant de Thorens, un autre surplombant Entremont et celui que L..... vient de former. Cochard constate que ces trois groupes ne sont pas tous composés de F.T.P. immatriculés et qu'un travail sérieux de réorganisation doit être entrepris.

A BIONNASSAY

Le camp, primitivement fixé au Platé et qui s'était installé au pied du glacier depuis le 29 avril, vient de s'intégrer aux F.T.P. Au mois de juin, un travail de sabotage a commencé et quelques pylones sont abattus (il n'est pas inutile de signaler qu'à cette époque le manque d'explosifs obligeait nos hommes à n'employer que de petites scies à métaux). Au mois de juillet, le camp se déplace vers le Prarion et gagne le camp de Montfort, le 22 du même mois.

Le 6 juin, cependant, après le départ de nos F.T.P., trente-cinq hommes de l'A.S. qui étaient montés au Platé pour recevoir un parachutage, sont cernés et attaqués par les Italiens. Il y eut deux morts et de nombreux blessés et prisonniers du côté de la Résistance.

DANS LE CHABLAIS

Plusieurs groupes du camp « Les Allobroges » passés en Suisse au mois d'avril parviennent à revenir sur notre sol. Le plus important prend le nom de « Diables Rouges » et devient le corps-franc de la 1^{re} Compagnie.



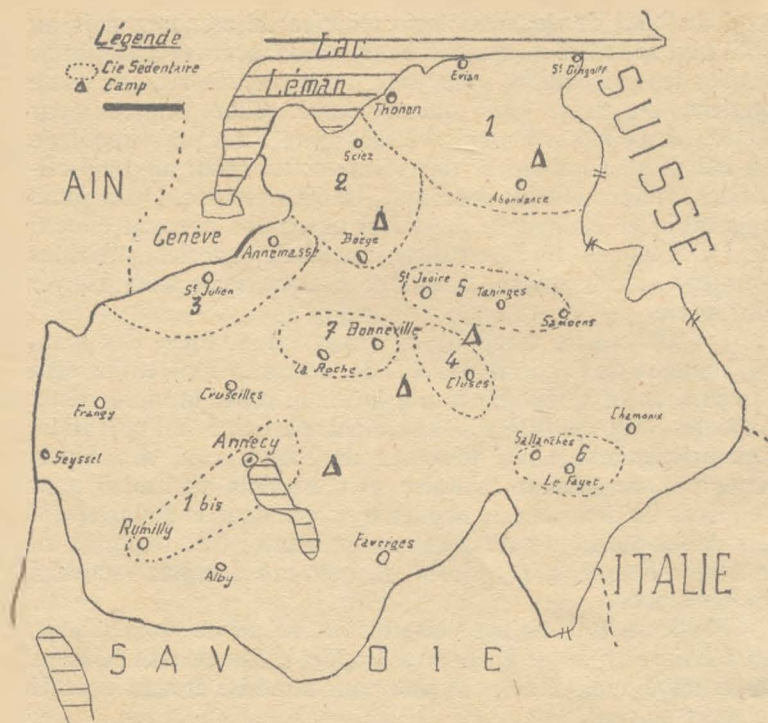
Ayant passé tout un mois à dresser une sorte de bilan de l'activité F.T.P. dans le 1^{er} sous-secteur, Cochard va maintenant entreprendre un sérieux travail. Il « contacte » de très nombreux camarades, en particulier dans la haute vallée de l'Arve, et le recrutement se fait massif. Le 16 juillet, à Bonnatrait, il rencontre Albéric Servoz. Ce dernier lui rend compte de la situation générale après les événements de mars-avril. Ensemble, nos camarades cherchent des solutions pratiques et décident d'organiser avant tout le service de renseignements et de mettre sur pied un appareil technique. Les résultats ne se font pas attendre, et plusieurs compagnies ont bientôt leur effectif au complet :

- La 1^{re} à Thonon (un détachement à Thonon, un détachement à Evian, un autre à Féternes).
- La 2^e sur Sciez (deux détachements à Sciez, un à Margencel, un à Cervens, un à Allinges, un à Yvoire).
- La 3^e sur Annemasse, Machilly et Habère-Poche.
- La 6^e sur la haute vallée de l'Arve (un détachement à Cluses, un à Scionzier et un autre à Chedde).
- La 8^e sur La Roche, Bonneville et Ayze.

Dans le courant de l'été, l'organisation se poursuit, de nouveaux détachements se forment un peu partout. Il faudra bientôt dédoubler certaines compagnies. Au 15 septembre, lors de l'arrestation de Cochard, il y avait huit cent cinquante F.T.P. régulièrement immatriculés dans le 1^{er} sous-secteur.

Entre temps, et parallèlement au travail d'organisation, nous engageons l'action.

Le 1^{er} août, l'attaque du poste italien de Novel est décidée. Six hommes composant le groupe des « Diables Rouges » participent à l'opération. Ils disposent d'un armement qui s'élève à deux fusils et trois revolvers, douze balles par fusil et trois seulement pour les revolvers. Dans l'après-midi, deux gars avaient été envoyés à Novel pour prendre des renseignements et, à minuit, les « Diables Rouges » frappent



SITUATION D'EFFECTIFS EN AOÛT 1943.

à la porte de l'hôtel occupé par l'ennemi. Un soldat répond, mais repart après quelques secondes de discussion. Les Italiens font la lumière sur le perron, et nos hommes doivent se retirer plus loin dans la zone d'ombre. Seul, le chef de groupe et un de ses gars restent. Le soldat revient accompagné d'un officier qui tire le loquet. Et soudain, s'étant aperçu que l'assaillant est en nombre, il pousse un cri tout en refermant la porte. Mais trop tard, un coup de feu l'abat et le poste de secours est pris d'assaut. Le premier étage se

rend au bout de deux ou trois minutes de combat, mais au 2^e, il faut se battre un quart d'heure et menacer les assiégés de fusiller les prisonniers. Ruse de guerre qui réussit, car ils se rendent. De notre côté, aucun blessé. Chez l'ennemi, par contre, deux morts et trois blessés graves sur un effectif de 14 hommes. Total de la récupération: 9 fusils, un fusil-mitrailleur, une caisse de munitions et 50 grenades. Deux jours plus tard, les Italiens se mettaient en chasse avec un effectif de 150 hommes. Ils se rendirent au chalet que les « Diables Rouges » occupaient au-dessus de Bernex, mais sans trouver leur proie.

Le 10 août, le camp de Montfort est attaqué. Groupant 47 hommes de l'A.S. et des F.T.P., le camp tout entier sera fait prisonnier après une courte lutte qui coûta la vie de deux patriotes. Six cents Italiens avaient participé à l'opération. Les prisonniers seront déportés de l'autre côté des Alpes, jugés par un tribunal militaire, et contraints au travail pour l'ennemi. La défaite italienne les trouvera dans le département des Alpes-Maritimes d'où beaucoup d'entre eux regagneront la Haute-Savoie et prendront de nouveau une part active à la Résistance.

Plusieurs traîtres sont abattus en ce même mois d'août, un à Evian, un autre à Thonon. Baudin d'Annemasse échappe de justesse, mais il ne perd rien pour attendre et sera exécuté le mois suivant.

À Thonon, par contre, les agents de la police municipale sont arrêtés et enfermés à l'hôtel Savoie-Léman pour avoir refusé de collaborer avec la Milice.

L'activité de nos hommes se développe. Les mairies sont visitées, les gros trafiquants obligés de rendre gorge. De nombreux sabotages sont effectués.

Notre service de liaison est parfaitement organisé. *Grâce aux cheminots*, nous ne sommes jamais coupés de l'E.M. et nous avons un dépôt à Aix, ainsi qu'à Annecy, Chambéry et dans toutes les villes importantes de la Haute-Savoie. Le service de renseignements ne reste pas inactif lui non plus; il prend de l'ampleur. Plusieurs chefs de gares sont des nôtres.

Dans un autre domaine, celui de la propagande, un gros effort est accompli pendant les mois de juillet et d'août. Plusieurs dactylos travaillent pour nous et de nombreux tracts sont ronéotypés. De plus, un imprimeur de Bonneville nous permet de diffuser largement nos mots d'ordre, en particulier un « Appel aux Gendarmes », un « Appel aux Soldats Italiens » (rédigé dans leur langue), un « Appel à la Population » et « Nous vengerons nos morts » (rédigé à la suite de l'attaque par les fascistes du camp du Platê).

Cependant, la pénurie d'armes entrave gravement notre action. Nous n'avons guère que celles que nous arrachons à l'ennemi, alors que les attentistes haut placés stockent un important matériel (soustrait lors du désarmement des troupes françaises en 1940) en vue de l'« Heure H » dont ils attendent le signal de l'étranger, quand ce n'est pas avec l'arrière-pensée de les garder intactes et fourbies pour réprimer les « troubles populaires » que représente à leurs yeux l'insurrection nationale animée par les F.T.P.

Quant aux parachutages, *aucun n'a jamais été destiné aux F.T.P.* de Haute-Savoie, malgré les grandiloquents encouragements et les promesses de la radio de Londres. On imagine assez, hélas ! pour quelles raisons, qui n'avaient rien à voir, tout au contraire, avec l'intérêt de la Patrie.

Il nous est arrivé néanmoins de bénéficier, par détour ou par ruse, de certaines livraisons aériennes.

C'est ainsi notamment que Servoz, à cette époque, réussit à prendre contact avec un agent de l'A.S. Boujard, qui se rallie à nous et promet des parachutages. Quatre terrains sont immédiatement balisés, un vers Cervens, un vers Habère-Poche, deux autres dans la région de Scionzier et de Sallanches. Pour être sûrs de ne pas manquer le passage des avions, nos camarades et leurs responsables passent des nuits et des nuits à attendre. Leurs efforts sont toutefois récompensés : un premier parachutage de 5 T. est lancé dans la 2^e quinzaine de juin sur le plateau qui domine Habère-Poche, entre le col de Cou et le mont Draillant. C'est la première fois que nos hommes vont recevoir des armes par la voie du ciel.

Vers une heure du matin, les parachutes sont largués et ceux qui les attendaient connaissent les secondes les plus émouvantes de leur vie de « maquisard ». Tout le monde se met au travail. Nous recueillons d'abord deux parachutistes, un ballot d'appareils « radio » et un ballot de bagages. Hélas, les cylindres d'armes sont tombés plus à l'est. La clairière est rapidement explorée, mais sans résultat. Le temps passe, l'énervement commence à gagner nos camarades. Vers l'aube, nos gars s'aperçoivent avec stupéfaction que tous les « containers » sont tombés dans des terres exploitées par une famille de collaborateurs dont le père et les trois fils sont des S.O.L. acharnés. A peine nos amis ont-ils débouché du bois de Draillant, qu'ils constatent que les Vichyssois sont en train de piller les cylindres.

Que faire ? Comment réagir ? Nous sommes sans armes. Heureusement, l'un des nôtres fait preuve d'un grand sang-froid. Il s'avance, très digne, jusqu'à une dizaine de mètres des pillards, se fige au garde-à-vous et lance d'une voix de tonnerre quelques mots d'allemand sans aucun sens. Puis il fait le salut nazi et pousse un retentissant « Heil Hitler »... O miracle, les trois hommes pâlisent, bafouillent et tentent d'expliquer qu'ils ne sont pour rien dans l'affaire. C'est en retenant une folle envie de rire que notre ami les entraîne dans leur ferme où il explose encore une fois : « Raus, Franzosen ! Tous terroristes, tous kaput ! » Sur ces entrefaites Boujard arrive et présente une vieille carte d'inspecteur de police. Il affirme aux miliciens atterrés que c'est un avion allemand en difficulté qui a été obligé de lâcher son chargement et qu'ils sont exposés à des sanctions très graves pour y avoir touché. Il enchaîne : « Essayez de vous arranger avec le grand Fritz. Peut-être que si vous lui offrez à manger et à boire, il ne fera pas d'histoires ».

Et c'est ainsi que quelques F.T.P. purent se restaurer au compte des disciples de Darnand, une fois le matériel à l'abri.

Cochard prévenu immédiatement, charge la compagnie de ramener dans la nuit même tout le matériel à Allinges, à quelque trente kilomètres de là. L'opération réussit au prix de

mille difficultés, car tout le parcours est effectué à pied à travers champs. Cinq tonnes d'armes sont ainsi mises en sécurité. Nous voilà riches: une arme automatique est distribuée pour 4 hommes, les 3 autres étant munis soit de pistolets, soit de grenades. Le « plastic » est réparti, une réserve organisée.

Le 20 juillet, c'est un nouveau parachutage à Vinzier, lequel sera réparti dans le Chablais.

L'action se développe. Le 28 août, répondant à l'appel de l'E.M., une action générale de désorganisation des transports s'effectue. Tous les détachements doivent y participer. A la sortie du tunnel de Cluses, nos gars placent un « sabot » et la voie est coupée. A La Roche, la voie est également sabotée et, au passage d'un train de marchandises, les wagons se mettent en travers. D'autres lignes sont également coupées à Allinges, entre Annemasse et St-Julien, etc... et les signaux des aiguilles bloqués entre Allinges et Machilly. A la suite de cette action, un instructeur technique fait le tour des compagnies pour enseigner à tous le maniement des explosifs.

Quelque temps après, c'est la défaite italienne et les troupes allemandes occupent le département. Notre Service de Renseignements nous informe que le premier convoi doit passer à La Roche à 11 heures, le 31 août. Cochard et Naudin réussissent à poser du « plastic » entre La Roche et St-Pierre-de-Rumilly. Malheureusement, le crayon détonnant est de mauvaise qualité et aucun résultat n'est obtenu. Naudin qui veut connaître les causes de cet échec ira récupérer la charge à la barbe de l'ennemi.

Nous apprenons alors que les troupes italiennes résidant à Grenoble offrent une certaine résistance aux boches de l'Isère, et que des renforts doivent quitter la Haute-Savoie. Une charge est placée à l'entrée du tunnel d'Evires, mais, encore une fois, la malchance a raison du courage de nos hommes. Les boches ont, en effet, arrêté leur convoi à St-Laurent. Et, à notre grande stupeur, c'est le rapide Pyrénées-Savoie qui est annoncé. Le déraillement a lieu, heureusement sans une seule victime. La voie restera obstruée pendant 3 jours, et les Allemands s'en retourneront à Bonneville.

On verra dans la suite de notre récit qu'aucun train de troupes allemandes n'est, après cette date, arrivé à destination sans avoir essuyé les attaques de nos F.T.P.

Au début de l'automne, nous constatons avec satisfaction que la population savoyarde est de plus en plus favorable à notre Mouvement. Nous avons la protection de tous, notre action est constamment facilitée par l'accord des patriotes, l'union de tous les Français s'opère.

En conclusion de ce chapitre, nous ne pouvons faire mieux que reproduire deux ordres du jour adressés par le Commandant du secteur Dauphiné-Savoie et le Commissaire régional aux opérations de l'I.2. à nos hommes et à leur chef. On sait que nos E.M. étaient particulièrement avertis, avec raison d'ailleurs, de félicitations; ces deux hommages n'en ont que plus de valeur.

ORDRE DU JOUR AUX TROUPES DU COMMANDANT DU SECTEUR F.T.P. N° 2

P.C. DU COMMANDANT DU SECTEUR F.T.P.

N° 2 — SAVOIE-DAUPHINÉ

26 août 1943

Au chef du s/secteur Mle 92.004,

A tous les F.T.P. du 1^{er} s/secteur de l'I.2.,

« Après l'étude des derniers rapports qui nous sont parvenus du 1^{er} s/secteur de l'I.2, devant l'attitude héroïque de nos vaillants F.T.P., nous vous adressons à tous, nos sincères félicitations, ainsi que nos plus ardents encouragements. »

.....

« Obéissez à la lettre aux ordres que vous transmet votre chef de s/secteur. Réalisez point par point et victorieusement tous les objectifs que nous vous indiquons.

« Que votre attitude digne et héroïque fasse que, demain, tous les patriotes de France viennent se ranger sous les plis de notre Drapeau.

« En avant, patriotes, aux armes. Vive la France libre, vivent nos F.T.P.F. de Savoie. »

Signature:

Le Commandant militaire du secteur n° 2

Charles LEBRUN, Mle 93.002.

LE COMMANDANT MILITAIRE DE L'I.2.

AU CHEF DU PREMIER S/SECTEUR

« Je tiens à joindre mes félicitations à celles du Commandant militaire du secteur n° 2.

« J'espère que ceci stimulera nos vaillants F.T.P., qu'ils frapperont l'ennemi encore plus vite et plus fort.

« L'I.2 retrouvera la place qu'elle n'aurait jamais dû perdre. »

Signature:

Le C.M.R. de l'I.2.

Louis BARRAUX, Mle 93.501.

*
**

Quant à notre camarade Cochard, il fut arrêté le 15 septembre à St-Julien, à la fin d'une réunion avec les douaniers de l'endroit, réunion qui devait jeter les bases d'une compagnie F.T.P., recrutés exclusivement dans le corps des douanes. Hélas, la villa des douaniers n'était qu'à quelques mètres du poste des S.S. qui trouvèrent les allées et venues trop fréquentes. Arrêté à 9 h. du soir, Cochard fut transféré au château de Gaillard, frappé et torturé jusqu'à 2 h. du matin.

Mais en bon F.T.P. il n'avoua rien. Et ce fut bientôt le tragique voyage devenu classique: Montluc-Compiègne-Buchenwald, dont il revint heureusement après la victoire des Alliés.

AU DEUXIEME S/SECTEUR.

Sous l'impulsion de Georges Livet, dit St-Avoid, le 2^e s/secteur des Savoies s'organise peu à peu pendant toute cette période. Malheureusement, il semble que la malchance se soit abattue avec persistance sur nos hommes et que le travail ait été particulièrement entravé par l'ennemi qui disposait dans cette région d'effectifs très puissants, de voies de communication facilement défendables et surtout d'un réseau bien organisé d'indicateurs traîtres à leur patrie. Nous verrons en effet que le nombre de nos camarades prématurément tombés dans le 2^e s/secteur fut considérable. Cela seul suffit à expliquer certaines déficiences de notre action.

Saint-Avoid lui-même ne resta pas longtemps parmi nous. Muté à Lyon, il y occupa avec compétence plusieurs fonctions. Il était chef d'E.M. de la 1^{re} subdivision de la zone sud, groupant les interrégions de Marseille et de Lyon, quand il fut arrêté, le 15 mai 1944 avec tous ses adjoints. Martyrisé pendant trente jours, il est achevé à l'hôpital de la Croix-Rousse.

C'est Borez qui, à son départ de Haute-Savoie, avait repris ses fonctions à la tête du 2^e s/secteur de la R.I.2.

Le bilan de cette période, pour les contrées d'Annecy et de Rumilly, peut s'établir brièvement comme suit:

ANNECY

La présence de miliciens et de leurs amis crée des conditions très défavorables à la Résistance. La 1^{re} compagnie n'a qu'une activité réduite et le recrutement se fait mal. Pourtant, des funérailles grandioses ont été faites au jeune pompier de Juvisy, Maurice Coulon, tué dans l'attaque du camp d'Alex. Plusieurs milliers de personnes suivent le cortège et

les enfants des écoles portent des gerbes tricolores. La police n'ose pas intervenir.

Dans le courant de l'été, un corps-franc s'est formé qui effectuera un gros travail. Raoul Lartigue en assume le commandement. Pendant trois mois environ, tout marche à merveille, et le ravitaillement des camps en montagne (Lanfon, Alex, etc...) est assuré par nos hommes. Peu à peu, le corps-franc se spécialise dans l'exécution des agents de l'ennemi et des traîtres de tout poil. Mais deux Allemands ayant été abattus en pleine ville, nos F.T.P. échappent de peu à une arrestation massive, à Groisy. S'ils réussissent à s'en tirer sans pertes, ils doivent néanmoins quitter le chef-lieu et monter au camp d'Alex dont Franquis prend la tête, vers le milieu de l'automne.

RUMILLY

Au mois d'août, se forme dans la région la 4^e compagnie du 2^e s/secteur. Elle comprend 3 détachements à Vallières, Lornay et St-Eusèbe. A Rumilly même et à Massingy ont été constitués, au début de l'été, deux détachements F.T.P. qui dépendent de la 3^e compagnie. Mais l'action est très faible, aucune arme n'ayant été encore reçue. Un jour cependant, au mois de juillet, le « message personnel » tant attendu est capté à la fameuse émission de 21 h. 15: « L'eau coulera sous les ponts ». La 4^e compagnie se rend à St-Eusèbe avec une auto qui transporte les accumulateurs et les phares de signalisation. Hélas, rien ne vient cette fois et la déception est immense. Début septembre heureusement, Rumilly est doté d'un « radio » que nos camarades hébergent. Grâce à lui, et sans que Londres sache que les armes sont destinées aux F.T.P., un parachutage sera réceptionné, mais bien plus tard, seulement courant janvier.

En attendant, les deux compagnies s'organisent et donnent asile à quelques réfractaires. Elles devront se contenter de rares coups de main pour ravitailler les camps du 2^e s/secteur.



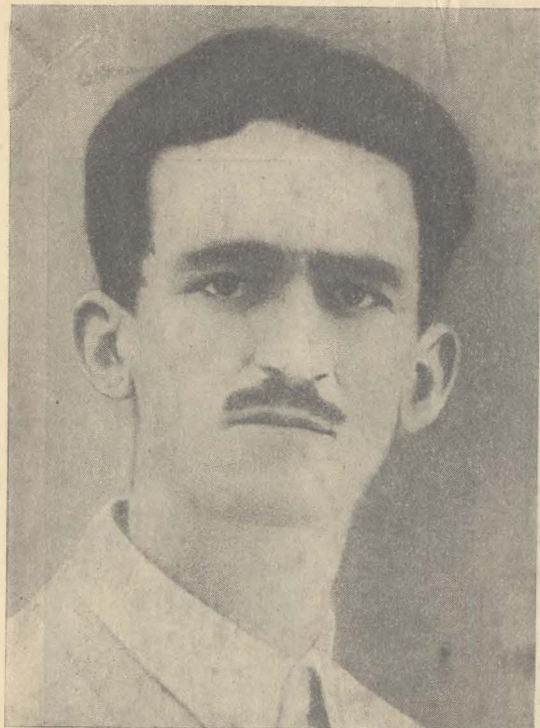
Ferrero TAVANTI,
Lieutenant F.T.P.
Fusillé le 8 mars 1944 à Annecy.



Maurice FLANDIN.
Lieutenant F.T.P.
Mort de tortures à Thonon le 8 février 1944.



Un groupe de partisans du camp Mont-Blanc, octobre 1943.



Frank BOUJARD,
Lieutenant F.T.P.,
Tué le 9 mars 1944 par les miliciens
près de Thonon.



Henri BOUJARD,
F.T.P.,
Fusillé à La Doua-Lyon, avril 1944.



Le groupe de partisans « Les Diables Rouges ». Tous ont été tués ou fusillés.

CHAPITRE IV

L'organisation se renforce

C'EST notre camarade Albert Modelon, dit Montigny, qui est désigné le 15 septembre pour remplacer Cochard à la tête du 1^{er} s/secteur. Il restera dans notre département jusqu'au 15 novembre.

Sorti des camps de répression de Vichy, Modelon rejoint notre ami Perrin (Vauban) à Chambéry. Tous deux se rendent à Allinges-Mésinges près de Thonon, où ils prennent contact avec Servoz et N..... Cette première rencontre a pour objet essentiel de faire connaître aux commandants de compagnies le nouveau responsable de s/secteur. Avec Servoz dont il partage le logis, Modelon se livre à une première inspection. Il se rend compte du gros travail effectué par celui qu'il remplace et aura même la surprise un jour de découvrir à Margencel les archives que Cochard a dû abandonner. Après quelques tâtonnements, notre camarade se fixe à La Roche-sur-Foron, c'est-à-dire à un nœud ferroviaire qui lui paraît être aussi le point stratégique de l'action F.T.P.F.

Comme à tous nos responsables, deux mots d'ordre s'imposent à lui: *recruter, combattre*.

LE RECRUTEMENT

Les bases de notre organisation sont solides, il faut poursuivre et parachever le travail. Modelon reclasse les détachements et tente de mettre de l'ordre dans les effectifs. Ce fut ce qu'il appelle « la bataille des matricules », car ceux-ci n'étaient pas toujours parfaitement utilisés, une préparation hâtive et difficile leur ayant fait remplir un nombre incalculable d'emplois.

Cette « bataille » fut toutefois gagnée, comme bien d'autres, et 4 nouvelles compagnies sont créées :

- La 7^e sur Allinges, Mésinges, Le Lyaud;
- La 10^e sur Cervens, Draillant, Perrignier;
- La 9^e sur Abondance;
- La 14^e sur Lully, Brenthonne, Chevrier.

Nos compagnies vont être groupées en trois bataillons. Le 1^{er} sous les ordres du glorieux Maurice Flandin (Blanchard), comprend la 1^{re} compagnie, la 9^e et la 12^e. Le second coiffe les 2^e, 7^e, 10^e et 14^e compagnies. Le dernier groupe la 8^e, la 4^e et la 6^e. Dès cette époque, ces formations comptent toutes en moyenne un effectif de 100 F.T.P.

De plus, il nous faut signaler l'entrée en action de plusieurs camps volants. Début septembre, camp « Savoie » au Mont-Saxonnex. Fin octobre, le camp « Mont-Blanc », qui regroupe à Bernex tous les anciens de l'ex- « Allobroges » et de jeunes éléments nouveaux. En novembre, le groupe « Liberté chérie » au Petit-Bornand.

Naturellement, de nombreux réfractaires et militants illégaux sont parmi nous. Pour eux, les compagnies doivent récupérer constamment des tickets d'alimentation et effectuer différents coups de main sur les mairies. D'autre part, comme les possibilités de s'armer sur l'ennemi sont rares à cette époque, il faut coûte que coûte organiser la réception des parachutages. A Féternes, le 2 septembre, les Alliés ne nous apporteront, hélas, que très peu d'armes. Seulement du ravi-

taillement et du matériel de pharmacie dont nous n'avions que faire. Deux autres parachutages sont reçus en plein village de Sciez et à Bois-le-Pérignier le 23 octobre.

LE COMBAT

Trois objectifs sont à cette époque et seront toujours les nôtres: *lutte ouverte contre le boche, sabotage, exécution des traîtres*. Ce plan d'action entre rapidement dans la vie.

Décidés à ne plus se laisser abattre par les revers du Platé et de Montfort, les F.T.P. de Chedde-Le Fayet (6^e compagnie) se signalent à l'attention des Italiens. Ils effectueront en gare du Fayet, et malgré une garde sévère, le sabotage d'un wagon de 7 T. de perchlorate d'ammoniac. Et c'est à Sallanches, le dimanche 12 septembre, que la voiture fait une énorme explosion.

Le 19 septembre, les plaques tournantes nord et sud du dépôt S.N.C.F. d'Annemasse sont sabotées. C'est René Naudin qui est responsable de cette opération.

Voici comment parle de lui un de ceux qui ont connu ce Franc-Tireur extraordinaire et qui l'ont vu à l'action:

« René Naudin, employé au dépôt de la S.N.C.F. d'Annemasse, commande de bonne heure la résistance active. Il forme d'abord un noyau de copains qui déjà, du temps des Italiens, sabotent les lignes téléphoniques. Parmi eux, se trouvent nos deux camarades André Brand et Lucien Tronchet, disparus par la suite, victimes des boches. Petit à petit, l'équipe de Naudin s'agrandit, la 3^e compagnie d'Annemasse est constituée. Francs-Tireurs sédentaires il est vrai, mais qui ne perdaient pas leur temps entre les heures de travail et même pendant ces heures de travail.

Ils sont bien cette classe ouvrière française qui dirige la lutte de la Nation, et dès juillet 1940, sous l'occupation, donne le meilleur de son sang et de sa force pour sauver le pays. Cheminots, postiers et douaniers, ils ont accompli avec Naudin une tâche magnifique.

René était un chef, un vrai, toujours à la tête des expé-

ditions. Il pouvait emmener ses hommes où il voulait. La confiance dans le chef, voilà la force des armées, et non pas la discipline d'abrutis ! Naudin, qui s'était fait mettre en congé de maladie (il y resta pendant 6 mois) s'employa de toutes ses forces à soustraire les jeunes réfractaires du S.T.O. à la police vichyssoise. Puis vint le travail plus sérieux : sabotages du dépôt S.N.C.F., sabotages des lignes téléphoniques, et mieux encore, exécution des agents de la Gestapo. Ce travail n'était pas de tout repos, car il faisait du bruit ! Mais c'est ça qui nous a redonné courage : ces premiers coups de feu qui abattaient ces chiens de traîtres, nous ont fait respirer plus librement.

Dans toutes ces expéditions, Naudin se distinguait par sa folle audace, qui n'avait d'égale que son calme lorsque les circonstances l'exigeaient. Le travail de son groupe était toujours étourdissant de brio et reflétait un rare esprit d'organisation et de décision. L'attaque des magasins de « Jeunesse et Montagne » à St-Pierre-de-Rumilly, le 15 octobre, par les 8^e et 3^e compagnies en donne une excellente preuve.

Un camarade, douanier de son métier, est habillé en G.M.R. ; il se présente à la porte, sous prétexte de causer avec les G.M.R. qui gardaient le dépôt. La porte ouverte, les camarades foncent, neutralisent les policiers et chargent sur les camions 7 tonnes de vêtements et de chaussures. Le camion de Naudin est chargé jusqu'au toit, il reste juste assez de place pour les camarades qui sont couchés à plat ventre sur la marchandise. Et on rigole : quelle farce on vient de leur jouer ! La voiture qui porte de fausses plaques de police de la Wehrmacht, prend le chemin du retour. A La-Roche-sur-Foron, le passage à niveau est fermé et surveillé par les gardes-voies. Un camarade alsacien leur dit d'ouvrir en allemand et nos G.V. ouvrent la barrière en vitesse et saluent militairement.

Voilà la façon d'opérer de Naudin ! Il ne se contentait pas de commander, il mettait la main à la pâte. Et quel esprit de sacrifice ! Je l'ai vu le lendemain du jour où les Allemands sacagèrent tout chez lui. Il n'était pas abattu, ne désarmait

pas, n'avouait rien. Tous nous nous découvrons bien bas devant la mémoire de René Naudin qui fut torturé et déporté en Allemagne d'où il n'est jamais revenu... »

Le 1^{er} octobre est une date importante dans l'histoire de notre Mouvement F.T.P. : un train allemand fut en effet attaqué par la 7^e et la 1^{re} compagnie, alors qu'il traversait les bois d'Allinges, et cette brillante action mérite qu'on s'y arrête un peu.

Depuis quelque temps, les Allemands effectuaient des mouvements de troupes. Un jour, nous eûmes connaissance de leur tableau de marche: le train devait partir à 7 heures de Thonon en direction d'Annemasse. A peine roulait-il depuis 10 minutes que, à quelques kilomètres en deçà d'Allinges-Mésinges, sur un terrain favorable, nos F.T.P. ouvrent le feu. Un F.M. s'enraye et ne joint pas sa note au concert assourdissant des autres armes, mais les boches n'en sont pas moins mitraillés à bout portant et tombent morts ou grièvement blessés. Le train cependant, conduit par un mécanicien patriote, continue sa route pendant 500 mètres, écartant ainsi de nos hommes le danger d'une réaction offensive de la part d'un ennemi largement supérieur en nombre.

Ivres de rage, les nazis prennent leurs dispositions de combat et, en éventail, s'élancent dans la campagne, vers le Léman. Ils repoussent vers le train toutes les personnes qu'ils rencontrent et fouillent de fond en comble les maisons de la gare d'Allinges-Mésinges. Les habitants ainsi que de nombreux paysans arrachés à leurs travaux, sont embarqués de force dans le convoi dont un wagon n'est plus qu'une passoire. Le train peut poursuivre sa route sur Annemasse. Nos boches « les soldats les plus courageux du monde », se cachent derrière des poitrines françaises. Bien leur en prit du reste, car, en aval de Mésinges un autre groupe F.T.P. attendait leur passage.

Au total, cette opération coûte à l'ennemi 7 morts et de très nombreux blessés. De notre côté, aucune perte, aucune blessure, même légère.

Le 12 octobre, le détachement F.T.P. de St-Jeoire (pre-

mier noyau de la 5^e compagnie) incendie trois wagons de matériel Todt en partance pour l'Allemagne. Les commandes des boches ne rencontreront plus beaucoup d'enthousiasme dans les différentes scieries de la région.

Le 25 octobre, un détachement de la 6^e compagnie et des hommes du camp « Savoie » inaugurent une série particulièrement brillante de sabotages à l'usine de Chedde. La ligne 45.000 volts est dynamitée, 42 fours électriques rendus inutilisables et la fabrication de l'aluminium stoppée pour un mois.

Pendant les mois d'octobre et novembre, plusieurs exécutions sont menées à bien. En particulier à Saint-Pierre, où le traître Vuagnoux est abattu. À signaler également l'action des « Diables Rouges » qui enlèvent en plein centre de Thonon, dans un bar, trois agents de la Gestapo, au nez et à la barbe des nombreux Allemands patrouillant dans les rues. Enfin, le sinistre Baudin, lieutenant de la L.V.F. est exécuté en gare de Reignier.

Il est inutile de souligner que toutes nos actions inquiètent fort le boche et les sbires de Vichy. C'est ainsi qu'il vient un jour au sous-préfet de Thonon l'idée saugrenue de rencontrer le chef du 1^{er} sous-secteur F.T.P. sous le prétexte d'étudier les mesures propres à éviter la répression. En bon militant, Modelon s'en réfère à l'organisme supérieur. Doit y assister également le capitaine de gendarmerie de Thonon qui avait donné de très légers signes de sympathie à la Résistance. Devant les dangers que présente cette entrevue peu conforme aux règles très strictes de sécurité qui distinguent l'organisation F.T.P. et sur ordre du C.O.R., notre camarade se refuse. Les deux Vichyssois se démasquent alors et lui adressent des menaces par lettre. Les F.T.P. ont toujours su se garder de toutes compromissions avec l'ennemi ; ils ne se sont pas laissés séduire par le prétendu « double jeu ».

Vichy, sous les apparences d'une connivence hypocrite, a réussi à corrompre certains milieux de la Résistance dans la voie des marchandages, des louches machinations de « ser-

vices secrets » superposés dont les fils étaient trop souvent tenus par la Gestapo elle-même, — la voie de l'attentisme honteux. Ce n'est pas sur les F.T.P. qu'ont jamais pu compter les traîtres et les lâches au service de l'ennemi, pour acheter à bon marché les gages dont trop d'entre eux ont pu faire état, après la libération, pour s'innocenter devant les tribunaux.

Les opérations se poursuivent donc rigoureusement.

De tous côtés, la population nous manifeste sa sympathie d'une manière active, ce qui nous permet d'élargir et de renforcer un réseau de renseignements. En particulier, nos meilleurs auxiliaires dans ce domaine sont les douaniers. A Machilly, à Bons, nous tentons de les amener toujours davantage dans la lutte. A cette époque ils restaient encore trop pénétrés de l'idée que leur fonction ne pouvait permettre qu'un travail de renseignements. Quant aux gendarmes, la plupart d'entre eux restaient dans l'expectative et se contentaient d'une sorte de neutralité qui, il faut le dire, ne nous fut pas toujours bienveillante.

D'une manière générale, le « renseignement » était l'activité par laquelle chacun pensait devoir commencer sa carrière de partisan. Bien souvent pour les responsables, c'était là l'occasion d'éprouver la sincérité du prétendant, car le traître glissé dans nos rangs sous le signe du renseignement, était toujours à craindre. Le danger de trahison était augmenté par le fait que nos commandants de compagnies restaient souvent, contre les règles de la sécurité, en liaison directe avec les agents du service de renseignements. Quoi qu'il en soit, notre réseau bénéficia toujours d'admirables auxiliaires dont il convenait de souligner ici la part importante prise au combat.

CONCLUSION

En novembre 1943, la lutte des partisans de France s'étend sans cesse. La répression fait rage dans l'ensemble du pays et pratique de larges brèches dans nos rangs. Il nous

faut de plus en plus de cadres. C'est pourquoi, Modelon, qui a fait ses preuves au 1^{er} s/secteur, est appelé comme commissaire aux opérations, à l'E.M. de la R.I.2.

A son départ, 9 compagnies sont formées. Les unités ont grandi en maturité militaire et politique. L'action sera menée avec toujours plus d'efficacité. Les camps « Lelièvre », « Patrouille Blanche », « Savoie », « Mont-Blanc », « Marseillaise », « Liberté chérie », ne rassemblent pas un effectif très imposant, mais maintiennent brillamment l'esprit de combativité. Ils prouvent que l'action est toujours possible, malgré la disproportion des forces et de l'armement, et détruisent victorieusement le principe honni de l'attentisme.

La lutte va se poursuivre sous des formes toujours plus variées avec une intensité toujours plus grande.

Quant au 2^e s/secteur, du moins en ce qui concerne sa portion haut-savoyarde (Annecy, qui contrôle alors le détachement de Rumilly), il continue à souffrir d'une faiblesse d'effectifs qu'aggravent de fréquents changements de commandement.

En effet, Borez ne tarde pas à être appelé à la Région comme commissaire technique, responsable au matériel et à l'armement, poste qu'il occupera avec grande compétence jusqu'à la mi-décembre. Arrêté alors, torturé, il suivra le calvaire de tant des nôtres: St-Paul, Compiègne, Dachau, où il succomba quelques jours avant la libération.

Vernin, auparavant organisateur du Front National d'An-nemasse, puis commandant de compagnie à Chambéry, lui avait succédé en octobre à la tête du 2^e s/secteur. Outre l'activité qu'il consacre à la portion savoyarde du s/secteur (Aix-les-Bains), il s'emploie sans retard à compléter les effectifs de la compagnie d'Annecy, dont il renouvelle le commandement. Un redressement sensible apparaît et permet à la compagnie de participer avec succès à plusieurs actions: désorganisation des transports ennemis, sabotages divers.

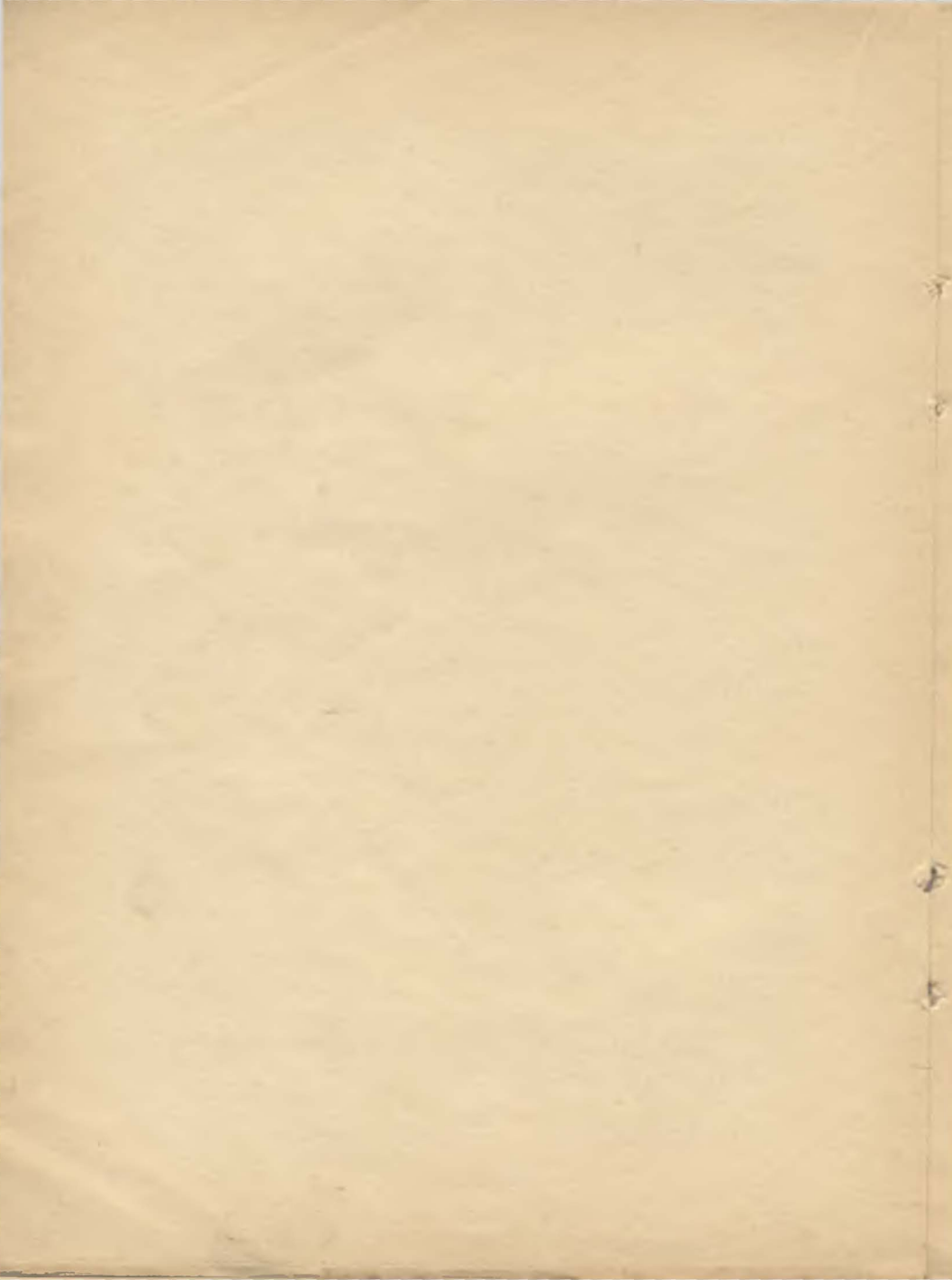
Le camp du col de Bluffy, contrôlé jusqu'alors par l'A.S., se lasse de l'attentisme où on le confine et se rallie aux F.T.P.

Vernin reprend contact avec D....., qui poursuit son tra-

vail dans la région d'Alex où nous l'avons déjà vu à l'œuvre.

Les effectifs du 2^e s/secteur sont alors de 320 hommes, dont 75 pour la compagnie d'Annecy.

Arrêté fin novembre et déporté, Vernin (heureusement revenu parmi nous après la libération) sera remplacé par Servoz, bientôt après muté lui-même à Lyon, où il partagera le sort de Saint-Avold, lors de la capture de l'E.M. de l'Inter-Région, en mai 44. Il est mort en déportation.



CHAPITRE V

La répression des Nazis

LA présence de notre camarade A. Mudry, dit Roland (qui deviendra par la suite le colonel Martin) à la tête du 1^{er} s/secteur, coïncide avec une période de répression atroce qui durera jusqu'au mois d'avril. C'est d'ailleurs grâce à son énergie et à son sang-froid que notre organisation militaire F.T.P. parvint à se maintenir. Arrivé en Haute-Savoie le 15 novembre, Mudry cherche immédiatement à organiser nos unités et à les entraîner au combat. Il s'attache surtout à recruter et à instruire des cadres. Le travail n'est pas facile. Il existait chez les sédentaires une tendance générale qui voulait qu'un corps-franc de compagnie fût chargé de toutes les opérations, le reste de l'unité ne constituant que des éléments de réserve. Il fallut donc lutter contre cette tendance dangereuse et obliger tous les groupes à passer à l'action, quitte à distribuer les armes par roulement.

Mudry réussit brillamment dans la voie qu'il s'est tracée. Au mois de janvier, 16 compagnies sont formées: à Thonon, Sciez, Annemasse, Cluses, Saint-Jeoire, Le Fayet, Cervens, La Roche, Abondance, Perrignier, Samoëns, Evian, Bonneville, Bons-Saint-Didier, Les Brenthonne, Pers-Jussy et Viry-Saint-

Julien. D'autre part, plusieurs groupes francs vivent en montagne: Patrouille Blanche, Camp Mont-Blanc, Camp des Voirons, Liberté Chérie, etc...

Entrons maintenant dans le détail des opérations.

LA REPRESSION

En décembre 1943, Vichy dépêche dans la Haute-Savoie quelques brigades spéciales anti-terroristes, composées principalement de G.M.R. et flanquées d'un E.M. de commissaires de police constituant une cour martiale. Parallèlement, la milice envoie le meilleur (!) de ses troupes dans notre département et les Allemands lui prêtent main-forte. La répression bat son plein de décembre au mois d'avril. Elle s'exercera principalement contre le Chablais, le Plateau des Glières (auquel nous réservons un chapitre spécial) et la Haute Vallée de l'Arve.

DANS LE CHABLAIS

Les forces ennemies veulent frapper un grand coup. Le début de leur offensive date du 17 décembre et prend pour objectif la commune de Bernex. Utilisant la trahison de miliciens locaux travestis en soldats boches, plusieurs centaines d'Allemands s'attaquent au camp « Mont-Blanc » composé d'une quarantaine de F.T.P. Contre les maquisards encerclés dans les deux chalets crachant et tonnent les mitrailleuses lourdes et les mortiers de l'ennemi, sûr de sa victoire. Celui-ci est partout, jusqu'au col de la Neuvaz qui domine le camp et d'où partent les rafales nourries d'armes automatiques. Il attaque de tous les côtés à la fois. Un feu terrible oblige nos camarades à se replier en contre-bas du chalet dans le hameau voisin de Denand. Mais là se sont embusqués les boches. Un corps à corps s'engage au revolver et à la mitraillette. Des grenades sont lancées de part et d'autre. Une trouée peut être réalisée et, par un prodigieux miracle, la plupart des F. T.P. parviennent à gagner les bois. Durant ce combat, Gilbert Mouton, André Bachmann, André Barrier et Raymond Maître

trouvent la mort. Rompant cette lutte inégale et sans espoir, nos F.T.P. se retirent dans les forêts et les rochers où commence une de ces poursuites homériques que tant de fois ils connurent. Mais l'ennemi n'ose pas s'aventurer trop loin.

A Bernex, cependant, un drame atroce se déroule. Au plus fort de la fusillade, 5 maquisards, Albert Dantand, Pierrot Long, Pierre Guérin, Tino Dal Toso, Pierre Thomas, étaient restés bloqués dans leur chalet. Toute retraite leur étant coupée, à bout de munitions, dans la baraque en flammes, ils sont faits prisonniers; traînés au chef-lieu, ils vont connaître un martyr sans nom. Torses nus et pieds nus dans la neige, les cinq jeunes héros doivent rester plus de deux heures les bras en l'air tandis que leur sont prodigués des coups de crosse et de baïonnette. Les boches obligent toute la population et les enfants des écoles à assister à ce supplice infernal. Le curé de la paroisse qui veut s'interposer est cravaché. Mais les F.T.P.F. tiennent bon, pas un ne parle. L'un d'eux a les verres de ses lunettes brisés, et enfoncés dans les yeux, un autre les orteils écrasés, les côtes enfoncées. Un dernier enfin a un œil complètement arraché. C'est dans cet état que les Allemands les achèvent.

A signaler que les boches s'étaient rendus à l'aube à l'hôtel tenu par notre ami Joseph Buttey, qui servait de P.C. au maquis. (Joseph Buttey sera arrêté en mai 1944, torturé et assassiné par les boches.) Grâce au sang-froid de sa compagne, tous les documents importants, les titres d'enrôlement et les archives du 1^{er} bataillon peuvent être brûlés au nez et à la barbe des tyrans. Les armes et la petite réserve financière du camp « Mont-Blanc » sont dissimulées dans une brouette de fumier et sorties des dépendances de l'hôtel pour être mises en sûreté. Après la tragédie de Bernex, les groupes F.T.P.F. se retrouvent et se rassemblent à Thollon. Ils reforment immédiatement leur camp sous le commandement de Doudou Lamberti. Mais la direction F.T.P. donne l'ordre, par mesure de sécurité, et prévoyant le pire, de dispersion dans les fermes. Nos camarades se regroupent toutes les fois qu'il sera nécessaire pour l'accomplissement de leurs nouvelles missions.

Cependant, G.M.R., miliciens et S.S. se répandent dans toute la région. Les rafles et les perquisitions ne se comptent plus. Des villages entiers sont cernés tous les jours et les S.R. de la milice fournissent de nouveaux candidats pour la « baignoire » et le « nerf de bœuf ». Les P.P.F. et autres collaborateurs relèvent la tête partout. Ils n'hésitent pas à se montrer et certains conduisent eux-mêmes les boches à l'attaque du maquis. Ils participent aux « interrogatoires » et se disputent parfois l'honneur de fusiller tel ou tel « terroriste ». Nos Francs-Tireurs sont plus particulièrement touchés par cette terreur sanguinaire. Pendant le mois de janvier, nos compagnies et nos camps sont décapités à plusieurs reprises. A Thonon, la cour martiale du sinistre colonel Lelong fonctionne sans trêve. L'état de siège est décrété le 1^{er} février dans tout l'arrondissement. Renforcée par d'importantes forces de G.M. et de G.M.R., la milice prend ses cantonnements au « Savoie-Léman » et à l'« Hôtel de France ». Elle installe deux P.C. à Champanges et à Allinges, dans la trop fameuse demeure de la famille milicienne Fillion, « la grange Allard ». Dès lors, les opérations vont se dérouler à un rythme accéléré. Chaque hameau, chaque maison seront fouillés et souvent mis à sac par les hommes de Darnand. La canaille collaboratrice dénonce les patriotes. Tavanti, chef du S.R., Guilloset, commandant la 12^e compagnie, Henri Boujard et son frère Frank, chef du 1^{er} bataillon, Marius Bouvet et de nombreux autres, tombent dès le début.

Noël 1943, à Habère-Lullin. Ce petit village de deux cents habitants va connaître une atroce tragédie. Au Château, un bal organisé au profit du maquis, réunit toute la jeunesse des environs. Beaucoup de F.T.P. sont là qui se reposent pour une nuit de leur rude tâche. Les accordéons égrènent leur musique des temps de paix et danseurs et danseuses évoluent dans la salle illuminée. A minuit, un homme surgit dans la salle : « Les boches sont partis d'Annemasse et montent vers Boège ! »

Hélas, personne ne l'écoute et, après quelques instants d'hésitation, le bal reprend de plus belle. Mais déjà les ca-

mions allemands sont là. Bientôt toute cette jeunesse de chez nous, insouciante et téméraire, connaîtra son martyre. Nous empruntons la suite du récit au rapport d'un des rares survivants :

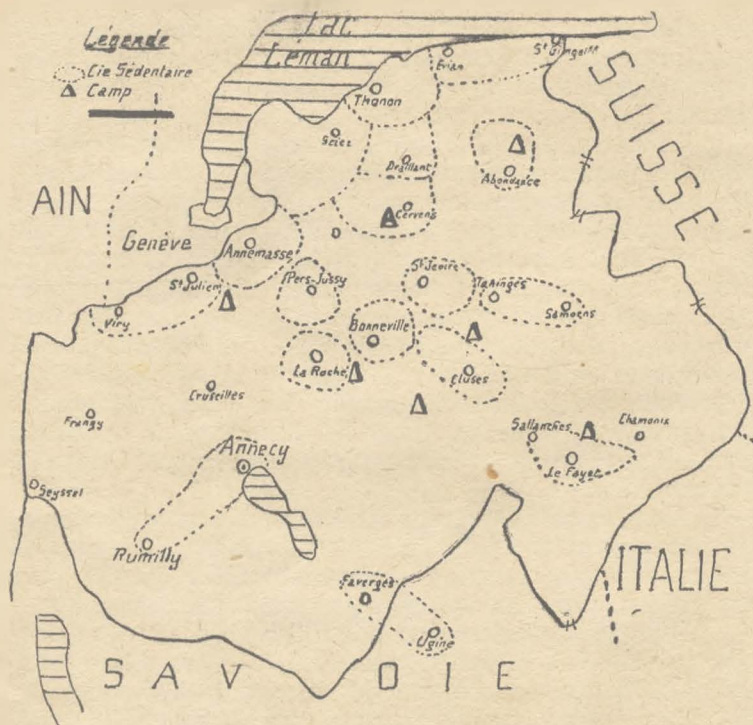
« En un clin d'œil, les boches cernent la maison et postent des mitrailleuses aux quatre coins. Ils se sont faufiletés le long des haies et montent lentement à travers les vergers. La neige assourdit leurs pas. A l'intérieur, personne ne se doute de rien. Tout à coup, de rauques hurlements s'élèvent, des coups de feu crépitent. Comme une meute enragée, les soldats allemands font irruption dans la salle. Dans un dernier couac, l'accordéon tombe sur le sol. Entourés, brutalisés, danseurs et danseuses se regardent, atterrés. L'officier qui commande le détachement demande alors où sont les armes. Les armes ? Personne ne comprend. Les coups de crosse qui pleuvent ne pourront les faire sortir : il n'y en a pas. On fouille partout. Rien.

« Alors, nous allons vous fusiller ! » Et en file indienne, les jeunes gens sont dirigés vers le couloir qui conduit au dehors. Là, un à un, une rafale de mitraillette les abat. Les uns sur les autres, ils sont déjà 18, sanglants et inanimés.

« D'un geste, l'officier arrête la sinistre besogne des assassins avinés. Mais il faut dégager l'entrée et, sous la menace des mitraillettes, on contraint les survivants à tirer les cadavres de leurs camarades jusque dans la salle. Un soldat sort, revient en tenant à la main un bidon de pétrole. Il en arrose les corps.

« Pendant ce temps, les sentinelles, postées en dehors, ne restent pas inactives. Certains jeunes gens ont essayé de chercher leur salut dans la fuite et par les fenêtres ont sauté dans le jardin. Hélas, un seul, blessé au bras, Vuagnoux de Thonon, réussira à gagner les bois proches. Le fruitier du village, Duret Eugène, qui, sur le pas de sa porte s'apprêtait à aller voir ce que devenait son fils, est abattu sans sommation.

« Mais tout n'est pas fini. Les brutes sanguinaires veulent achever dignement leur travail et à l'aide de grenades



SITUATION D'EFFECTIFS EN JANVIER 1944.

incendiaires, mettent le feu au bâtiment. De grandes flammes s'élèvent bientôt de la sombre demeure. Elles passent par les fenêtres, lèchent les murs, atteignent bientôt la toiture. Dans la salle du bal, 18 victimes innocentes se consomment.

« Il est environ 4 heures du matin, la neige s'éclaire de lueurs de sang. Des cadavres, on ne retrouvera qu'un amas de chairs calcinées.

« L'horrible tuerie a fait 24 victimes. Ce sont: Bouvet Robert, Duret Georges, Devigny Raymond, Chatel Marcel,



Léon BROLLEY,
Sergent F.T.P.

Tué en combat à Foges le 22 février 1944.



Joseph DAGRADA,
F.T.P.

Tué en combat à Foges le 22 février 1944.



Ce qui reste du château d'Habère-Lullin où le 24 décembre 1943, 25 jeunes réfractaires et F.T.P. sont massacrés et brûlés par les hordes nazies.



Ce qui reste du chalet de Foges, le lendemain de la mémorable bataille du 22 février 1944.



Pierre LONG,
F.T.P.,

Fusillé à Bernex le 17 décembre 1943.



Pierre THOMAS,
F.T.P.,

Fusillé le 17 décembre 1943 à Bernex.

Rechet Robert, Duret Edmond, Duret Eugène, Planche Georges d'Habère-Lullin, Mammet René, Gouget Léon d'Habère-Poche, Sage Jean, Pécelet Henri, Comte Albert, Mont-Journal Joseph, Calvin Léon, Muhauser Georges, Pittet André, Le-maire Charles de Thonon, Failisaz Henri, Muton Henri, Carer Nicolas de Villard-sur-Boège, Piellex Henri de Boège, Briand et Jean Dérippe d'Annemasse.

« De plus, les pirates hitlériens emportent vers le « Pax » à Annemasse une vingtaine de jeunes gens et de jeunes filles qui seront presque tous déportés et dont la plupart ne sont pas revenus. »

C'est seulement quelque temps plus tard que nous pûmes identifier les deux traîtres, dont une femme, qui avaient conduit les Allemands au « Château ». Tous deux furent exécutés.

Le 20 février, la milice attaque par surprise le P.C. de Maurice Flandin, dit Blanchard, chef du 1^{er} bataillon, à Féternes. Dans cette commune existe un corps-franc rattaché à la 1^{re} compagnie « Les Diables Rouges ». Une bataille à mort est livrée. Nos camarades Zeph, Julius Martin, et Boucher sont tués au combat. Bernicault blessé gravement, s'achève lui-même au revolver. Un héros de Dunkerque, Léon Besse, agent de liaison F.T.P. est arrêté. Affreusement torturé, il sera déporté à Buchenwald, et ne nous reviendra plus. Julien Mouille, Tavanti et Guilloset sont pris et fusillés à Annecy. Quant à Maurice Flandin, il est transporté au « Savoie-Léman » où commence pour lui un long martyre.

Pour essayer de le fléchir et de le faire parler, les bêtes sadiques ont amené sa femme. Impuissante et horrifiée, elle doit assister à l'agonie de notre camarade. Il ne sait que lui dire: « Aie du courage ! » Aucune autre parole ne sort de ses lèvres. Pas un seul nom, pas la moindre piste, le moindre renseignement ne lui sera arraché. Les coups de barre, les coups de cravache s'abattent sur lui. On le brûle. A 2 h. du matin il expire, les côtes en morceaux. Les miliciens ne s'aperçoivent même pas qu'il est mort. Ils continuent à cogner. Finalement, ils lui écrasent le visage à coups de talon. Un docteur collaborateur qui vint faire le constat de décès, ne put

malgré sa sympathie pour la milice, cacher son dégoût pour de tels procédés.

L'exemple de Maurice Flandin inspirera tous nos F.T.P. En fait d'héroïsme, nos gars ne connaissent pas de rivaux. Témoin, l'attitude de ce camarade arrêté par les miliciens : ayant réussi à s'échapper, un coup de feu tiré par l'un des bandits le couche par terre; ramené dans la voiture de la milice, il insulte ironiquement ses bourreaux : « Vous voyez, vous ferez du bon boudin. C'est du sang de Franc-Tireur ! »

Conduit à l'hôpital de Thonon, il s'évade malgré sa blessure et prend la direction de Sciez. Il devait tomber évanoui à 3 kms, mais heureusement fut recueilli et soigné par nous. Après quelques semaines de repos, il reprenait sa place dans nos rangs.

Devant cette sauvagerie organisée, il ne faut pas croire que nos F.T.P. restent passifs. Ils tentent par tous les moyens de contre-attaquer. Malheureusement, le manque d'armes se fait sentir. D'autre part, n'écoutant que leur haine légitime et leur folle audace, les hommes des 2^e, 7^e et 10^e compagnies veulent s'en prendre directement aux différents P.C. de la milice. Mudry leur démontre pourtant que la « Grange Alard » est pratiquement inattaquable et il s'oppose à des actions dont la témérité n'aura que d'affreuses conséquences. En effet, dix F.T.P. dont Marius Bouvet de Margencel, Corbet, Douche, Crépiat sont arrêtés le 20 février au moment même où ils se préparent à donner l'assaut. Ils sont martyrisés plusieurs jours et achevés à Thonon. Un sort semblable est hélas réservé à Henri Boujard qui est pris par la milice lors d'une attaque infructueuse du P.C. de Champanges le 20 février également. Martyrisé, il est promené à Evian la figure barbouillée d'excréments, une corde au cou, avec sur le ventre une pancarte où s'inscrivent ces mots : « Voilà ce que nous faisons des terroristes ! » Ce héros, qui tient le maquis depuis 1942, sera fusillé à La Doua, près de Lyon.

Pendant tout l'hiver, nos cadres « permanents » de bataillons et de compagnies sont traqués. Ils se réfugient de

chalet en chalet. C'est alors que se place le légendaire combat de Foges. Nous en rendrons compte dans les termes mêmes du rapport, admirable de sobriété, fait par le chef de bataillon Barro, au commandement du s/secteur.

RAPPORT DU 22 FEVRIER 1944

R.I.2.

2^e Bataillon

1^{er} Sous-Secteur.

Les F.T.P. dont les noms suivent:

Chef de bataillon: BARRO Maurice, 292.513;
Chef de la 7^e compagnie: BERTON Claude, 292.514;
Chef du 1^{er} groupe: dét. Bir-Akeim, BICARD Jacques, 292.519;
Chef adjoint du 1^{er} groupe: DELMOTTE Charles, 100.744;
Chef adjoint du 1^{er} détachement: BOIS César, 292.516.
F.T.P.: BOREAU Joseph, 292.518; BLASE Léon, 292.510;
BALIN Georges, 292.515; DELAHOTTE Joseph, 100.475; DURAND Pierre, 292.552; BAUDIN Paul, 292.520; ANGE.

Se sont retirés au lieu dit Foges au-dessus de Lully depuis le 18 février, suivant les ordres reçus. Le 22 février à 6 h. 30, nous sommes sommés de nous rendre par un détachement de la milice, de 250 hommes. Nous refusons et commençons le combat. La première phase-combat dure jusqu'à 9 h. 30 et coûte aux assaillants 7 tués dont le tireur d'un F.M. et son servant placés à 30 m. du chalet. Le feu cesse et au bout de quelque temps, 4 volontaires: 292.516, 292.518, 292.520 et 292.552 s'offrent à tenter une sortie pour s'emparer du F.M. Arrivés à leur objectif, ils sont pris sous le feu de deux F.M. placés hors de notre vue et sont tués sur le coup. Le combat reprend de plus belle jusque midi, où de nombreux renforts parviennent aux miliciens: environ 150, ce qui porte le total de leurs forces à 400. Ils commencent à pilonner le chalet à coups de mortier (3 mortiers); le combat devient de plus en

plus acharné. Vers 14 h., Delahotte Joseph tombe, frappé d'une balle au front, à son poste de combat. Il est remplacé par Ange. Celui-ci déserte son poste peu après. Les miliciens ne trouvant plus de résistance sur la face ouest, tentent une attaque et parviennent jusque dans la cuisine d'où ils sont délogés à la grenade, laissant plusieurs morts sur place. Néanmoins, ils réussissent à mettre le feu à nos paillasses avec de l'essence et emmènent Ange. Celui-ci se rend, en déclarant qu'il est notre prisonnier (il est fusillé le samedi à Thonon). Voyant l'impuissance de leur attaque, les miliciens nous bombardent d'obus fumigènes.

Vers 14 h. 30, Blase Léon tombe à son tour. Nous restons 5 et menons un combat acharné sous les rafales des F.M., les obus de mortiers et les grenades V.B. Le feu gagne peu à peu le chalet. La fumée nous aveugle et nous devons cesser le feu à 18 h.

Après perforation du plancher, nous gagnons un réduit d'où il nous est impossible de continuer le combat. Les miliciens s'approchent du chalet qui flambe presque entièrement et achèvent de mettre le feu à la face est. Nous restons jusqu'à 19 h. 30 dans ce réduit au milieu des flammes et de la fumée. A cette heure, la situation devient intenable et nous décidons d'en sortir. A notre grand étonnement, il n'y a plus un seul ennemi aux alentours et nous regagnons le village.

Le chef du bataillon Maurice BARRO

Quelle leçon devons-nous tirer de cette épopée héroïque ! Celle du courage indomptable de nos F.T.P. et du sang-froid de leurs chefs.

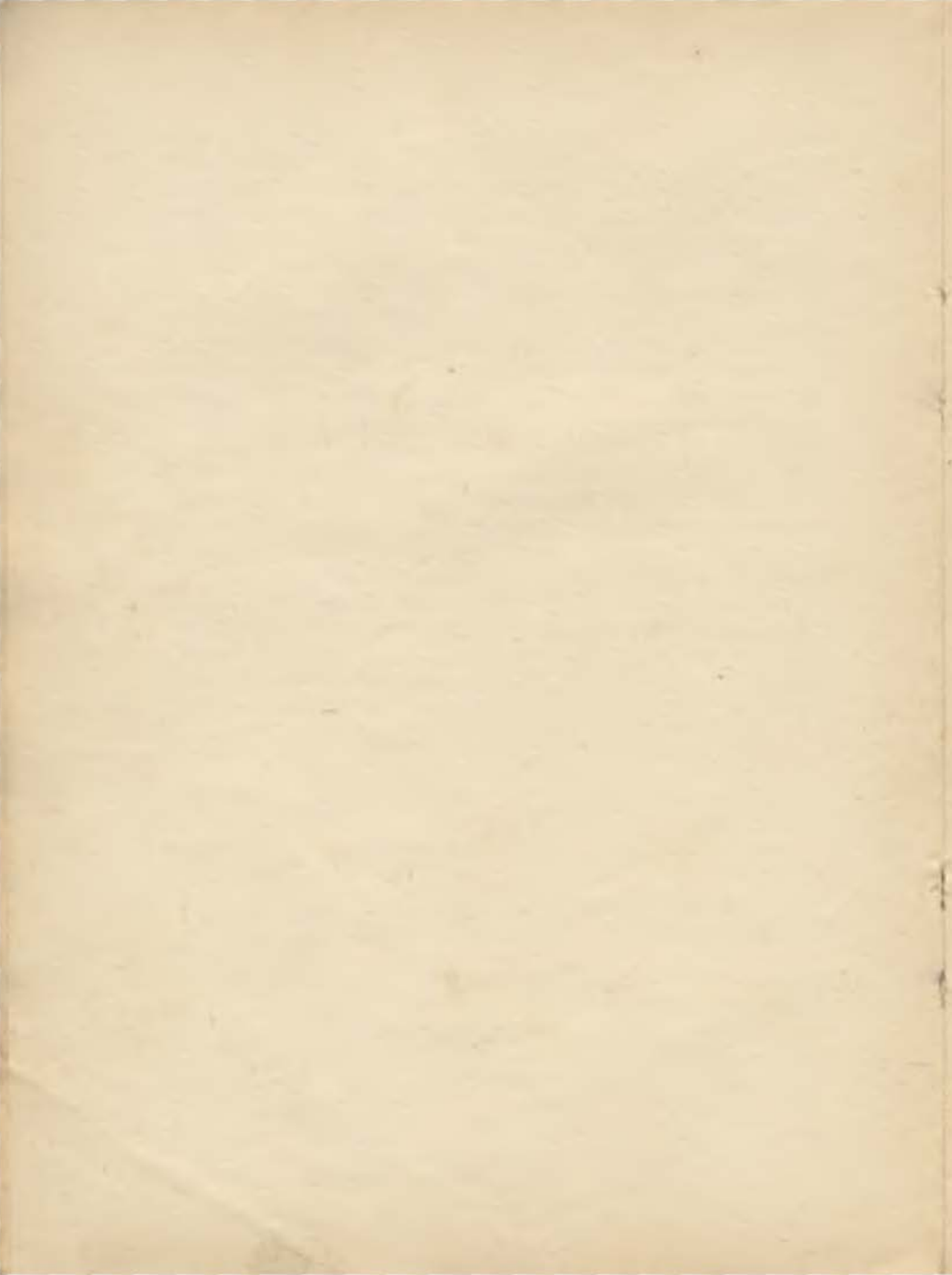
Voilà 12 hommes, en effet, sans expérience militaire, qui sont pris à partie par 400 miliciens. Voilà 12 h. de combat ininterrompu, sans défaillance, sans que l'idée de se rendre vienne à aucun de nos camarades, à l'exception d'un seul qui paiera cher sa trahison, tous refusent de cesser la lutte. Les

obus s'abattent sur le chalet, les miliciens lancent plusieurs vagues d'assaut qui seront toutes repoussées. Nous perdons 7 de nos meilleurs camarades, 7 pionniers de la Résistance. Mais du côté de la milice, c'est 26 hommes qui sont tombés, ainsi que de nombreux blessés.

A signaler que la radio de Londres s'empara du combat de Foges, exalta la bravoure des Résistants F.T.P. et leur promit alors les plus hautes décorations. Après la libération cependant, on méprisa ces combattants légendaires, on oublia qu'ils avaient été cités à l'ordre de la Nation et une modeste croix de guerre ne vint même pas récompenser à titre posthume nos camarades tombés pour la Patrie !

Mais la vraie récompense des héros de Foges est ailleurs, dans la vertu de leur exemple, célèbre bientôt dans toute la R.I.2 et au delà, qui arme de nouveaux bras, trempe de nouveaux courages et fait éclater aux yeux de tous le prestige des F.T.P., l'efficacité de la lutte menée selon leurs principes.

Simple épisode militaire dans la suite de nos combats, Foges, par la pureté classique et la portée exemplaire de son enseignement, a pris ainsi et mérite d'être gardé, le rang de symbole de l'héroïsme F.T.P. dans la Haute-Savoie.



CHAPITRE VI

Hiver de lutte

EN janvier, le camp « Mont-Blanc » s'est regroupé au chalet de Planpraz. Il se réorganise activement et rassemble tous les partisans disséminés dans la région. Le S.R. envoie de nouvelles recrues et la mobilisation de tous les réfractaires qui travaillent chez les particuliers est envisagée sérieusement. Mais les armes manquent. En mars, le camp « Mont-Blanc » se trouve organisé de la façon suivante :

- le corps-franc Maurice Blanchard, fort de 30 partisans à Planpraz;
- le corps-franc de la Vallée d'Abondance qui prend le nom de 9^e compagnie, commandée par Callixte Burnet, de Sous-le-Pas;
- le corps-franc « Mont-Blanc » commandé par L. B..... qui cantonne dans les chalets des Grandes Heures, sur la commune de Bernex. La liaison est établie entre ces trois groupes et Doudou Lamberti commande les deux groupes « Maurice Blanchard » et « Mont-Blanc ».

Il faut venger nos morts. Les traîtres sont pris pour cible. Les sinistres Zanni et Girard aîné, tous deux lieutenants de

la milice, sont abattus les premiers aux obsèques de la belle-mère de Zanni, exécutée quelques jours auparavant. Assistés d'un détachement de miliciens, d'une section de gardes-mobiles et de gendarmes, ils sont pris sous le feu des mitraillettes F.T.P. Sous le coup de la surprise, gendarmes et G.M. prennent la fuite. Les deux canailles finissent là leur triste carrière, tandis que plusieurs miliciens sont blessés.

Le P.C. de Champanges est une nouvelle fois pris à partie par nos camarades. Doudou Lamberti est blessé d'une balle qui lui traverse le sommet de la tête. Il est trépané à l'aide d'une pince et d'une *vis à bois* par un camarade de camp, étudiant en médecine. Ceci dit à l'intention de nos détracteurs et pour leur donner une faible idée des conditions invraisemblables dans lesquelles nous devons lutter.

Bref, le 10 mars voit le camp « Mont-Blanc » fort de 60 partisans et installé dans les chalets de La Crottaz, au-dessus du Fion, commune de Chévenoz. De continuelles escarmouches ont lieu sur la route d'Abondance contre les convois de ravitaillement et les patrouilles boches qui font la navette entre Thonon et les postes frontières de la Chapelle d'Abondance ou de Chatel. Aucune action d'envergure n'est entreprise pour le moment car il faut procéder au regroupement et à la réparation des armes. On constitue un peu partout en prévision d'une vie errante dans la montagne des petits dépôts soigneusement camouflés de ravitaillement, tabac, armes et munitions. Des refuges de sécurité sont prévus dans les villages ou hameaux de la région. On aménage des embuscades dans les rochers, on crée des voies d'accès, on prépare enfin des replis. En effet, c'est l'époque des Glières. Beaucoup de bruits fantaisistes circulent dans le Chablais: obligation pour tous les « maquisards » armés de se rassembler sur le Plateau désormais historique, rumeurs fantastiques sur les effectifs réels de la Résistance, etc... Cependant, le camp « Mont-Blanc » tient sa place dans le plan de diversion dressé par l'E.M. F.T.P. (voir plus loin). Il oblige l'ennemi à déplacer contre lui d'importantes forces.

Le 25 mars, le camp quitte La Crottaz pour s'installer pro-

visoirement dans les chalets du Chenay. L'armement du camp s'est particulièrement amélioré: 8 F.M. anglais, des fusils, mitraillettes et grenades anglaises. En effet, un parachutage a été reçu quelque temps auparavant, au col de Saxel. De plus, le camp « Mont-Blanc » a procédé à l'armement d'une partie de la 9^e compagnie d'Abondance.

Le 28 mars, le camp prend ses emplacements d'embuscade sur la route d'Abondance, car un convoi de troupes doit remonter la vallée. Un groupe part pour Thollon et 35 hommes seulement demeurent en état d'alerte aux Chenets. Ils sont bientôt attaqués par plusieurs centaines de miliciens et de G.M.R. encadrés par des chasseurs alpins bavares. Le colonel Lelong commande en personne. Arrivés à 100 m. du camp, les G.M.R. veulent parlementer. Un de leurs officiers crie à voix très haute: « A.S. ou F.T.P. Si vous êtes A.S., déposez les armes, nous sommes prêts à discuter, si vous êtes F.T.P., *rendez-vous tout de suite !* »

En guise de réponse, le chef de camp épaule son fusil: « F.T.P.! on vous em...! Feu à volonté! » Les rafales des huit F.M. partent ensemble et la fusillade crépite. Dans une retraite désordonnée et comique, les assaillants sont refoulés jusqu'à Vacheresse, laissant plusieurs morts sur le terrain, ainsi que des blessés. Un G.M.R. affolé emprunte la bicyclette d'un paysan et s'enfuit à toute vitesse « pour aller chercher des renforts », dit-il.

Mais les assaillants se ressaissent. Miliciens et boches remontent à l'assaut. Dans leur rage de ne pouvoir réduire le camp, ils incendient, après un combat de 10 heures, quelques chalets qui se trouvent en contre-bas. Finalement, nos hommes se replient: il faut penser qu'une attaque est à craindre venant de l'autre versant (Bernex) et la nuit tombe. Les G.M.R. occupent alors le camp désert et incendient le chalet de Cheney. Au total, l'affaire ne nous a pas coûté un seul homme et l'ennemi a perdu au moins sept des siens.

Au lever du jour, les F.T.P. du camp du « Mont-Blanc » arrivent sur les hauteurs dominant Bernex. Une patrouille est prise à partie par une bande de miliciens qui opèrent dans le

secteur. Deux de nos hommes sont blessés. Le premier groupe, parti sur Thonon, a dû se replier lui aussi. Un de nos camarades était pris et fusillé sur-le-champ.

Après ces attaques, toutefois, et devant la perspective d'opérations encore plus puissantes, le camp « Mont-Blanc » se fractionne encore une fois de plus et s'éparpille. Bien lui en prend, car, à la fin du printemps, tout le Bas-Chablais est à nouveau raflé. Perrignier, Cervens et les alentours sont inspectés de fond en comble, le camp de Saxel est incendié et nos 2^e, 7^e, 10^e, 14^e compagnies décimées par les arrestations.

DANS LE GIFFRE

Dans les vallées de la Risse, du Giffre et de la Menoge, la répression ennemie n'eut pas l'ampleur ni la sauvagerie exercées dans le Chablais ni sur les Glières. Mais la botte allemande pesa lourdement sur nos camarades de Boège, de St-Jeoire, de St-Jean-de-Tholome et de Mégevette. Depuis le mois d'octobre, en effet, notre 5^e compagnie manifeste une grande activité. Elle opère des sabotages et reçoit deux parachutages durant l'hiver. D'autre part, l'A.S. dispose dans ce secteur de certains effectifs, qui, pour être rattachés à son administration, n'en sont pas moins sympathisants F.T.P. Un camp a été formé par elle au Mont, près de St-Jeoire, qui date du printemps 1943.

Le 11 novembre 1943, une manifestation devant le Monument aux Morts réunit le camp de St-Jeoire et la 5^e compagnie F.T.P. dans un défilé commémoratif. Ce déploiement de forces intempestif et dangereux, contraire aux mots d'ordre du C.M.R. et aux consignes de sécurité, provoqua des conséquences malheureuses. Dans la nuit du 12 au 13, le camp du Mont est attaqué. Les Allemands tuent un des maquisards (Chastagnol), en blessent grièvement un second et déportent tous les autres.

Dans le courant de l'hiver, miliciens et G.M.R. montent plusieurs fois à St-Jeoire où ils visitent les hôtels à Saint-Jean-de-Tholome et à Mégevette, héroïque commune dont

la population toute entière est à l'avant-garde de la Résistance. Leurs rafles sont presque toujours infructueuses et aucun incident grave ne se produit avant le 23 janvier, date à laquelle les Allemands incendient le village de Pouilly. A 9 h. du matin, une voiture allemande arrive au-dessus de St-Jeoire, au lieu dit Parreuse, sur la route de Pouilly. Les boches forment un barrage. Une voiture de l'A.S. s'approche et, apercevant l'ennemi, fonce à toute allure. Au passage, un maquisard tire sur un Allemand et le tue. Mais les nazis ripostent et la voiture va dans le fossé. Un résistant, Alphonse Pasquier, grièvement blessé, s'enfuit dans les bois où il meurt peu après. Un autre peut s'échapper avec une balle dans le genou. R. Desbiolles, également blessé, se réfugie dans Pouilly, chez notre camarade Carrier, chef du détachement F.T.P. Les boches demandent du renfort à Annemasse. Une courte bagarre s'ensuit, Carrier est tué malgré une courageuse défense et les hitlériens incendient le village. Onze civils sont tués. Il faut parlementer longuement pour éviter que Saint-Jeoire connaisse le même sort.

La sauvagerie allemande s'est ici manifestée dans toute son horreur. Mais il faut dire que les maquisards ne sont pas sans responsabilité, s'étant promenés spectaculairement en voiture à essence dans la vallée de Saint-Jeoire. Si tous nos amis s'étaient inspirés des règles de sécurité de notre Mouvement F.T.P., bien d'autres incidents douloureux ne se seraient pas produits.

Cependant, l'état de siège est décrété en Haute-Savoie. Le Plateau des Glières est attaqué. De nombreux rescapés se réfugient à l'usine du Giffre où ils trouvent de l'embauche. Quatre de nos gars de Foges y travaillent déjà en compagnie de notre ami Henri Plantaz, membre très actif de l'A.S., maquisard indomptable et très recherché par les Allemands. Le 1^{er} avril, à 9 h. du matin, des camions boches venus d'Annemasse par Marignier cernent l'usine. Tout le personnel est rassemblé. Un membre de la Gestapo s'approche: « Qui de vous est Plantaz ? Qu'il sorte des rangs ! »...

Personne ne bouge. Et c'est alors qu'un nommé Portet,

maquisard traître, désigne son camarade. Menottes aux mains et déjà sérieusement roué de coups, Plantaz s'échappe et saute dans l'eau du Giffre où les Allemands le mitraillent impitoyablement.

Quarante ouvriers sont pris par les boches, 27 d'entre eux sont déportés et beaucoup ne reviendront plus. Déjà 3 camarades qui ont tenté de se sauver au moment où Plantaz se jetait dans le torrent, ont été abattus. La terreur et la désolation règnent dans la région.

Mais les pirates se sentent toujours plus menacés. Leurs convois ne circulent plus dans la vallée. Et bientôt nos F.T.P. seront totalement maîtres de ce coin du département. L'horreur nazie n'a fait qu'intensifier notre recrutement.

DANS LA VALLEE DE L'ARVE

Vichy nous envoie des brigades spéciales et des Etats-Major d'inspecteurs de police. Les Allemands sont installés partout, à La Roche, Bonneville, Cluses, Le Fayet et Chamonix. Déjà, le 6 décembre, au cours d'une opération de sabotage, deux hommes du camp « Savoie » sont arrêtés sur la route du Reposoir par un détachement nazi. Interrogés et torturés, aucun ne parle. L'un d'eux même, notre camarade Feuillet, craignant de ne pas résister à de nouvelles tortures, saute du 2^e étage de l'Ecole d'Horlogerie de Cluses, repaire régional de la Gestapo. Les jambes brisées, il est achevé par une sentinelle boche.

Le 3 janvier, le camp est de nouveau attaqué par surprise au Mont Saxonnex par une centaine d'Allemands et de militaires. Le groupe décroche et laisse aux mains des attaquants deux camarades blessés mortellement, Georges Cailles et Robert Lecomte. Trois maisons sont incendiées et un civil tué. Les boches ont une dizaine d'hommes hors de combat, tués ou blessés.

Devant la répression menaçante, nos compagnies et nos camps de la vallée de l'Arve ne vont pas rester inactifs. Deux opérations historiques sont préparées et mises à exécution.

Le samedi 8 janvier 1944, la 13^e compagnie, un détachement de la 8^e (Saint-Pierre-de-Rumilly) et le camp « Liberté Chérie » arrivent à Bonneville. A 20 h. ils pénètrent dans l'hôtel où sont en train de dîner 9 inspecteurs de police à la disposition du sous-préfet Humbert. Tous ces flics sont en canadiennes et mangent le revolver au côté. Un inspecteur réussit à s'échapper, mais les 8 autres sont emmenés au camp « Liberté Chérie » au lieu dit les Lisnières. Le rapt est effectué brillamment malgré la présence à l'Ecole Normale de Bonneville d'un escadron de gardes-mobiles.

Les archives et de nombreux papiers relatant l'activité de brigades spéciales dans la région sont également saisis. Nous établissons de cette façon que tous les inspecteurs ont juré fidélité à la police allemande. Ils sont condamnés à mort et fusillés trois semaines plus tard. De même, l'examen des pièces prouve que le sieur Merlin, maire du Petit-Bornand, donne aux Vichyssois tous renseignements concernant le « Liberté Chérie ». Diviseur criminel, il ose même assurer aux policiers l'aide de l'A.S. pour une opération de nettoyage contre notre camp. Enfin, il converse par téléphone avec les inspecteurs à l'aide d'un code. Condamné à mort, il sera exécuté.

Le mardi 11 janvier, une nouvelle action du même genre est effectuée à La Roche. Un escadron de G.M. est cantonné à l'hôtel du Chablais, mais nous sommes assurés de l'accord tacite de son commandant. Deux détachements de la 8^e compagnie (Ornex et Arenthon) et le camp « Lelièvre » pénètrent en ville à 13 h. en plein marché. Le travail est difficile, car les inspecteurs ne sont pas tous réunis à leur hôtel, comme nous le pensions; il faut donc les chercher un à un dans les divers débits de boisson. Seul l'inspecteur Paget-Blanc, ex-chef de la gendarmerie de La Roche, parvient à s'échapper. Une rafale de mitraillette le manque. Les autres, au nombre de 11, sont emmenés au Plan par Lelièvre. Leur culpabilité est établie de la même façon qu'à Bonneville. Ils sont donc condamnés à mort, sauf deux inspecteurs des renseignements généraux d'Annemasse, qui ont eu auparavant à Chamonix une attitude correcte envers la Résistance. Dès

que l'E.M. F.T.P. de l'Inter-Région eut connaissance de cette opération, il tenta d'échanger les prisonniers entre nos mains contre des patriotes détenus à Montluc (Lyon). Deux démarches furent faites, sans résultat. Trois semaines plus tard, la sentence était donc exécutée.

Cependant, la répression continue dans toute la vallée de l'Arve. Le 25 janvier, Louis S..... (Martin), commandant de la 8^e compagnie, tombe dans un barrage alors qu'il se rendait à La Roche en moto. Il réussit à passer, mais trois boches surgissent d'une maison et le font stopper. Il est porteur de deux revolvers qu'il n'a pas le temps de sortir. Emmené à La Roche, il tente par deux fois de s'enfuir et est grièvement blessé. Les Allemands le chargent sur un brancard et l'emènent à Cluses où il subit un dur interrogatoire sans « dégonflage ». Quatre jours plus tard, nous parvenons à échanger notre camarade contre un de nos prisonniers. Repris, devant être fusillé, il sera une 2^e fois libéré le 13 juin à Annecy par un corps-franc. Transporté clandestinement en Suisse pour y être soigné, il est à peine remis qu'il essaie de repasser la frontière avec des armes. Arrêté au passage, il est emprisonné par les autorités helvétiques, qui ne le relâcheront qu'après la Libération.

Le 23 mars, sur un coup de téléphone des G.M.R. qui se font passer pour des officiers parachutés, Paul Benest, Vallée et René Tassil, tous trois de la « Patrouille Blanche », descendent en ski près du Monte-Pente de Châtillon et sont abattus sans sommation par la canaille vichyssoise qui tire au F.M. de l'intérieur d'une maison. Tassil agonisera pendant deux heures dans la neige.

Le 3 avril, le camp « Savoie » est encerclé et pris sous le feu de plusieurs centaines de G.M.R. et de G.M. sur les hauteurs de la Pointe-Percée. Après une résistance de 5 h. et devant la supériorité de l'ennemi, l'ordre de repli est donné. Raymond Goudard est tué pendant l'action et 5 autres camarades faits prisonniers et déportés. Deux d'entre eux seulement nous reviendront. De leur côté, G.M.R et mobiles ont de nombreux hommes mis hors de combat.

Entre temps, le 21 mars, au cours d'une récupération faite à Taninges, la « Patrouille Blanche » est dénoncée par des éléments locaux de l'A.S. Trois de nos camarades sont emprisonnés, un autre est déporté. Lauro Tassil, frère de René, est fusillé par les Allemands.

Dans l'ensemble, la répression a coûté cher aux F.T.P. de la vallée. De nombreux cadres sont tombés :

- Jean Moëgne, chef de bataillon, fusillé par la milice à Annecy, le 20 mars 1944, à l'âge de 26 ans;
- Arsène Buffard, chef de détachement de la 8^e compagnie, fusillé le 20 mars également;
- Jacques Lelièvre, chef de camp, fusillé à l'âge de 18 ans;
- Pierre et Paul Benest, respectivement chef de bataillon et commandant de la 4^e compagnie (très vieux maquisards ayant appartenu au groupe Simon et connus également sous le sobriquet du « Tandem »).

D'autres camarades, comme René Hermel, Robert le Parisien, Marius Desbiolles, Louis Viollet, Le Gadec, tomberont à cette époque, où, quelques semaines plus tard, seront fusillés à Annecy. D'autres enfin, très nombreux, seront déportés. Nos 8^e et 4^e compagnies, nos camps « Savoie », « Lelièvre » et « Patrouille Blanche » auront été décimés pendant l'hiver et le printemps. Certains détachements, comme celui de La Roche par exemple, ne s'en relèveront pas.

LES F.T.P. RIPOSTENT

Pendant l'hiver, nos gars ne se contentent pas de mener une lutte défensive. Sabotages et actions multiples témoignent de la volonté de ne pas se laisser abattre par la répression.

Le 16 décembre, René Naudin et son groupe de la 3^e compagnie provoquent à la station S.N.C.F. d'Annemasse la rupture d'un verin hydraulique. Le 26 du même mois, la 5^e compagnie sabote les usines du Giffre. A 18 h. 30, 12 hommes du camp de Mieussy arrêtent toute circulation sur la route traversant l'usine. Cinq camarades pénètrent dans la salle des

machines. Le transformateur de 10.000 volts est dynamité, tandis que la vanne de vidange d'huile de 40.000 litres est ouverte. Un bidon d'essence est répandu dans la fosse de récupération et le feu est mis aux mèches. Salle des machines et transformateur sont complètement détruits. Pour de longs mois, la fabrication des métaux, précieux aux Allemands, et la production de courant électrique sont stoppées.

Le 30 décembre, la 6^e compagnie (détachement Lorato) procède à l'évacuation totale de l'usine de Chedde. Procédant par intimidation, un de nos camarades téléphone à la direction depuis le barrage de Servoz et donne l'ordre de vider les ateliers. Les fours à aluminium se refroidissent totalement et la fabrication du précieux métal sera interrompue pour un mois. Toujours à l'actif de la 6^e compagnie, signalons l'enlèvement de trois blessés de la Résistance à l'hôpital de Sallanches. La ville était infestée de boches et les gendarmes occupaient l'hôpital. Opération difficile, mais brillamment réussie.

Le 5 janvier, la 8^e compagnie attaque un train en gare de Saint-Pierre-de-Rumilly pour récupérer un wagon de tabac. Pendant que les hommes chargent sur un camion des caisses de « gauloises » et de gris, un groupe fouille les voitures. Dans un compartiment, nos hommes aperçoivent un boche, le désarment sans incident et l'emmènent prisonnier dans un de nos camps. Le 15, la 5^e compagnie fait disparaître la statue de bronze de Germain Sommeiller à St-Jeoire. 300 kgs de bronze ainsi préservés de la refonte. Une pancarte humoristique remplace l'œuvre d'art. Le 24 janvier, c'est encore René Naudin et ses camarades de la 3^e compagnie qui sabotent pour la deuxième fois la plaque sud du dépôt S.N.C.F. d'Annemasse. Enfin, pendant ce premier mois de l'année, la 6^e compagnie, au cours d'une opération, rencontre une patrouille allemande. Un vif engagement a lieu, qui laisse un soldat nazi sur le terrain. Aucune perte chez nous.

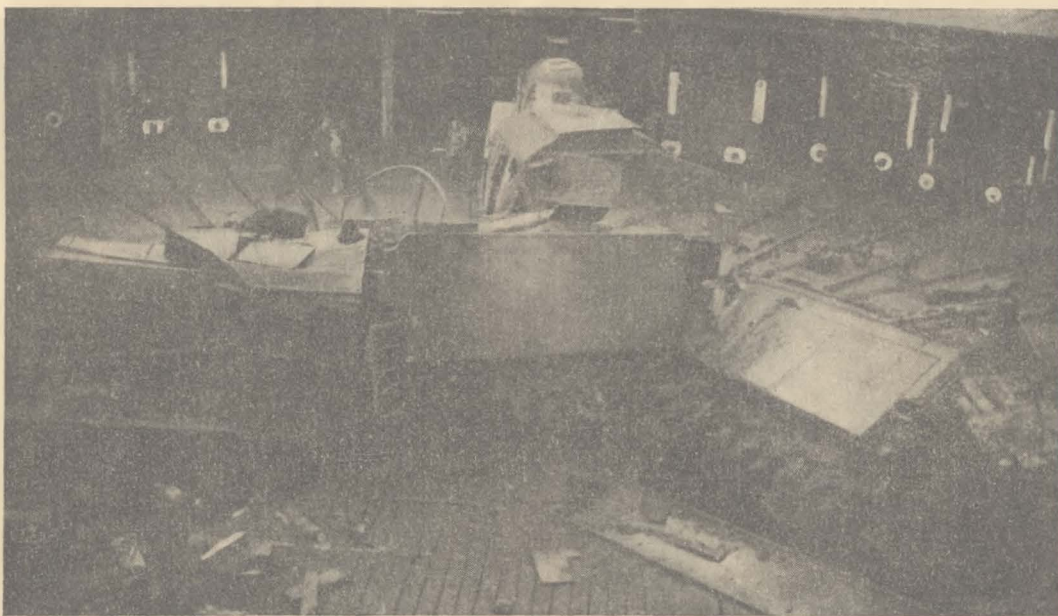
Le 20 janvier, la « Patrouille Blanche » sabote la voie ferrée entre Marignier et Cluses et provoque le déraillement



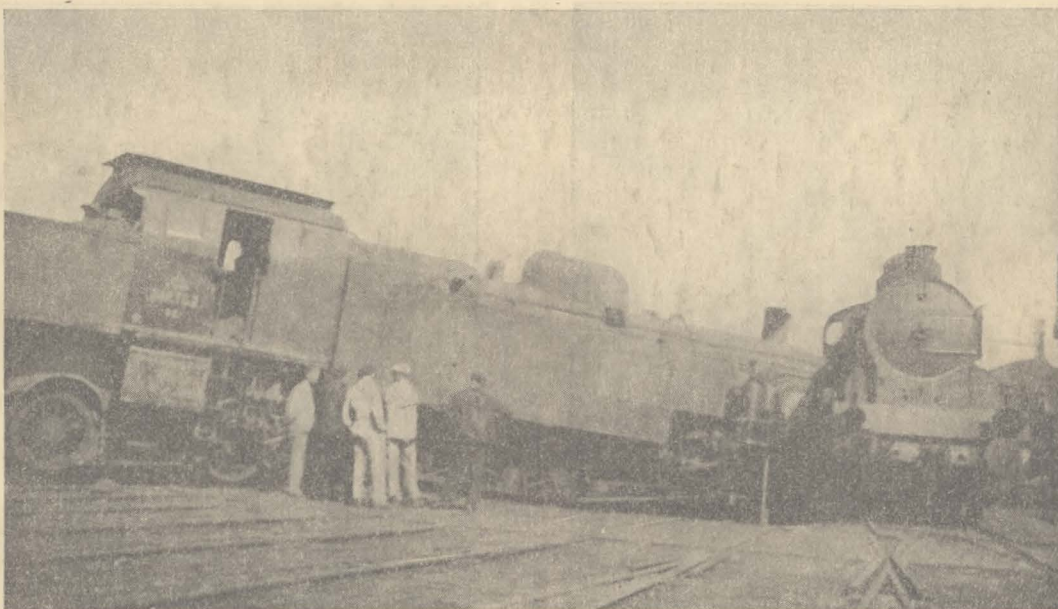
René NAUDIN,
Lieutenant F.T.P.,
Mort en déportation.



Raymond COLONGO,
Sous-Lieutenant F.T.P.,
Mort en déportation.



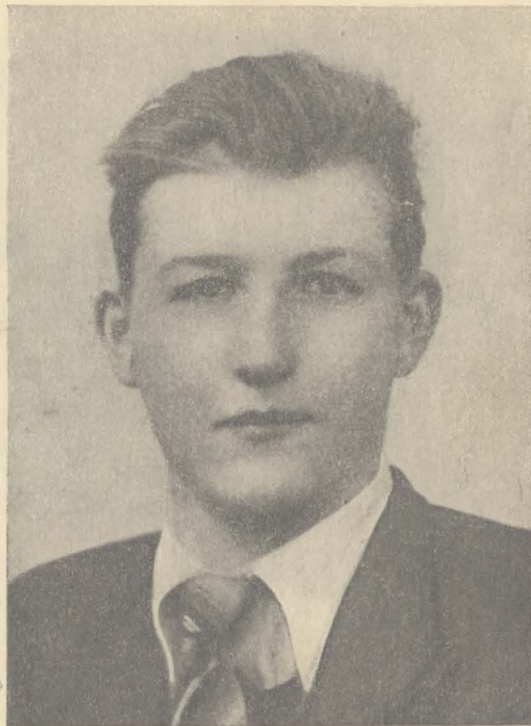
Sabotage au dépôt des machines à Annemasse, le 24 janvier 1944.



Sabotage au dépôt des machines d'Annemasse, le 19 septembre 1943.



Louis PINAUD,
F.T.P.,
Fusillé par la milice le 8 mars 1944
à Annecy.



Gilbert PINAUD,
F.T.P.,
Fusillé à Lyon, juillet 1944.

d'un train de marchandises. Cette formation, qui date du 15 octobre 1943 et qui groupe 15 hommes aux Carroz d'Arâches, a déjà effectué un grand nombre d'actions diverses (désarmement de douaniers et de gendarmes, multiples exécutions et récupérations parmi la gent collaboratrice). Début janvier, c'est elle qui arrête par intimidation la fabrication d'amorces pour obus à l'usine Tronchet.

Le 10 février, l'usine de Chedde est de nouveau sabotée par un détachement de la 6^e compagnie et 6 hommes de l'A.S. En plein jour, et malgré l'état de siège, l'usine est évacuée de force, la centrale électrique et 21 fours à aluminium sont arrêtés pour un mois. Le 20, la 8^e compagnie désarme un groupe de gardes mobiles à Saint-Pierre-de-Rumilly. Plusieurs mousquetons, des revolvers et des munitions sont récupérés sans mal.

Pendant le mois de mars, plusieurs actions offensives sont réalisées. A Annemasse, la 3^e compagnie sabote la pompe alimentaire du dépôt S.N.C.F. Dans la vallée de l'Arve, les camps « Savoie » et « Patrouille Blanche » abattent un nombre croissant de pylônes, et, dans tout le département, nos détachements sèment le désordre dans le réseau téléphonique des Allemands et des miliciens.

Enfin, pendant tout l'hiver et le début du printemps, nos gars assurent la réception de plusieurs parachutages et les difficultés qui président à ces opérations leur donnent un caractère important. A Chaîne d'Or, près de St-Jeoire, au mois de février, deux parachutages sont reçus (15 et 45 tubes). Il n'est pas inutile de rappeler que les cylindres tombés dans deux mètres de neige furent très difficiles à déceler. La nuit, nos hommes durent se contenter de placer des bâtonnets-repères et revinrent le lendemain matin évacuer le matériel. Malheureusement, une forte couche de neige fraîche recouvrait le terrain, et il fallut fouiller interminablement, de la neige jusqu'au cou. Plusieurs « containers » ne furent découverts qu'au printemps. Autres parachutages: le 20 février à Pers-Jussy, et le 10 avril à Bogève.

DANS LES 2^e et 3^e SOUS-SECTEURS :

Pendant l'automne 1943 et le début de l'année 1944, jusqu'à l'attaque du Plateau des Glières, les conditions générales de la lutte dans le 2^e et 3^e sous-secteurs des Savoies sont les mêmes que pour le 1^{er} sous-secteur. Nous n'y reviendrons pas. Nous nous proposons seulement d'indiquer les détails de l'activité F.T.P.F. dans ces régions. Signalons, avant d'aborder notre récit, que le C.O.R. des Savoies est à cette époque notre ami Modelon. Il succède à Vauban qui vient d'être nommé C.O.I.R.

A ANNECY

Vernin qui commande le 2^e sous-secteur déplace fin octobre le commandant de la compagnie qui n'a aucune influence sur ses hommes. C'est Michel Frontex qui est nommé et qui redresse rapidement la situation. Voici un bref bilan de notre activité au chef-lieu du département.

Début décembre: plusieurs opérations de « nettoyage » sont effectuées.

16 janvier: participation au sabotage de l'usine électrique S.R.O.

20 janvier: sabotage de l'usine d'étain.

Malheureusement, Michel Frontex (Claude Can) qui a très bien tenu son poste, est muté le 1^{er} février à St-Etienne (où il sera arrêté le 26 mai, déporté et assassiné par les Allemands). Il est remplacé le 3 février par P..... qui est arrêté le 23 du même mois et déporté. Le département est en état de siège, il devient de plus en plus dur de travailler à Annecy, car la milice y a son quartier général et les bavardages ont créé un état dramatique d'insécurité; jusqu'à la Libération, une véritable série noire d'arrestations et de déportations mutilera l'E.M. de la compagnie. M..... qui a remplacé P..... est bientôt arrêté, F..... son successeur, subit le même sort peu après; et Desplantes, qui occupa le poste au 1^{er} juin, sera fusillé à Vieugy en juillet.

Pendant le mois de février, cependant, la compagnie s'occupe d'alimenter le camp « Maurice Coulomb » en hommes et en ravitaillement. Au mois de mars, elle a pour tâche de regrouper les rescapés des Glières, dans la région de Dingy en particulier. Un camp a été créé au Semnoz pour les Espagnols, ainsi qu'au Veyrier. De même, il est procédé à la réinstallation d'un groupe au Gourbi-Semnoz, côté Quintal.

AU COL DE BLUFFY

Le camp qui, on l'a vu, a d'abord stationné aux Dents de Lanfon, puis à Alex, s'est installé pendant l'automne à Bluffy. Il dépend nominativement de l'A.S. mais Vernin monte plusieurs fois soutenir D..... en butte, d'une part à l'indiscipline de certains hommes, d'autre part, à l'attentisme avoué des responsables. Notre travail de propagande porte ses fruits; nous démontrons à tous la nécessité de la lutte immédiate, et finalement au mois d'octobre, nous réussissons à entraîner l'effectif tout entier dans nos rangs F.T. P.F. Franquis prend la direction du camp qui porte le nom de « Maurice Coulomb », un de nos camarades tués par les Italiens lors de l'attaque du 17 juin au Lindien.

Quelques actions sont faites au début de l'hiver, mais le 18 janvier, le camp est attaqué près de Morette par les Allemands et se replie sur Evires, ayant perdu trois de ses hommes. Franquis aura les pieds gelés dans cette affaire et D..... qui n'a pu participer à la défense (il avait été blessé quelques jours auparavant en franchissant un barrage) se retrouvera seul, dans l'impossibilité momentanée de combattre.

A signaler enfin que le groupe « Liberté Chérie » qui s'était déplacé pour prêter main-forte au « Maurice Coulomb », tombe nez à nez sur un convoi allemand aux Etroits, avant d'atteindre son but. La bataille dure 3 heures et les groupes se replient en bon ordre. Les Allemands ont 3 morts certains et un très grand nombre de blessés. Ce jour-là, le « Liberté Chérie » subit sa première perte en la personne du Russe

Vladimir Belsky. Individualité d'élite, cet étudiant soviétique qui parle cinq langues, s'est évadé d'un camp de prisonniers, et nous rejoint à La Roche en décembre 1943 via la Belgique et la Suisse. Il participe aux fameuses rafles d'inspecteurs et à toutes les opérations de la région, avant de mourir à 28 ans. C'est au Petit-Bornand que sont ensevelis les restes de ce soldat et de ce militant, où ils voisinent avec la dépouille de Bazil Doiganov, combattant de Stalingrad, deux fois évadé, et qui nous a également rejoint par la Suisse. Orphelin de père et de mère, Bazil avait été élevé à la maison d'enfants de Kiev et exerçait le métier de tourneur-ajusteur dans cette ville. Avant d'être un héros de la Résistance française, il s'était battu sur tous les fronts de l'Union Soviétique. Il était membre du Parti Communiste de l'U.R.S.S. Il fut tué accidentellement à la veille de la Libération à Mont-Saxonnex.

Mais revenons au camp « Maurice Coulomb ». Quarante-deux hommes bien armés se regroupent aux Chaumets. Ils sont attaqués à nouveau par plusieurs centaines de G.M.R. le 3 février et le camp « Maurice Coulomb » perd encore trois hommes, dont l'adjoint de Franquis, Raoul Lartigue. Celui-ci, en effet, qui avait rapporté la veille de Chambéry une grande quantité d'armes, s'apprêtait à gagner Annecy, lorsqu'il tomba sur un barrage de G.M.R. Un garde-mobile braque sa mitrailleuse sur lui, mais Raoul n'en tient aucun compte et menace de lancer une grenade qu'il tient à la main. Devant l'obstination de son adversaire, il saisit alors la mitrailleuse par le canon, reçoit une rafale dans le ventre et s'affaisse dans une mare de sang. Transporté à l'hôpital, Lartigue cherche à s'évader; mais tomba raide mort dès les premiers pas.

Malgré la sauvagerie et la persistance des attaques ennemies, le camp parvient à se replier sur le Salève, où, après quelques semaines de calme, les hommes de Franquis sont encore pris à partie par des miliciens, le 27 février. L'engagement n'a pas de suites, mais, devant la faiblesse de la position, nos camarades décident de se retirer sur le Plateau des Glières où nous les retrouverons bientôt.

A RUMILLY

Un parachutage est reçu le 1^{er} samedi du mois de janvier, en plein centre de Vallières, à 50 m. de la route départementale. Tout le pays l'apprend, sauf les Allemands et les miliciens. Les armes sont partagées entre les détachements de Vallières, Lornay, St-Eusèbe et Rumilly, de la 3^e et 4^e compagnie. Une partie d'entre elles est remise à Michel Frontex pour la compagnie d'Annecy, l'autre sert à l'instruction qui est immédiatement entreprise avec ses classiques montages et démontages. Les explosifs sont utilisés aussitôt contre les voies ferrées et les pylônes de la région. La mairie de Lornay est souvent visitée. Nos hommes enfin ravitaillent en armes les camps du Clergeon, malgré la dureté de la tâche. Il faut passer le Fier en barque, juste devant le barrage et sous le phare aveuglant d'un collaborateur, puis monter pendant des heures, les pieds en sang et les épaules meurtries par la charge. Cependant, le recrutement se fait plus intense et les armes qu'on vient de distribuer répandent la confiance.

Le 10 mars, le détachement de Rumilly est gratifié d'un deuxième parachutage. Le chargement d'un premier avion est normalement récupéré. Mais un second appareil ne repérant pas nos positions, se déleste de ses containers près du Château de Morgenex où nous les récupérons le lendemain matin. Les cylindres gisent dans un torrent. Les toiles de parachutes flottent dans les arbres. Nos hommes descendent dans le lit du ruisseau par des rives très escarpées et rassemblent fusils et F.M. Les cartouches enfermées dans des caisses très lourdes accroissent les difficultés, mais une équipe de bûcherons travaillant à proximité nous prête main-forte et tout le matériel est camouflé sous des fagots de bois. Nos hommes se proposent de revenir l'enlever dans la nuit.

Hélas, à 17 h., gendarmes et miliciens sont sur place. Nos camarades qui viennent de transporter à Marlioz le chargement du premier appareil peuvent être prévenus à temps. Ils reviennent dans le ravin vers minuit et préparent le charroi. Au premier bruit, les gendarmes placés sur l'un des versants

font feu, se croyant attaqués. Leurs collègues postés en face ripostent vigoureusement, et nous profitons de cette méprise pour effectuer un repli rapide.

Ainsi, quatre tonnes d'armes sont embarquées par la milice et le lendemain 12 mars, c'est une visite policière à Vallières. Le jeudi 16, l'ennemi cerne le village et capture deux de nos camarades. Le 30, trois autres sont incarcérés. Quatre des nôtres vont être ainsi déportés en Allemagne où notre ami Paul Bouvier trouvera la mort. Mais personne ne se laisse décourager et les armes qui ont pu être recueillies vont être employées contre des pylônes (entre Sâles et Vallières) et mairies (Vallières, Lornay, etc...).

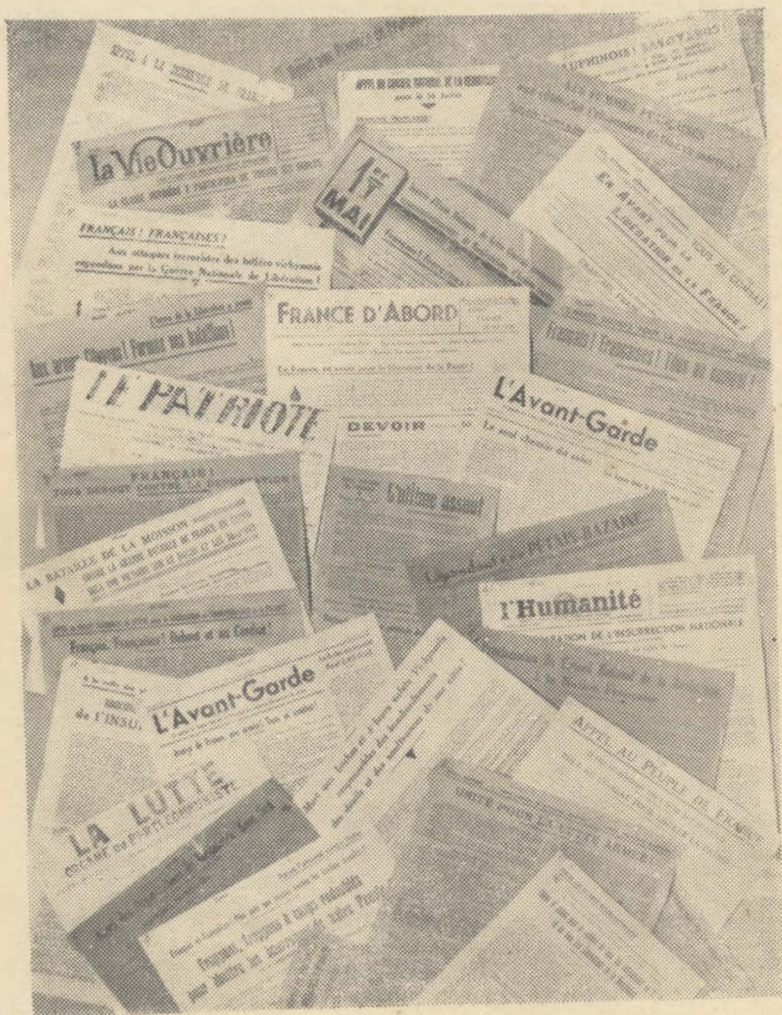
A FAVERGES

C'est en décembre 1943 que se forme le 1^{er} groupe F.T.P. Il est composé de 8 hommes et dépend de la compagnie d'Ugine du 3^e sous-secteur. Pendant quelque temps, par suite d'un manque d'armes et d'explosifs, le travail se borne au paiement des cotisations et à l'aide aux réfractaires S.T.O. En janvier 44, un deuxième groupe est constitué, ainsi qu'un troisième à Marnaz. Un petit camp de 8 hommes qui ont trouvé des armes par l'intermédiaire de l'A.S. de la région de Thônes stationne aux Gouttins. Quelques explosifs sont resquillés et deux entreprises de mercantis vichyssois sautent à Faverges. La population se réjouit.

Hélas, voici le 1^{er} février et l'état de siège dans tout le département. Faverges reçoit la visite de la milice et trois hommes sont pris. L'un d'entre eux sera déporté à Dora-Buchenwald. Peu de temps après, un autre de nos camarades est arrêté au barrage de St-Ferréol. Heureusement, il parviendra à s'échapper du camion qui l'emmène à Annecy. Le 8 février par contre, le camp de Charroudière (les Gouttins) est capturé par une centaine de G.M.R. et de G.M. Sur les 7 camarades déportés, deux trouveront la mort à Buchenwald.

Parmi les sédentaires, nul ne se décourage pour autant. Deux mitraillettes sont touchées à Albertville, et une distri-

bution d'armes nous est promise en Savoie, sur la rive gauche de l'Isère à la hauteur de N.-D. de Millièvre. Une camionnette passe le col du Tamié, éclairée par trois estafettes cyclistes qui patrouillent sur le parcours. Après avoir chargé une dizaine de fusils, des grenades, des munitions, et trois caisses d'explosifs, nos hommes effectuent un retour fertile en émotion. En effet, ils croisent sur leur chemin un convoi allemand au grand complet. L'incident n'a heureusement aucune conséquence et les F.T.P. de Faverges vont pouvoir dès maintenant prendre une part plus active à l'action directe.



CHAPITRE VII

La tragédie des Glières

P ARMI les nombreux auteurs qui ont relaté l'histoire des Glières, bien peu ont cru devoir rendre hommage à la bravoure des deux unités F.T.P. qui combattirent sur le Plateau. C'est là une mesquinerie sans grande importance.

Mais la faute capitale des historiens, c'est de n'avoir pas fait la lumière sur les origines et les raisons de cette défaite des forces de la Résistance; c'est de n'avoir pas vu dans cette tragédie l'illustration d'une monstrueuse erreur de conception stratégique; c'est de n'avoir pas pensé à rapprocher le « rassemblement » des Glières de ceux du Cantal, de l'Ain et du Vercors, qui connurent le même destin; c'est de n'avoir pas expliqué pourquoi les chefs du B.C.R.A. et de la radio de Londres ont préconisé à la fois l'*attentisme*, l'inaction en face des Allemands, et la concentration en force des maquisards.

Voilà ce que nous nous proposons d'éclairer, sans vaine polémique avec nos camarades de l'A.S. qui furent les premières victimes de cette étrange conception.



A la fin de l'année 1943, les chefs de l'A.S. de Haute-Savoie, conformément aux directives d'une « mission militaire interalliée » parachutée depuis peu dans le département, résolurent de concentrer le plus possible d'hommes et de matériel sur le Plateau des Glières.

Au moyen de ce rassemblement, ils prétendaient réaliser une « véritable organisation militaire », en donnant aux volontaires une instruction et un encadrement suffisants. Ils pensaient aussi que le Plateau des Glières, tenu d'une façon constante, constituerait un terrain idéal de parachutage, et deviendrait un véritable arsenal.

Ces objectifs pouvaient être atteints, pensaient-ils, car le Plateau constitue une sorte de place forte imprenable. Vaste bastion à 10 km. au N. N.-E. d'Annecy, d'une altitude moyenne de 1.500 m., le Plateau des Glières s'étend d'Entremont et Petit-Bornand à l'est jusqu'à Thônes au sud et Thorens à l'ouest. Il est entouré d'étroites vallées aux versants abrupts.

Tous les maquisards de Haute-Savoie furent invités à se rassembler sur le Plateau. La radio de Londres elle-même, qui faisait d'ordinaire si peu de place aux actions des patriotes, diffusa quotidiennement ce mot d'ordre.

Dès le début, le C.M.R. des F.T.P.F., fort de l'expérience vécue par tant d'autres « rassemblements » de maquisards, fort aussi de la doctrine militaire des F.T.P. diffusée par *France d'Abord*, s'opposa à ce projet et essaya d'en détourner les camarades de l'A.S.

Il s'efforça de faire comprendre aux patriotes membres de cette organisation qu'il n'y a pas de position imprenable. Pensait-on résister victorieusement sur une montagne quand les places aussi formidables que Tobrouk ou Sébastopol étaient tombées ! Tout homme ayant quelques connaissances militaires sait qu'un obstacle vaut surtout par le feu qu'on peut concentrer sur lui. Or, sans aucun doute, les Allemands disposeraient de moyens plus puissants et arriveraient à surmonter une nature hostile.

Les forces de répression occupaient les vallées voisines depuis le mois de décembre. C'était pour elles un jeu d'en-

fant que de refermer l'étreinte sur le maquis, d'investir complètement le Plateau. Dès lors, plus de renforts, de ravitaillement. Aucune position de repli ne pouvait être envisagée. Accepter le combat dans ces conditions, c'était se battre le dos au mur, sans espoir d'en réchapper.

Les « techniciens » qui préconisaient ce rassemblement, nous disaient que pour frapper l'ennemi, il fallait d'abord opérer une concentration de forces. Triste dégénérescence d'un principe sacré de notre Ecole de Guerre ! Ce que ne voyaient pas ces piètres stratèges, c'est que la concentration des forces jouait au profit *de l'ennemi*. En effet, si les patriotes se retiraient à l'écart sur une montagne, s'ils laissaient aux boches et à leurs valets toute liberté d'action, il est évident que ceux-ci en profiteraient pour amasser des moyens en hommes et en matériel nettement supérieurs. L'essentiel était de conserver *l'initiative* des opérations. Or celle-ci échapperait fatalement au maquis, puisqu'il se laissait encercler.

Telle fut la base de notre argumentation lorsqu'il fallut discuter de ce problème avec les chefs de l'A.S. Tels furent les motifs qui nous poussèrent à ordonner à nos détachements de ne pas se rendre sur le Plateau en dépit des appels de Londres. Les événements ne devaient, hélas, pas tarder à nous donner raison.

Sur les Glières, 400 hommes environ formaient le « bataillon » du lieutenant Morel, appelé Tom. Le 14 et le 20 février 1944, deux parachutages lui apportèrent une masse d'armes et d'équipements. Malheureusement, le lieutenant Morel poursuivait surtout l'entreprise chimérique de réaliser un accord avec les forces de répression, et le 9 mars 1944, il était trahit abattu à Entremont par un commandant de G.M.R. à qui il avait, dans un geste chevaleresque, laissé une arme pendant la discussion.

À la mort de Morel, le commandement passa au capitaine Anjot, qui eut alors à faire face aux attaques des *municiens* et des Allemands; c'est à ce moment que débutent les opérations importantes contre les Glières.

Parallèlement notre action se développait. Car si nous condamnions comme une erreur tactique un tel rassemblement de maquisards, nous entendions aussi lutter de toutes nos forces pour paralyser l'offensive ennemie. Nous n'avions pu convaincre nos camarades de l'A.S.; le rassemblement sur le Plateau était chose faite; nous n'eûmes dès lors (dès la fin du mois de janvier 1944) qu'un seul souci: apporter une aide maximum aux patriotes encerclés.

L'E.M. de la zone sud des F.T.P.F. suivait les événements avec le plus grand intérêt. Il envoya sur place le commandant militaire adjoint de la zone sud (1^{er} février 1944). Cet officier (Rivière) qui portait le titre de « Directeur des Opérations », diffusa immédiatement l'ordre suivant:

Le Directeur des Opérations au C.O.I.R. « HI » et au C.O.R. de l'I.2.,

« Par ordre de l'E.M. des F.T.P.F., tout l'effort de nos troupes doit être porté sur la lutte contre l'investissement du Plateau des Glières.

« Cette lutte exige la mobilisation de toutes nos forces.

1°) *Les camps.* — « Maurice Coulomb » et « Liberté Chérie » quitteront immédiatement le Plateau et s'installeront à environ une journée de marche. Mission: action sur les abords du Plateau des Glières.

« Savoie » se portera au sud de la 8^e compagnie ou au sud-ouest de la 13^e compagnie.

« Ces trois camps, tout en conservant pour le moment leur autonomie, constitueront une compagnie.

« Mettre en place un excellent chef de compagnie qui installera immédiatement son équipe de liaison. Cette compagnie fera partie, du point de vue administratif, du 4^e bataillon.

2°) *Les compagnies.* — L'ennemi veut anéantir le Camp

des Glières. Nécessité pour les F.T.P. de se porter à leur aide, de briser l'encerclement.

« Constituer rapidement des groupes de volontaires. Les « maquis de compagnie » serviront de lieu de rassemblement et de point de départ pour leurs expéditions.

« Emplacement de ces maquis: 4^e bataillon: zone sud du 3^e bataillon; compagnie 1/2: à l'est 1/2; compagnie 3/3: au nord 3/3; dans la direction générale des Glières.

« Accentuer l'action des groupes qui resteront légaux sur les arrières de l'ennemi (attentats sur les voies ferrées, embuscades sur route).

3°) *Pour la région entière.* — En généralisant les actions de guerre sur tout le territoire de la région (Savoie et Haute-Savoie) nous empêcherons l'ennemi de concentrer ses forces contre le Plateau. Elles aideront donc puissamment nos camarades encerclés. Insister fortement sur l'étroite corrélation entre toutes les actions.

4°) *Commandement.* — L'adjoint du chef du 1^{er} S.S. (il s'agit de Grand) prendra le commandement de l'opération. P.C.: sur le territoire du 4^e bataillon. Liaison avec le S.S. par le courrier régulier entre le 4^e bataillon et le S.S. Liaison directe avec la région.

Moyens: la compagnie groupant les trois camps; les groupes de volontaires venus des compagnies de Sédentaires; le 3^e bataillon. »

Malheureusement, ce plan ne put être mis entièrement en exécution, en raison du manque d'équipement des combattants. Presque tous nos hommes manquaient de chaussures; les réserves alimentaires étaient insuffisantes.

D'autre part, les unités F.T.P. de Haute-Savoie se trouvaient désorganisées par la répression. En Savoie au contraire, il fut possible de développer cette action qui devait soulager les assiégés des Glières. Tous les efforts sont faits pour y accentuer les opérations, et, en même temps, pour perfectionner notre organisation.

Nombreuses sont les usines dont nous arrêtons la production, comme celle de Notre-Dame de Briançon en Tarentaise; nombreux sont les attentats sur les voies ferrées, comme à Epierre, en Maurienne ou sur la ligne de Montmélian à Chambéry; nombreux sont les collaborateurs qui paient de leur vie leur trahison.

Mais il fallait entraîner nos unités, pour la plupart sédentaires, aux attaques directes contre les détachements ennemis, forme supérieure de la Résistance. C'est à cette tâche que le C.M.R. des Savoie apporta tous ses soins, luttant contre l'attentisme que suscitait la propagande de Londres, montrant la nécessité du combat et renforçant les organes du commandement.

Des groupes de liaison sont mis en place, les agents de transmission sillonnent chaque jour la région, le Service de Renseignements est renforcé, une Intendance constituée.

Quelques embuscades sont tendues, sans résultat; nos hommes manquent encore de savoir-faire.

Mais le 29 mars, le jour même où le bataillon des Glières était liquidé et où Darnand se vantait d'avoir nettoyé le maquis savoyard, les boches tombaient sous nos coups en trois points différents de la région: 12 morts, 3 camions détruits, tel est le bilan des opérations qui se déroulèrent simultanément aux abords d'Albertville, en Tarentaise et en Maurienne.

Dès lors, l'élan était donné et l'action se développa sans cesse. Les Allemands n'osèrent bientôt plus circuler, sinon en convois soigneusement protégés. Toute initiative leur était enlevée, car nous étions partout insaisissables.

Le contraste est suffisamment frappant entre les succès de notre tactique de guérilla et l'échec douloureux du « rassemblement » pour se passer de commentaires.

**

Malheureusement ces succès vinrent trop tard pour entamer l'énorme concentration des forces ennemies qui assiégeaient les Glières.

Les Allemands disposaient de 3 bataillons d'infanterie, d'une batterie d'artillerie lourde, de deux batteries antichars, d'un groupe d'artillerie de montagne. Ils avaient en outre de l'aviation.

La milice comptait environ 1.500 hommes, les G.M.R. plus de 2.000.

Enfin 800 gendarmes prennent part aux opérations.

Que pouvaient les quelque 465 hommes du maquis, encadrés par 9 officiers et 15 sous-officiers seulement ?

Après un bombardement sévère, les Allemands attaquèrent le 26 mars à 16 heures. Bien renseignés par des G.M.R. évadés des Glières où ils étaient retenus prisonniers, ils réussirent à s'infiltrer durant la nuit jusqu'au cœur du Plateau. Le capitaine Anjot fut contraint d'ordonner une retraite extrêmement difficile.

En tout, le maquis perdit environ 125 tués, 160 prisonniers; 60 rescapés furent peu après arrêtés et mis à mort.

Notre propos n'étant pas de retracer une fois de plus les détails de cette tragédie, nous nous bornerons à relater l'odyssée des groupes F.T.P. engagés dans cette pénible aventure.

Le « Liberté Chérie », particulièrement visé par la répression dans la Vallée du Borne, doit se réfugier de chalet en chalet. Il est alors sollicité par l'A.S. Manquant de liaison avec le P.C. F.T.P., il accepte de participer à l'affaire des Glières. Plusieurs jeunes gens de la vallée avaient grossi ses rangs et en faisaient une section. Le sous-lieutenant Wolf fut désigné par le commandant de l'A.S. comme officier de liaison. Le chef du groupe « Jim » prend alors contact avec le groupe F.T.P.F. « Maurice Coulomb » qui combattait aussi aux Glières, commandé par Franquis. Pendant les deux semaines qui précèdent l'attaque générale du 25 mars, la section « Liberté Chérie » n'eut pas de pertes à déplorer et maintint les positions qui lui étaient assignées, c'est-à-dire le col de Tain et celui de Lavouillon.

Le 26 au matin, deux compagnies d'Allemands et de miliciens attaquent par le col de Tain et le mont Chevret; la

section « Liberté Chérie » les contient toute la journée. La bataille fut acharnée et les assaillants subirent de lourdes pertes, tant par les F.M. que par les mortiers de la section. Vers la fin de la journée, quelques hommes des unités voisines dispersées par le combat viennent se joindre à la section et apportent de mauvaises nouvelles: le Plateau est envahi par les boches. A deux reprises, Jim et Wolf envoient des estafettes pour reprendre le contact avec le P.C. Elles ne reviennent pas.

Avec la nuit, le combat ralentit puis s'arrête. C'est l'encerclement certain, il n'y a plus de possibilités de combat. A 23 heures, la décision est prise de se replier sur le Borne et de passer les barrages allemands à la faveur de la nuit. Le hasard aidant, les 40 hommes sont sauvés après de longues heures d'une marche pénible dans la neige.

Le surlendemain, cachés dans une île de l'Arve, près de Bonneville, le contact est repris avec la compagnie F.T.P. sédentaire et le chef du sous-secteur. Dans les jours qui suivent une réorganisation s'effectue. La plupart des gars de l'A.S. rejoignent leur organisation, d'autres abandonnent la lutte, si bien que les anciens du groupe « Liberté Chérie » se retrouvent à nouveau seuls, l'effectif tombé à 15. Et après quelques jours de repos sur les pentes du Môle, l'activité reprend en liaison avec le groupe « Jean Moëne ».

Le camp « Maurice Coulomb ». — Nos camarades, on se le rappelle, s'étaient regroupés sur le Salève, au mois de février, après l'attaque du Chaumet. Mais leur position n'est pas sûre, et ils se dirigent sur le Plateau des Glières. En effet, le « Maurice Coulomb » est épuisé par les combats qu'il a menés depuis le début de l'hiver. Les privations de vivres, de vêtements et d'armes se font lourdement sentir. Or, l'A.S. leur offre tout ce qui leur manque. La tentation les fait fléchir.

Une semaine après leur arrivée, Henri Stein décide de récupérer trois camarades bloqués dans la vallée et dont il craint l'arrestation. En remontant, ils se font surprendre par 30 miliciens et sont abattus tous les quatre. C'est le début tragique de l'attaque générale.



Joseph DUPRAZ,
F.T.P.

Tuë en combat à Foges le 22 février 1944.



Gilbert MOUTON,
F.T.P.

Fusillé à Bernex le 17 décembre 1943.



*Des corps de patriotes et F.T.P. sont trouvés après la Libération,
dans la cour de l'Ecole St-François à Annecy.*



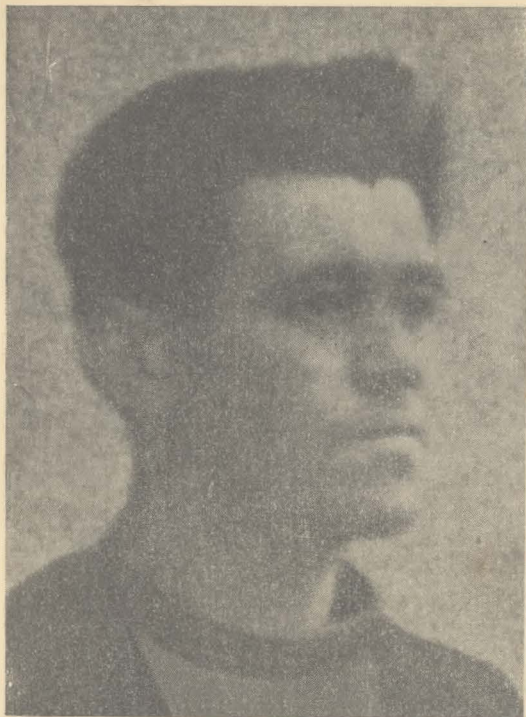
Pierre GUÉRIN,
F.T.P.

Fusillé le 17 décembre 1943 à Bernex



Henri STEIN,
Sergent F.T.P.

Mort le 6 mai 1944 des suites des blessures
contractées aux Glières.



Jean MOENNE.
Lieutenant F.T.P.,
Fusillé à Annecy le 8 mars 1944.



Jean GUILLOSET,
Sous-Lieutenant F.T.P.,
Fusillé le 8 mars 1944 à Annecy.

Aussitôt après ce succès, les miliciens commencent l'offensive en direction du col de l'Enclave. Ils y perdent 11 hommes et un commandant. De notre côté, aucune perte à déplorer. Le même soir, voulant venger Henri Stein, son frère R..... part avec 4 hommes pour attaquer les miliciens cantonnés à la Verrerie, au nombre d'une trentaine. Ils abattent l'homme de garde, ainsi que deux autres qui viennent pour la relève. Les miliciens restent à tirailler à l'intérieur de la maison. Le lendemain, les hommes de Darnand déménagent de La Verrerie, prétextant qu'ils sont trop loin de tout secours.

Nos camarades sont ensuite attaqués au col de Landron par une foule de miliciens dont ils ne peuvent évaluer le nombre. L'attaque dure environ 6 heures, les miliciens perdent une trentaine de tués ou blessés. Du côté F.T.P., aucune perte. Mais le soir, nos camarades sont avertis que les Allemands ont percé la défense du Plateau des Glières. Le capitaine M..... part avec trente hommes et Franquis avec trente autres. En outre, il rencontre le lieutenant Jérôme et 12 hommes de l'A.S. qui se joignent à eux.

Les hommes de Franquis ne peuvent descendre dans la vallée le jour même, car ils se trompent de chemin et ils ont un malade qu'il leur faut porter à tour de rôle. Le lendemain matin, il ne reste plus rien à manger et il fait très froid. Il leur faut pourtant passer coûte que coûte. Ils arrivent à 50 mètres du barrage, un milicien leur crie de se rendre. Franquis l'abat d'une balle en pleine tête, et, de deux autres qui s'avancent, l'un est descendu, l'autre se sauve pour chercher du renfort. A ce moment, nos camarades sont pris entre deux patrouilles de miliciens et une patrouille d'Allemands, sans compter les G.M.R. qui sont sur la route. De tous côtés, des F.M. et la mitrailleuse des Allemands en batterie. Les armes de nos F.T.P. sont gelées et ne veulent pas fonctionner. Ils se servent alors de leurs grenades et dispersent les miliciens. Une des grenades éclate dans la main du lieutenant Jérôme et le tue net. Deux des nôtres viennent encore de tomber. Deux coups de sifflet, c'est le signal de l'attaque et la ruée vers

la route où se tient le barrage, percée fameuse qui compte dans les annales héroïques de notre Mouvement F.T.P. Au lieu de ralliement, nos gars se retrouvent 17 sur 42 et quelques jours plus tard, 7 autres les rejoignent. Il manquait donc 18 hommes, dont 7 tués et 11 disparus.



Après ces événements, certains hommes qui portaient une part des responsabilités de cette expérience malheureuse, cherchèrent un bouc émissaire et n'hésitèrent pas à calomnier « Liberté Chérie » et « Maurice Coulomb ». A les en croire, c'est à cause de ces deux détachements que l'ennemi réussit à percer la défense des Glières. Les rescapés du Plateau ont immédiatement fait justice de cette misérable calomnie. Elle révèle simplement chez ses auteurs le désir de dissimuler l'erreur qu'ils ont commise en préconisant de grands rassemblements de maquisards.

Tirons donc à leur place la leçon des faits.

Nous savons le courage dont firent preuve nos camarades de ce maquis. Leur patriotisme n'est pas ici en cause. Nous nous inclinons devant les Savoyards, les fils des autres provinces de France, les Espagnols antifascistes. Le lieutenant Morel, le capitaine Anjot et leurs compagnons tombèrent pour la liberté, face à l'ennemi.

Mais quelque courageux qu'ils aient été, il n'en reste pas moins que leur héroïsme eût été plus utile à la cause de la Patrie s'il avait été mieux employé. Et le vrai drame des Glières c'est que, sur un mot d'ordre venu de Londres, servant mieux les intérêts de l'impérialisme anglo-saxon que ceux de la libération du territoire national, des patriotes y aient été inutilement sacrifiés.

Les Glières ne sont pas, hélas, une exception en France. La plupart des rassemblements de réfractaires connurent le même sort. Pour n'en citer qu'un petit nombre, c'est dès 1943, le camp de Payzac en Dordogne, c'est le Cantal, c'est l'Ain, c'est le Vercors ravagé presque au moment de la Libération.

En tous ces lieux, un mot d'ordre étranger a fait se grouper des réfractaires ou des combattants du maquis sous prétexte de constituer une parfaite organisation militaire, ou de former un « réduit », ou d'établir des terrains idéaux de parachutage. Chaque fois ce fut le massacre.

Il était pourtant clair, et nous l'avons montré au début de ce chapitre, que des jeunes gens très mal équipés, mal armés, ne pouvaient pas affronter en bataille rangée une armée régulière.

En isolant les combattants de la Résistance sur des montagnes inaccessibles, il était clair également qu'on faisait le jeu des Allemands. Non seulement parce que ceux-ci gardaient toute leur liberté d'action dans les vallées, mais encore parce que les combattants s'éloignaient eux-mêmes de la masse de la population française. Les Allemands auraient voulu, en effet, que le combat se déroulât entre eux et les Alliés soutenus par les seuls F.F.I., le peuple de France restant sagement à l'écart.

Il était clair que de tels rassemblements se prêtaient à merveille aux grandes expéditions punitives propres à démoraliser les Français et à les dégoûter de faire de la Résistance.

En revanche, tout homme de bon sens comprenait que la seule forme de combat possible était celle de la guérilla; des groupes à effectif réduit, très mobiles, attaquant l'ennemi par surprise, lui portant les coups les plus durs possibles, puis se retirant avant d'avoir essuyé la contre-attaque adverse, et disparaissant au sein de la population.

Mais pour appliquer une telle stratégie, il fallait avoir une confiance profonde dans le peuple français; confiance entièrement justifiée, puisqu'on a vu la Nation dans son immense majorité se soulever contre l'occupant.

Comment ne pas remarquer, au contraire, que les promoteurs de la tactique désastreuse du « rassemblement » sont, en même temps les champions de l'*attentisme* ?

Cette radio de Londres qui appelait les réfractaires à se rassembler en un immense camp, c'est la même qui depuis

des années faisait le silence sur l'action héroïque du peuple français. Les communiqués militaires des F.T.P. non négligeables en 1941-42, si importants en 1943, c'est vainement qu'on en chercherait trace dans les archives des émissions. Ils étaient pourtant régulièrement transmis à Londres. Mais, là-bas, un cercle de techniciens et de politiciens estimait qu'il valait mieux « éviter le combat ». Ils nous prêchaient la patience, cherchant à endormir notre ardeur frémissante en nous donnant des conseils puérils : « Notez les numéros des régiments allemands stationnés autour de vous ; mesurez la profondeur des rivières de votre région... »

Après le premier débarquement, le général Kœnig envoyait ce message : « Freinez, je dis freinez, guerilla ! »

On avait beau montrer à ces prétendus spécialistes des E.M. les succès de notre tactique de guerilla, ils trouvaient que sabotages et attaques à main armée étaient trop dangereux pour leurs auteurs. Et ils préféraient à un sabotage intelligent, qui paralyse une usine en détruisant une pièce essentielle, un vaste bombardement qui, en rasant l'usine et les quartiers voisins, diminuait notre potentiel industriel à venir et, en démoralisant la population, la détournait de l'action contre les Allemands.

Oubliera-t-on que Marseille subit un stupide bombardement, et combien meurtrier, le lendemain même du jour où la grève générale y avait éclaté (27 mai 1944) ?

Jamais le B.C.R.A., Etat-Major particulier du général de Gaulle, qui se transforma en D.G.E.R. après la libération, ne consentit à faire parachuter des armes pour ceux qui voulaient se battre, et, en premier lieu, pour les F.T.P. Les armes que nous avons reçues en Haute-Savoie, c'est en trompant Londres sur leur destinataire que nous les avons eues. Ont été munis d'armes, en général, ceux qui promettaient de ne pas s'en servir et d'attendre sagement un fabuleux « jour J ». Combien de « maquis » massacrés à côté de dépôts d'armes auxquels il leur était interdit de toucher ! Combien de ces dépôts tombèrent aux mains de l'ennemi ! Les G.M.R. et les miliciens étaient finalement tous équipés d'armes anglaises !

C'est la méfiance à l'égard du peuple de France qui a poussé le B.C.R.A. et la B.B.C. à s'opposer par tous les moyens à l'action directe contre l'occupant. Ils appréhendaient par-dessus tout que se développe l'initiative des patriotes français, parce qu'elle aurait balayé avec les Allemands les hommes des trusts anti-nationaux, si bien représentés en Algérie et à Londres.

Mais, malgré les appels quotidiens à la passivité, les F.T.P. ont réussi à entraîner les Français à l'action.

A partir de 1943, on peut dire qu'ils impriment son caractère à l'ensemble de la résistance militaire. Les corps francs de l'A.S., les groupes Veni, O.C.M., etc... imitant leurs méthodes. Dans toutes les organisations patriotiques, on comprend de plus en plus la nécessité et l'efficacité de la guérilla. Bientôt des E.M. et des F.F.I. seront constitués pour coordonner l'action des divers mouvements.

Londres sent qu'elle perd le contrôle de la Résistance. Une inquiétude plane sur les cercles de politiciens liés aux trusts: qu'adviendrait-il de leurs privilèges si, à l'instar des Yougoslaves, les Français réussissaient à se libérer eux-mêmes, se débarrassant à la fois de l'oppression nazie, et de l'oppression séculaire des hobereaux de la finance et de l'industrie ? Il faut à tout prix créer des abcès de fixation de cette maladie qui est l'extension de la guérilla. Il faut à tout prix inventer des diversions. Puisque les jeunes Français sont tellement enthousiastes, on fera miroiter à leurs yeux l'héroïsme des combats sans issue, puisque les difficultés ne les rebutent pas, on les lancera à l'assaut d'obstacles insurmontables.

Puisque des « techniciens » aveugles aux réalités gardent le culte de leurs doctrines scolaires, on leur parlera « d'économie et concentration des forces », de « réduit », et d'« arsenal ».

Qu'importe la mort de centaines de fils de France, s'il faut payer de ce prix le calme, la prudence, la passivité de la population française qu'on espérait voir démoralisée par un déchaînement de bestialité nazie.

Ces abcès de fixation criminellement prémédités par les cercles de Londres, ils s'appellent Les Glières, ils s'appellent le Cantal, l'Ain et le Vercors.

Telles furent en France les conséquences d'une politique qui dans d'autres pays suscita des Bor-Komorowski et des Mikhaïlowitch.

Les F.T.P. sont fiers d'avoir démasqué ces provocations qui n'étaient que le nouveau masque de l'attentisme.

Leur seul souci fut toujours de porter les coups les plus rudes à l'ennemi en entraînant la masse du peuple français. Aussi ne pouvaient-ils pas ne pas dénoncer les gens qui, par peur du peuple, lui prêchaient l'inaction ou, au contraire, le précipitèrent dans de désastreuses aventures, faisant à chaque fois, inconsciemment, sans doute, le jeu de l'ennemi.

CHAPITRE VIII

Réorganisation

AVRIL 1944. Après les deux derniers mois de terreur, on note fatalement un certain relâchement de l'esprit de résistance, à la fois dans nos compagnies et dans la population. Cette dernière, en particulier, est très affectée par la vague de répression qui s'est abattue sur le département. Tant de massacres et d'incendies abattent quelque peu son courage.

Nous sommes fiers de dire que nous fûmes les premiers à nous ressaisir. Le 31 mars, une réunion très importante groupe le C.M.R. de la R.I.2, le C.O.I.R., le C.E.I.R. et le chef du 1^{er} sous-secteur assistent à cette assemblée. La situation militaire et morale des deux Savoies est clairement définie. Au cours d'interventions fréquentes, le C.O.I.R. et le C.E.I.R. démontrent la nécessité de poursuivre plus que jamais la lutte. De nombreux objectifs sont immédiatement fixés avec précision dans le cadre d'un plan général établi par le C.O.R. Coûte que coûte il faut poursuivre la guérilla, mettre notre organisation à l'épreuve du combat, et si cela est nécessaire, infliger des sanctions aux responsables qui se montreront incapables ou timorés. Le C.O.I.R. conclut: « Seul le développement de notre action pourra créer dans le pays,

un climat favorable qui nous permette de prendre l'initiative des opérations. »

Pendant les mois d'avril et mai, nous allons donc effectuer un profond travail de réorganisation.

De quoi s'agit-il ? De tirer de la masse de nos effectifs *l'efficacité militaire maximum*. Pour cela il faut d'abord :

1° Doter chaque échelon du commandement des moyens de renseignement et de transmission;

Organiser certains services essentiels (approvisionnement notamment);

2° Développer l'esprit de lutte, en exigeant en premier lieu que chaque compagnie sédentaire possède son « maquis » de compagnie, tenu initialement par un seul groupe.

Ces mesures avaient permis le développement de l'action en Savoie, de février à avril 44. Seule la répression avait jusqu'alors empêché leur application à la Haute-Savoie, la situation y était grave. Fin mai cependant le rétablissement était opéré, grâce à l'activité inlassable des camarades à tous les échelons.

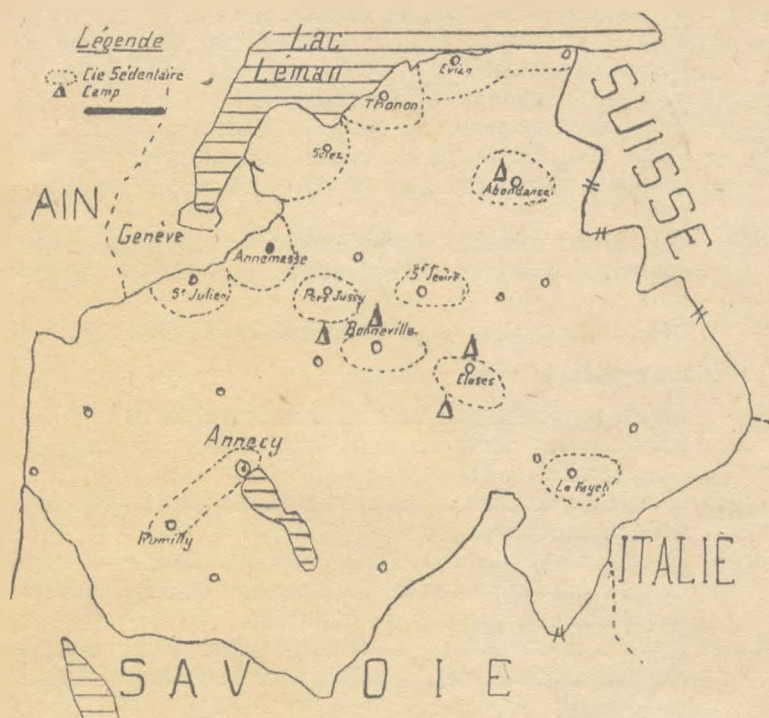
Dès son arrivée à la direction du 1^{er} sous-secteur le 15 mars, le nouveau responsable, Bonfils, dit André, s'attacha à dresser le bilan exact de notre organisation et diffusa la circulaire suivante :

R.I.2. 1^{er} SOUS-SECTEUR

Le 25 mars 1944

AUX CHEFS DE BATAILLONS, AUX COMMANDANTS DE COMPAGNIES ET DE CHEFS DE CAMPS

Nous arrivons dans une période où il est *indispensable* que chaque unité de notre Mouvement soit organisée méthodiquement pour affronter la répression et apporter en passant à l'action militaire sa contribution efficace à la libération de notre Pays.



SITUATION D'EFFECTIFS LE 1^{er} AVRIL 1944.

Il n'est pas question de négliger les actions militaires au profit de la paperasserie mais, au contraire celles-là ne seront possibles, de même que les actions militaires, que si l'organisation intérieure de nos unités et leur liaison constante sont effectives.

Je vous invite donc à répondre dans votre prochain rapport aux questions suivantes:

1. — Le détachement de commandement de la compagnie est-il constitué ?

2. — Le maquis de compagnie existe-t-il ?
3. — Y a-t-il un responsable au matériel par compagnie et par détachement ?
4. — Y a-t-il un intendant de compagnie ?
5. — Y a-t-il un responsable au S.R. de compagnie ?
6. — Quels sont les stocks de vivres constitués ?
7. — Quel est votre armement et de quelle façon est-il réparti ?
8. — Où est la liaison à l'intérieur de la compagnie, des compagnies aux bataillons, et des camps à la compagnie ?
9. — Est-ce que chaque responsable est doublé d'un adjoint ?

D'autre part, je vous rappelle :

1. — Qu'un rapport d'activité doit être fourni le 10 et le 25 par tous les chefs de *détachement*, de *camps* et de *compagnie*;
2. — Que le 30 de chaque mois, tous les rapports financiers doivent me parvenir;
3. — Que tout rapport d'action entreprise, *réussie ou non*, doit me parvenir dans les 48 h. et doit être fait suivant le modèle que je vous ai transmis;
4. — Je vous ai remis des modèles de listes d'effectifs; je vous demande de les remplir et me les retourner pour le 13 avril;
5. — Toute modification d'effectifs ou d'armement doit m'être signalée les 10 et 25;
6. — Me signaler par retour les cas urgents de gars ou de leur famille qui, touchés par la répression, sont dans la nécessité. L'assistante sociale régionale les visitera et leur portera secours;
7. — Me fournir les noms et matricules de tous les déserteurs *à l'intérieur et à l'étranger*; ceux-ci auront des comptes à rendre après la guerre;
8. — Me signaler à *chaque courrier* l'effectif et la position des troupes d'occupation et forces répressives dans le secteur de votre compagnie;

9. — La récupération de vélos, motos, voitures, autos, essence, huile, armes, munitions, chaussures de montagne, machines à écrire, ronéos, papier et tous stocks destinés aux boches ou aux forces de répression doit être faite. Toute autre récupération est interdite chez les particuliers.

Le Chef du 1^{er} sous-secteur, 92.385.

Les réponses à ce questionnaire parviennent de tous les coins du département. Elles sont encourageantes. Nos gars sentent la nécessité d'un travail en profondeur, les F.T.P. se tournent également vers l'avenir.

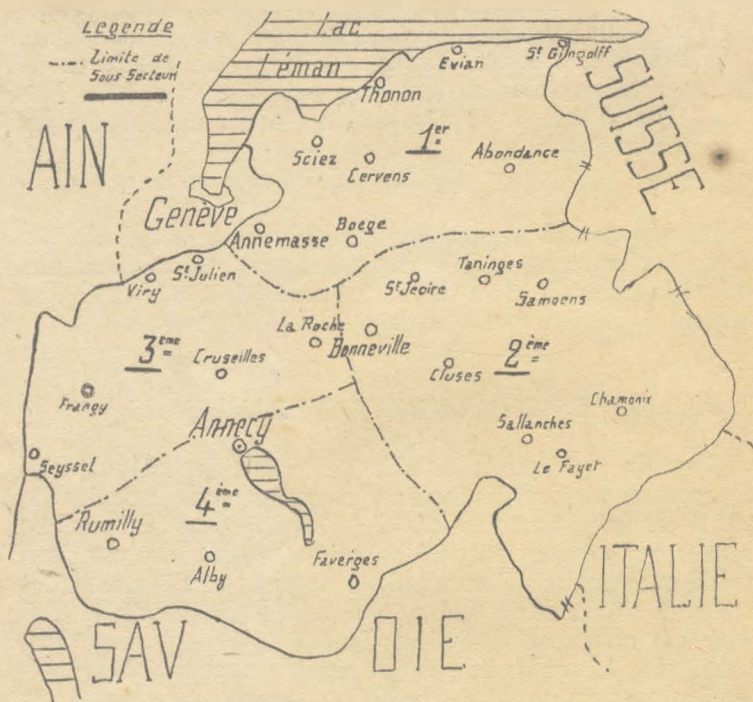
LA R.I.3 ET LES COMPAGNIES DE PARTISANS

C'est fin avril que la R.2 (Savoie, Haute-Savoie) est scindée en deux régions distinctes. Notre département devient la R.3. Il est immédiatement divisé en quatre sous-secteurs. Le premier qui groupe tout le Chablais et Annemasse est commandé par Marmal (Demurget); le second qui s'étend sur les vallées de l'Arve et du Giffre, par Duplan (Santucci); le troisième qui comprend St-Julien, Cruseilles, Frangy, par Gros (Jacquard). Le quatrième enfin, réunit Annecy, Faverges et Rumilly sous l'autorité de Hullo (Sonnerat).

Chaque sous-secteur rassemble plusieurs bataillons, chaque E.M. de bataillon coiffe en principe trois compagnies de sédentaires ou de partisans. Les chefs de sous-secteurs dépendent de l'E.M. départemental F.T.P. ou « Comité Militaire Régional » (C.M.R.).

Le C.M.R. de la R.I.3 est composé comme suit:

- Commissaire aux Opérations (C.O.R.): Bonfils, dit André;
- Commissaire Technique (C.T.R.): Bertonccini, dit Villa;
- Commissaire aux Effectifs (C.E.R.), puis Adjoint au C.O.: Augagneur, dit Grand.



DÉLIMITATION THÉORIQUE DE LA RÉGION I.3. EN SOUS-SECTEURS.

Au moment précis où s'effectue cette réorganisation, une longue série d'arrestations et d'exécutions nous prive de la majeure partie de nos cadres. Mazaudier (C.E.I.R.), son adjoint Malgarotto et Pauto (C.T.I.R.), Pica, chef du 2^e sous-secteur sont arrêtés à Annecy (ils furent fusillés par la suite). En Savoie, à Lyon, à l'E.M. inter-régional, arrestations et exécutions se suivent à un rythme accéléré. L'E.M. de la zone sud est complètement décimé. Circonstances aggravantes, nos archives régionales sont tombées entre les mains de

la Gestapo qui a le signalement de tous les responsables F.T.P. de la Haute-Savoie. Grand doit se cantonner strictement dans la vallée de l'Arve et André est activement recherché par la Gestapo. Il faut une fois de plus changer tous les P.C., les noms de guerre, papiers d'identité, vêtements, boîtes aux lettres, « planques », lieux de rendez-vous et muter tous les agents de liaison. A l'E.M. de la R.I.2 il ne restait plus que Mudry. Nous avons donc formé la R.I.3 par nos seuls moyens.

Ces précisions permettent d'estimer à leur juste valeur le travail entrepris par nos camarades et l'énergie qu'ils durent déployer. En moins d'un mois cependant, la R.I.3 était sur pied.

Jusqu'alors la plus grande partie des F.T.P. de Haute-Savoie était groupée en compagnies sédentaires, ainsi qu'on l'a vu plus haut. L'activité qu'elles déployèrent prouvent amplement l'efficacité de cette organisation. Mais il n'en reste pas moins que des unités mobiles étaient beaucoup plus aptes à pratiquer la guérilla contre l'ennemi. C'est ainsi que depuis longtemps, en zone sud, la Corrèze, la Dordogne et d'autres départements possédaient leurs compagnies de partisans.

La Haute-Savoie possédait seulement des « corps francs » ou « maquis » de l'effectif d'un groupe ou d'une section tout au plus.

Le développement de la lutte contre l'occupant rendait nécessaire la constitution d'unités plus fortes. Les différents « corps francs » ou « maquis » de compagnie (Louis Aubagne, Liberté Chérie, Jean Moëne, Maurice Blanchard, Patrouille Blanche, Raymond Goudard, Jean Dérippe, etc.) furent rassemblés en « compagnie de partisans ». Chacun reçoit son numéro, formé du chiffre de l'inter-région (9), du chiffre de la région dans l'inter (3) et du numéro de la compagnie dans la région. Les quatre premières formations portèrent les numéros 93-15, 93-16, 93-18 et 93-21.

L'élan est donné, la R.I.3 se construit. Le nom même de « Partisans » exerce une attraction indéniable auprès de tous les jeunes patriotes du département. Ils sont fiers de leurs

nouvelles formations. Cependant, le problème de l'armement se pose avec une acuité sans précédent. Devant l'insuffisance des parachutages, l'E.M. F.T.P. doit procéder à un recensement sévère et désarmer des compagnies Francs-Tireurs sédentaires au profit des compagnies de Partisans. Cela ne va pas sans mal. L'opération est très délicate et les responsables doivent faire preuve de psychologie pour ne pas froisser nos hommes. En effet, plutôt que se séparer de leurs armes, de très nombreux sédentaires préféreront tout quitter, abandonner leur travail, leur famille, leur toit pour rejoindre leurs camarades partisans.

Avant de passer aux communiqués militaires des mois d'avril et mai, un mot encore sur les Francs-Tireurs sédentaires. Pendant la répression, plusieurs compagnies ont totalement disparu, notamment celles de Draillant, Cervens, La Roche et Samoëns. D'autres ont vu leur effectif considérablement diminué. Partout les cadres font défaut. Mais tout aussi rapidement, nos sédentaires vont s'attacher à parfaire leur organisation en introduisant dans le recrutement et dans l'action plus de méthode, de discipline et de discrétion. Une à une, nos compagnies se relèvent. Au 1^{er} juin, 19 d'entre elles prennent part au combat.

L'ACTION MILITAIRE

Le travail de mise en place du nouveau dispositif de l'organisation F.T.P. en Haute-Savoie ne devait pas empêcher, pendant les mois d'avril et mai les patriotes de s'en prendre directement à l'envahisseur. De nombreuses opérations eurent lieu dont nous relatons ici l'essentiel par ordre chronologique:

10 avril: sabotage de pylônes haute tension par la « Patrouille Blanche »; le groupe évacué en barque sur l'Arve.

14 avril: 15 volontaires de la compagnie 93-06 et de la patrouille Jean Collet de Passy attaquent 20 G.M.R. du groupe Bellecour de Lyon stationnés au Fayet et qui montent

la garde au barrage de Chavans. Après une marche de 9 km. dans la neige, nos hommes attaquent à minuit et somment les sbires vichyssois de se rendre. Les G.M.R. ne demandent pas leur reste. Nous récoltons deux F.M., 14 mousquetons et une douzaine de pistolets. Ordre est ensuite donné aux G.M.R. de se déchausser et nous récupérons 20 paires de souliers neufs. Nos hommes prennent ensuite position au rocher des Egrards pour tendre une embuscade aux renforts que l'ennemi ne manquera pas d'envoyer. Mais celui-ci, prévenu à temps, n'insistera malheureusement pas.

25 avril: deux F.T.P.F. de la 93-13 en mission à Châtillon sont arrêtés par deux sous-officiers boches. Vérification des papiers qui paraissent suspects. Des questions sont posées, le danger se fait jour, les Allemands prennent leurs armes à la main. Mais il est trop tard, un de nos gars sort brusquement son 92 et étend les deux boches. A trente mètres de là, tapis dans un pré, quatre nazis ouvrent le feu sur nos hommes. Le deuxième F.T.P. dégoupille sa grenade et la lance sur eux, gagnant ainsi le temps de faire 150 mètres à découvert et de s'en tirer sans une égratignure avec son camarade.

28 avril: embuscade au lieu dit « La Maladière », près de Thonon. Le groupe Louis Aulagne, après 12 heures d'attente sous la pluie, prend un camion boche sous les feux croisés de deux F.M.: 5 boches tués après une légère riposte à la mitraillette, le camion complètement détruit. Pas de perte chez nous, retour au camp après 30 km. de marche.

Le 1^{er} mai est célébré dignement par une action générale sur l'ensemble du département. Nous décidons de créer une obstruction d'envergure par abattis d'arbres sur toutes les routes importantes. Egalement un sabotage systématique des lignes téléphoniques de la région est effectué. Un groupe d'Espagnols, en accord avec les F.T.P., se signale en coupant la ligne d'Albertville; un groupe d'Annecy, la ligne d'Aix. A l'actif de la compagnie d'Annecy, deux sabotages de ligne de chemin de fer Aix-Annecy et Annecy-La Roche.

Par la suite, nous apprîmes que cette action d'ensemble avait sérieusement inquiété les boches et les vichystes qui se croyaient bien tranquilles après leur sanglante répression.

Le 4 mai, la 5^e compagnie F.T.P. de St-Jeoire détruit les colonnes des usines du Giffre. A 22 heures, sous les feux des projecteurs placés pour leur faciliter la garde, les gendarmes assurant la protection des colonnes sont désarmés sans peine. Gratuitement, une démonstration de pose de « plastic » leur est faite et, à 22 h. 45 les colonnes sautent. Résultat: les fours électriques fabriquant du manganèse que l'usine avait réussi à mettre en route pour les Allemands sont arrêtés. Notre effectif de 24 hommes se retire sans pertes.

Le 15 mai, à Faverges, la compagnie locale, renforcée pour l'occasion par un groupe de partisans d'Ugine, décide de se débarrasser des miliciens trop actifs de la région. Le coup de main ne réussit qu'à moitié, mais les miliciens décampent pour toujours de Faverges où la Résistance pourra travailler à l'aise. Deux victimes de notre côté; un blessé léger et un blessé grave. Barrachin, un jeune de Marlens, que les boches capturent. Nous avons tenté de le faire évader de l'hôpital d'Annecy où ce jeune héros s'arrachera les drains du ventre pour ne pas parler. Il sera finalement fusillé, emmené au poteau d'exécution sur une chaise.

A Chedde, après les sabotages de février, l'usine a pu remettre les fours en service le 1^{er} avril. Des affiches sont placardées par les Allemands menaçant les ouvriers des pires sanctions. Le 18 mai, cependant, les groupes du Fayet et les détachements de Chedde ouvrent le barrage du Servoz. Malheureusement, ils ne peuvent réussir à couper la ligne à haute tension de 45.000 volts. Un pylône est sectionné près du cimetière, mais les fils le maintiennent debout.

Deux jours plus tard, à 23 heures, la 6^e compagnie au grand complet avec le détachement « Lorato » de Chedde procède à l'évacuation totale (directeurs, ingénieurs, contre-maîtres, ouvriers) de l'usine, et provoque l'arrêt de 42 fours à aluminium. La fabrication du métal si précieux est stoppée pour un mois. Le montant des dégâts se monte à près de



Roger MALGAROTTO,
Capitaine F.T.P.,
Fusillé le 18 juin 1944 à Vieuzy.



Louis MAZAUDIER,
Commandant F.T.P.,
Fusillé à Vieuzy le 18 juin 1944.



Le groupe de partisans Louis-Aulagne.



Parachute servant de tente à un groupe de partisans.



Marius DESBIOLLES,
Sergent F.T.P.,
 Fusillé à Vieugy le 18 juin 1944.



René TASSIL,
F.T.P.,
 Tué par les G.M.R. le 23 mars
 à Châtillon-sur-Cluses.

3 millions. 12 gendarmes prévenus le jour même sont désarmés sans résistance... Le capitaine des G.M.R. arrive à son tour à l'usine et embarque dans sa voiture le directeur et trois ingénieurs. Ceux-ci sont cuisinés à Annecy, mais personne n'a rien vu. Verney, furieux, les relâche. Par la suite, deux inspecteurs enquêtant sur les sabotages de l'usine, sont facilement désarmés et détroussés de leurs rapports. La liste nominative des personnes suspectes est récupérée par nos hommes.

20 mai: deux groupes du camp « Savoie » et 16 camarades de la 93-04 (détachement de Scionzier) font sauter 7 transformateurs à Marnaz et Scionzier, immobilisant la totalité des usines classées « catégorie S » travaillant en priorité pour l'Allemagne.

22 mai: la « Patrouille Blanche » est attaquée par le groupe des G.M.R. Jarrez. Elle décroche sans perte et monte une embuscade sur la route de St-Sigismond pour « cueillir » les G.M.R. à leur retour. L'ennemi a de très nombreux blessés.

A signaler également, pendant les mois d'avril et mai, diverses opérations de sabotage. Dans la vallée du Giffre, arrêt de plusieurs scieries travaillant pour l'organisation Todt. Par les gars de Rumilly, section de trois pylônes sur la ligne de haute tension reliant Ugine à la frontière allemande et deux autres pylônes sur la ligne de haute tension alimentée par le barrage de Vallières. Pendant 15 jours, ce barrage tourne à vide.

Pendant cette période, deux parachutages sont réceptionnés. Le premier, le 10 avril à Bogève par la 93-05: 45 tubes en partie pillés par les habitants, les aviateurs s'étant trompés de terrain. Le second de 15 tubes sur le terrain de Vernay à Minzier par la 93-19 avec participation des groupes de Minzier, Marlioz, Contamines et Cernex. Tous les tubes sont récupérés et les armes distribuées aux F.T.P.



En même temps, nous avons à subir les derniers et tragiques remous de la vague de répression.

Le 5 mai, un incident malheureux compromet une fois de plus l'activité de la compagnie d'Annecy. A la suite d'une récupération, 5 de nos camarades sont arrêtés et déportés en Allemagne. Quatre ne reviendront plus: Lacote, Aubin, Burlet, Bocquet.

C'est au mois d'avril que le groupe des G.M.R. « Jarrez » occupe Bonneville. Il prend immédiatement des mesures de sécurité en bloquant les routes de Marignier, Marignier-Ayze, Annemasse, Scionzier et La Roche. Une garde s'installe au pont de Bonneville et contrôle tous les passages. Mais les G.M.R. ne se contentent pas d'occuper le terrain. Dès leur arrivée, ils vont mener une dramatique chasse à l'homme et traquer les patriotes. Leur chef Verney, de St-Etienne, est un individu particulièrement dangereux. Le 22 avril, un dimanche, il dirige en personne une expédition sur Ayze pour s'emparer de nos camarades C..... et M..... M..... ne sera pas découvert. C..... lui est surpris à la Chapelle d'Ayze, mais réussit heureusement à s'enfuir après avoir abattu un G.M.R. et blessé grièvement un autre. Le lendemain, furieux de cet échec, Verney fait procéder à l'arrestation de trois personnes d'Ayze et le fils de M..... Pendant des heures, celui-ci sera torturé à l'Ecole Normale de Bonneville sous les yeux de sa mère qui se jettera d'une fenêtre pour fuir cet atroce spectacle.

Le sinistre Verney continue à faire régner la terreur pendant tout le mois d'avril. Il s'en prend particulièrement à la 13^e compagnie et réussit à mettre la main sur son chef, Michel Davin. Arrêté chez lui, route d'Annemasse, il tente de s'échapper par le couloir d'une fruitière, mais les G.M.R. partis à sa poursuite l'atteignent à la sortie d'une rafale de mitraillette dans la jambe droite. Ce héros de la Résistance sera torturé et emprisonné. A Annecy, les miliciens tirent sur sa jambe fracturée pour le faire parler, ce sera en vain. C'est après la libération que Michel Davin décèdera des suites

de ses blessures et des sévices que l'infâme groupe « Jarrez » lui aura fait subir.

Le capitaine G.M.R. Verney est capturé après la Libération, condamné à mort par une Cour de Justice et trouvé mort dans le lit de l'Arve avant l'exécution de la sentence.

Après l'arrestation de son chef, la 13^e compagnie procède à une épuration indispensable de la région. Deux dénonciateurs notoires sont exécutés au mois de mai: le docteur Briffaz et mademoiselle Balestrat, qui a causé la capture de Mario Desbiolles, le justicier de Briffaz.

10 mai: le groupe Maurice Blanchard est menacé par une colonne de G.M.R. qui remonte de la vallée de Morzine. Il se replie sur Ubine puis dans le chalet du Boua qui domine le val de Fontaine et cette fois, ce sont les boches qui attaquent. Le 19 mai, sous le feu des mitrailleuses, le groupe Maurice Blanchard combat derrière les rochers. Nos camarades, au nombre de 7 contre deux importantes colonnes ennemies, reprennent leur ascension.

Les boches sont à Fontaine, à Darbon, à Sémi, à Bise, à Ubine. Le vallon est une fourmillère de chasseurs bavarois. Le filet se resserre sur le camp Maurice Blanchard.

Mais écoutons l'un des nôtres raconter son odyssée:

« Toute retraite nous était coupée, nous décidons de combattre jusqu'à épuisement des munitions. Nous détruisons nos papiers, nos photos, nous ne serons plus que des cadavres inconnus. Le fanion F.T.P. est attaché à la baguette d'un fusil coincé entre deux rochers. Les boches montent toujours. La colonne d'Ubine rejoint par les Maux-Pas celle de Fontaine. Une pluie fine et glacée fouette nos visages. Nous tremblons de froid.

De Novel, le bruit d'une fusillade nous parvient. La montagne est investie et soudain, près de nous, c'est le chalet du Boua qui brûle et Fontaine qui flambe. Derrière, Darbon n'est plus qu'un brasier. Mais le boche maudit ne se risque pas jusqu'à nous. La montagne a voulu nous sauver. Par le mont

Cheillon, le col Floray, nous parvenons dans la nuit à la pointe de Chanrousse. La neige tombe. Nous n'avons pas mangé depuis deux jours. Nous sommes à 2.000 mètres d'altitude. Résignés, nous nous étendons dans la neige les uns contre les autres.

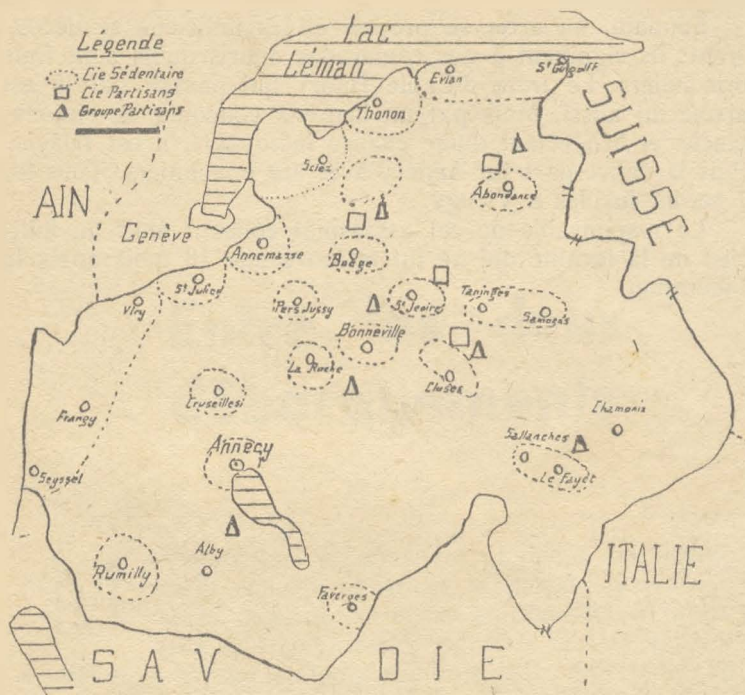
Le lendemain, dans une éclaircie, nous nous apercevons que nous avons franchi la frontière suisse. Nous trouvons enfin un chalet, et quelques heures plus tard les soldats suisses viennent à notre rencontre.

Nous avons caché nos armes et nos munitions, et le 23 mai, après avoir récupéré ce précieux chargement, nous redescendons vers la France continuer le combat. Le 6 juin, nous sommes aux Dames du Moulin, lorsque nous voyons monter vers nous le commandant de la 9^e compagnie. Il nous crie quelque chose que nous ne comprenons pas tout en faisant de grands gestes. Arrivé près de nous, il nous embrasse et nous nous embrassons tous. Les Alliés ont débarqué... »

Rappelons que, pendant la retraite du groupe Maurice Blanchard sur Ubine et Fontaine, les Allemands faisaient une expédition sur Bernex le 20 mai. Trois patriotes, Joseph Buttay, Paul Seydoux et Ferdinand Roch trouvaient la mort des mains des sinistres SS. Non contents de leurs crimes, les boches pillaient et incendiaient l'hôtel du Midi, dont la propriétaire, compagne de notre ami Buttay, une grande Française, fournissait une aide héroïque et inlassable aux maquisards depuis le printemps 1943.

Bonne-sur-Menoge, 9 juin 1944. Vers 1 h. du matin, la famille Baud est réveillée par une douzaine d'individus, avec des foulards rouges et des chapeaux de feutre usagés, qui se font passer pour des maquisards. Ils sont armés de Lebel 36 et de mitraillettes anglaises. Ils expliquent qu'ils viennent chercher les deux frères Baud faisant partie du groupe F.T.P. de Bonne pour aller faire un coup de main contre l'ennemi.

Sans méfiance, le père de famille conduit les inconnus vers ses fils qui couchaient par prudence dans une autre mai-



SITUATION D'EFFECTIFS AU 1^{er} JUIN 1944.

son. Avec dévouement et trompés par le déguisement des miliciens, les frères Baud accompagnés de notre camarade Depierre qui reposait avec eux, vont réveiller un quatrième F.T.P., Baudin, dit Zozo.

Celui-ci n'étant pas là, les faux maquisards insistent pour que son frère se joigne à la troupe. Ensuite, c'est le tour d'Emile Hudry du groupe F.T.P. de Chatel. Tout le monde prend le chemin de Limargue où étaient cachées les armes. Celles-ci sont chargées à dos, et Gelpe, un autre camarade qui habitait dans le village est emmené également.

Soudain, un arrêt se produit et les miliciens se découvrent: ils signifient à nos camarades ahuris qu'ils sont faits prisonniers. Le frère d'Emile Hudry qui passait par là est arrêté lui aussi. Mais par un heureux concours de circonstances et bénéficiant d'une chance incroyable, il est relâché. Puis la milice part sur Annecy avec ses prisonniers. Tous les 7 seront fusillés à Vieugy.

Le responsable de cet assassinat collectif était un milicien de la localité qui ne fut retrouvé que 18 mois après la Libération.

CHAPITRE IX

Entre les deux débarquements

MARDI 6 juin à l'aube, les premiers, les postes de radio ennemis diffusent la grande nouvelle : les Alliés débarqueraient en Normandie. A midi, les faits sont confirmés, l'opération tant attendue s'effectue enfin. Après les jours sombres de la répression, après des années de solitude complète, après des mois de lutte héroïque dans la neige de nos montagnes, tous nos F.T.P. connaissent une joie immense. Le sac paraît moins lourd, le combat plus facile.

Quelles vont être les réactions de l'ennemi ? On murmure qu'il est décidé à appliquer des mesures draconiennes. Et en effet, voici le document authentique qui en résume l'essentiel :

Phase alerte Etat-Major :

Rassemblement des troupes. — Mise en état de siège de tous les quartiers. — L'accès des agglomérations sera interdit de l'extérieur.

Phase alerte générale :

Par affiches, sirènes, hauts-parleurs :

1. — Rassemblement des hommes dans les écoles, cinémas : vérification des identités ;
2. — Remplacement des autorités locales par la Kommandantur ;
3. — Vérification des papiers avec l'aide de la police de gendarmerie ;
4. — Rassemblement des miliciens par les Allemands qui les armeront et les encadreront ;
5. — Hôpitaux cernés, sorties interdites, artères coupées ;
6. — Electricité, gaz surveillés par les Allemands. Vérification des ouvriers travaillant dans les usines ;
7. — Tous les trains, trams, électrobus, véhicules civils cesseront de circuler. Patrouilles dans les rues.

Mesures postérieures :

1. — Aucun civil autorisé ne circulera dans les rues sans se croiser les mains sur la nuque. Tout civil sans brassard sera abattu ;
2. — La police allemande fouillera chaque maison, tout homme qui s'y cachera sera abattu sur place ;
3. — En cas de détention d'armes, toutes les personnes de la maison seront fusillées ;
4. — Sort des internés : un règlement spécial existe. Quelques ouvriers pourront se rendre à leur travail. A part cela, pas de libération. Les internés trouvés en possession de faux papiers seront fusillés. Saisie de tous les véhicules à moteur ou hippomobiles détenus par des civils.

Mais le boche est impuissant. Devant l'attitude offensive des F.T.P. il sait que l'application de son plan est vouée à l'échec. Il n'ose pas intervenir. Les F.F.I. remportent une première grande victoire.

Dans de nombreux secteurs de la zone sud, coïncidant

avec le débarquement, une consigne radiophonique chiffrée semble avoir appelé diverses forces de la Résistance jusqu'ici inactives, à passer à l'action aux fins d'occuper des agglomérations ou des parties de territoire. Ainsi, par un curieux « gauchisme » les forces attentistes pratiquaient une surenchère criminelle. Des mobilisations furent opérées, des directives contradictoires données, entraînant certaines fausses manœuvres. Malheureusement certaines eurent des conséquences graves. Dans l'Ain, dans le Vercors, des occupations de villes eurent lieu qui ne purent être maintenues. Réalisées sans le soutien des masses, ces actions prématurées furent annihilées par l'ennemi. Pour avoir voulu trop bien faire et trop tôt, les maquis de l'Ain et du Vercors furent détruits et la Résistance dans ces régions ne s'en relèvera pas.

En Haute-Savoie, notre C.M.R. avait prévu les dangers de semblables opérations. Il craignait, à juste titre, que le manque de liaison rapide entre chaque unité puisse nous amener à engager la lutte à découvert sur certains points ce qui permettrait aux boches de rééditer la répression sur une grande échelle.

Pendant le mois de mai, des recommandations furent faites à tous nos commandants de compagnie. Au moment du débarquement, seul le 2^e bataillon du 1^{er} Sous-Secteur se lança à l'aventure, influencé par ses subordonnés, impatients d'engager la bagarre. Le chef de bataillon mobilisa 250 hommes pour gagner les Voirons. Malheureusement un grave incident eut lieu dans la nuit. Deux forts groupes se rendaient chacun à un point de rassemblement particulier, ils se rencontrèrent dans la campagne. Les mots de passe étaient différents, il y eut une regrettable confusion. Des coups de feu furent échangés qui firent deux morts et trois blessés. La consternation fut grande dans toute la région et des sanctions sévères furent prises contre les responsables.

Ce déplorable incident n'eut pas de suite, et c'est dans un esprit de confiance et d'enthousiasme provoqué par le débarquement que s'effectue pendant les mois de juin et juillet

la mise en place des compagnies de partisans. A cette époque, quels sont les effectifs ?

Situation des effectifs

Nous disposons de 21 compagnies sédentaires qui se spécialisent surtout dans le sabotage et le châtiment des traîtres. Le manque d'armes restreint leur activité, mais déjà de nombreux détachements sédentaires participent avec les partisans à des embuscades et des opérations militaires d'envergure. Ces compagnies sont stationnées par ordre d'immatriculation à : Thonon, Annecy, Sciez, Annemasse, Cluses, St-Jeoire, Le Fayet, Cervens, La Roche, Abondance, Perrignier, Samoëns-Taninges, Evian-St-Gingolph, Bonneville, Boège, Pers-Jussy, St-Julien, Viry-Frangy-Seyssel, Cruseilles, Rumilly et Faverges.

Certains de leurs effectifs vivent dans des camps volants par petits groupes. Ainsi, la patrouille Jean Collet, le groupe Maurice Blanchard, le camp de Cessens, la Patrouille Blanche, etc., mais de plus en plus les Francs-Tireurs regagnent les compagnies de partisans.

Au 1^{er} juin, quatre de ces formations sont en activité :

- *La 93-15* (Franquis), formée le 10 mai et qui sera renforcée par la suite par de nombreux éléments venus du « Liberté Chérie », du camp « Savoie » et du groupe « Louis Aulagne » ;
- *La 93-16* (Frédéric), qui date du 19 mai et qui a recueilli essentiellement des camarades de la 2^e et 14^e sédentaires, ainsi que d'autres du groupe « Maurice Blanchard ». Elle stationne aux Carreaux d'Arâches venant de la Cova et d'Onnion ;
- La 93-18* (Raymond), constituée fin mai avec des Francs-Tireurs de la 6^e compagnie et les Partisans de la patrouille « Jean Collet ». Elle stationne à Passy ;
- La 93-21* (Michel), composée d'éléments des 1^{ère}, 9^e et 12^e compagnies ainsi que de la majorité des camarades du groupe

« Maurice Blanchard ». Elle stationne dans la vallée d'Abondance.

Naturellement, ces compagnies changent fréquemment de positions et ces déplacements de forces ne sont pas toujours sans danger: témoin le sérieux incident qui marque, à Saint-Jeoire, le 11 juin, l'intégration des camps « Liberté Chérie » et « Louis Aulagne » à la 93-15 de Franquis. Un de nos camions transportant hommes et bagages rencontre un car boche accompagné d'une voiture légère. Il est 23 h. 30 et une pluie torrentielle gêne la visibilité. A 20 mètres les gars de Louis Aulagne ouvrent le feu avec trois F.M. et mitraillettes. Le car boche est détruit. La plupart de ses occupants sont mis hors de combat. De leur côté, les camarades de « Liberté Chérie » engagent le combat et obligent la voiture légère allemande à quitter prestement les lieux. Mais une partie de nos gars, fatigués par six heures de marche dans la montagne sont assoupis et ne peuvent participer effectivement à la bagarre.

L'alerte a été vive. 7 boches dont un officier sont tués et de nombreux autres blessés. Du côté des F.T.P., un mort, le jeune grenoblois Pétin, tombé l'arme à la main. Selon leur habitude, les boches se vengent en brûlant deux maisons. Mais cette sauvagerie à la petite semaine n'impressionne plus personne. Les patriotes savoyards rentrent en masse dans nos rangs. Un parachutage est reçu à Viry et pendant le mois de juin, nos actions sont très nombreuses.

1^{er} juin: attaque de trois cars de G.M.R. à Arâches. 5 morts et 6 blessés;

4 juin: 93-19, sabotage d'un aiguillage à Valleiry;

5 juin: 93-06 et groupe « Jean Collet ». Désarmement et récupération du matériel de 9 G.M.R. au Fayet. 1 F.M., 4 mousquetons et 2 mitraillettes.

7 juin: Groupes « Jean Moëgne » et « Raymond Cou-dard », 18 hommes du groupe des 120 G.M.R. qui avaient attaqué le 22 mai la « Patrouille Blanche », passent à la Résistance avec armes et bagages sous les ordres du lieutenant

G..... et du chef B..... en gardant avec eux les armes des 102 autres G.M.R. qui vont se réfugier chez les boches à Annecy.

Deux jours plus tard, le capitaine Vernay arrive au Mont-Saxonnex pour essayer de dissuader les 18 G.M.R. du groupe Bellecour d'entrer dans la Résistance. Mais il est obligé de se replier précipitamment en laissant entre nos mains 7 prisonniers.

10 juin: Désarmement de la brigade de réserve d'Abondance. Détachement de Viry: Sabotage du tunnel de Valleiry; ligne coupée jusqu'à la fin de la guerre. 93-05: Sabotage de trois scieries travaillant pour l'ennemi.

11 juin: 93-15, « Liberté Chérie » et « Louis Aulagne »: Rencontre avec les Allemands à St-Jeoire. 7 tués, un mort chez nous.

13 juin: Groupe « Raymond Coudard »: incursions à Bonneville. Vers 10 heures, un convoi allemand fait son apparition et des coups de feu sont échangés. Nos hommes se replient sans pertes, faisant prisonnier un lieutenant du groupe G.M.R. venu en renfort, et tuant deux boches.

Dans l'après-midi, un convoi boche étant signalé, la 93-04 au grand complet prend position à Vougy. Un vif engagement a lieu, les boches se replient après avoir subi de sérieuses pertes. Chez nous, un mort, Roger Rousselet et deux blessés graves.

14 juin: 93-01, attaque d'un train venant d'Evian. Train stoppé à Amphion sur le pont de Vongy. Locomotive dételée et envoyée en marche arrière. Télescopage, ligne obstruée et plusieurs wagons détruits.

15 juin: 93-06, détachement Lorato, sabotage de la centrale électrique de Chatelard et des Chavants (S.N.C.F.).

16 juin: 93-06, nouveau sabotage en gare du Fayet. Une machine à vapeur est envoyée dans la fosse de la plaque tournante. Toute circulation est interdite sur la ligne.

93-18, barrage de Servoz (les Montées Pélissier). Un ca-

mion détruit et un side-car récupéré avec armes et matériel. 4 morts et des blessés. Pas de perte chez nous.

Groupe « Raymond Coudard » et 93-15: accrochage avec les Allemands en gare de Samoëns, au moment où nos hommes s'appêtent à enlever un camion de matériel. 5 Allemands hors de combat. Chez nous, perte de notre camarade Jean Maurice.

17 juin: 93-09, groupe « Maurice Blanchard ». Attaque d'éléments boches entre Abondance et Pont-de-la-Solitude à Sous-le-Pas. Vif engagement. Seize tués et blessés graves. Chez nous, commandant de la 9^e compagnie, Calixte Burnet tué et deux blessés.

18 juin: 93-18. Très sérieux engagements à Servoz. Les boches tirent au mortier et au canon de 37. Repli du groupe sans perte sur Arâches. Nous n'avons pas pu constater les pertes chez l'ennemi.

20 juin: 93-15 et groupe « Raymond Coudard ». Embuscade au pont de Bronze, près de Vougy; attaque de deux camions de miliciens. Plusieurs tués et blessés. Chez nous, pas de perte.

23 juin: 93-04. Attaque par les Allemands d'un petit camp près de Châtillon. Les boches incendient trois maisons et font deux prisonniers dans nos rangs.

24 juin: 93-15 et « Patrouille Blanche ». Les boches, groupés dans un fort convoi, reviennent au Plateau d'Assy. A 2 kms de Cluses, la colonne est prise sous le feu de nos hommes et subit de fortes pertes: une cinquantaine de tués et plus de 40 hommes blessés hors de combat. C'est sans doute la plus belle embuscade de notre histoire F.T.P. Aucune perte chez nous.

Groupe Jean Moëgne. Déraillement de deux machines sous le tunnel d'Evires.

25 juin: 93-17. A Evires, un groupe est en embuscade pour intercepter un camion de chaussures. Dix camions allemands se présentent. Téméairement, nos 8 camarades atta-

quent les premiers véhicules et tuent six boches dont un officier. Repli très difficile sous le feu de l'ennemi, mais pas de pertes chez nous.

Arrêtons-nous ici. Le bilan que nous venons d'exposer, quoique sommaire, est positif. L'efficacité et la valeur militaire de notre action ne sont plus à démontrer. Ajoutons simplement que pendant ces 30 jours, nos gars ont effectué plus d'une centaine de récupérations, exécutions ou opérations dont l'importance n'est pas négligeable.

Au début du mois de juillet, le recrutement s'intensifie chaque jour, l'enthousiasme déclenché par les brillantes actions des partisans conduit dans nos rangs des patriotes de plus en plus nombreux. Beaucoup viennent de l'A.S., tous sont de très jeunes éléments, pleins d'ardeur.

Le moral est bon, mais l'organisation rencontre malgré tout de grosses difficultés. Devant le gonflement de nos unités, le problème des cadres se pose, inquiétant. Dans certaines compagnies de partisans, quelques flottements se produisent. Il est indispensable de visiter ces unités, au moins tous les 5 ou 6 jours. Malgré un travail acharné, André ne parvient pas à suppléer entièrement le manque de chefs de bataillon à la hauteur. L'absence de C.E.R. et de C.E. de compagnie se fait terriblement sentir.

Mais tous les obstacles seront vaincus. L'énergie de notre C.M.R. dont on n'aura qu'une faible idée si l'on sait que C.O. et C.T. accomplissent presque tous les jours des tournées de 80 km. en vélo, cette énergie et la volonté de bien faire qui animent nos hommes surmonteront finalement les difficultés. Les compagnies sédentaires se dédoublent sans cesse, envoient des détachements dans les camps et de nouvelles compagnies de partisans se forment chaque semaine.

Pendant le mois de juillet, néanmoins, l'activité ralentit. En effet, les boches se méfient, font déblayer tous les bois aux abords des routes, renforcent leurs convois et ne circulent plus la nuit. Mais nos gars, plus aguerris, n'hésiteront pas cette fois à les attaquer en rase campagne, comme au lieu dit le Bois-des-Rosses, le 13 juillet.

Par contre, le nombre des miliciens et collaborateurs exécutés augmente. Le 14 juillet, en particulier, où nous savons par expérience que les Allemands ne circulent pas, nous célébrons la fête nationale en exécutant le plus possible de traîtres. Le 1^{er} sous-secteur, à lui seul réalise douze exécutions et, dans le département, le bilan est de 25. Une grande opération, prévue pour le 14 contre le village de Fessy, doit être avancée de deux jours. En effet, nous avons appris que le maire, collaborateur, recruteur de la milice, que nous nous préparions à exécuter, veut s'enfuir en Suisse.

Le 12 juillet, donc, les compagnies 93-15, 93-20 et 93-22 cernent Fessy. Toutes les maisons sont fouillées et nous récupérons trois miliciens armés que nous fusillons. Une maison d'où un quatrième tire sur nos hommes est incendiée. La 93-24 redescend le lendemain sur le village et cerne la maison du maire, absent la veille. Ce dernier, qui s'est réfugié sur son toit, est abattu au fusil-mitrailleur.

Le 14 juillet également, de nombreuses compagnies organisent sans ordres du C.M.R., des défilés en armes et des cérémonies devant les monuments aux Morts. Des discours sont prononcés à Bons-St-Didier, Abondance, Boège, Assy, etc... Nos gars préparent la Libération. Hélas, beaucoup d'entre eux, les meilleurs fils de France, ne devaient pas voir le 19 août. La population nous manifeste partout sa vive sympathie. Les masses sont derrière nous et les boches n'osent réagir.

Pendant tout le mois, nous tenons des embuscades de jour et de nuit sur les routes principales, et d'abord sur les routes qui nous sont assignées par le plan de coordination A.S.-F.T.P. Notre part de travail est naturellement la plus importante.

Et maintenant, dressons le bilan du mois:

5 juillet: 93-01. Désarmement de la brigade de gendarmerie de Thonon. Nombreux mousquetons et munitions récupérés.

6 juillet: 93-17 et 93-19. Embuscade à Cruseilles. Vive

fusillade. Les Allemands rebroussement chemin. Pas de perte chez nous.

12 juillet: 93-15. Embuscade au Bois-des-Rosses, route d'Annemasse-Thonon. Attaque en rase campagne d'un convoi allemand composé de trois camions, une voiture et un side-car. 4 tués et 8 blessés, dont trois officiers chez les boches. Pas de perte chez nous.

18 juillet: 93-15. Embuscade route d'Annemasse-Thonon, entre Douvaine et Loisin. Attaque d'un convoi boche. Résultat: 3 tués et 6 blessés. Aucune perte chez nous.

19 juillet: 93-19. Attaque d'un convoi boche. Un mort et trois blessés chez l'ennemi.

20 juillet: 93-16. Déraillement d'un train à la Balme-d'Arâches.

21 juillet: 93-16. Attirés par le déraillement du 20, les boches tombent sur notre embuscade. Pleine réussite. 21 Allemands tués et de nombreux blessés. Chez nous, 2 partisans tués, l'un d'eux est cloué à un arbre !

21 juillet: 93-21. Pour attirer un important détachement de miliciens séjournant à Thonon, dans une embuscade, nos hommes descendent vers la ville. Au pont de la Douceur, ils se heurtent à une patrouille allemande et ouvrent le feu. 1 heure de combat, six tués chez les Allemands. Aucune perte chez nous.

21 juillet: 93-17. Sabotage de la voie ferrée à St-Laurent et obstruction du tunnel d'Évires. Récupération du train de voitures et de vélos venant de Nantua.

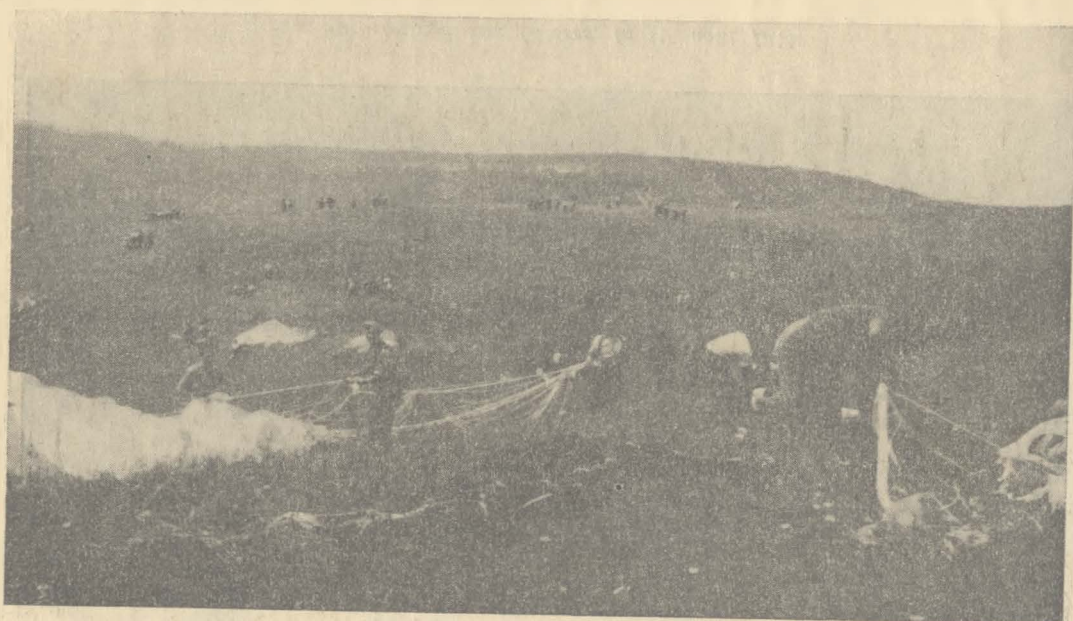
22 juillet: 93-21 et 93-34. Attaque de St-Gingolph. Départ samedi matin 22 à 7 h. en 2 groupes. Un groupe de 50 hommes vers les deux embuscades de protection entre le Locun et St-Gingolph, un autre groupe vers Bret. Arrivée à St-Gingolph comme prévu à 12 h. 10. Rencontre malheureuse avec une patrouille allemande aux premières maisons: trois Allemands tués. Effet de surprise supprimée par les détonations et dislocation des formations prévues. Encerclement de l'Hôtel de France et liquidation de la garde du Pont International. Défense énergique des boches par F.M. et grenades. A 13 h. 30,



Parachutage aux Glières, le 1^{er} août 1944.



Parachutage aux Glières, le 1^{er} août 1944.



Parachutage aux Glières, le 1^{er} août 1944.



Parachutage aux Glières, le 1^{er} août 1944.

ordre est donné de sonner la retraite. Résultat: 8 tués allemands, un blessé et trois prisonniers. Chez nous, un mort, notre camarade Gonzalès et 9 blessés transportés en Suisse. Deux civils ont été tués par les Allemands.

Le lendemain, les S.S. incendient St-Gingolph. Par mesure de représailles, ils prennent avec eux dix otages, dont le curé Rossillon. A l'exception de 4 maisons, tous les bâtiments sont pillés et le butin transporté sur camion à Evian. Immédiatement, nos camarades expédient aux Allemands une note leur ordonnant de cesser toute représailles, faute de quoi, les trois prisonniers seraient exécutés (ce qui fut fait).

L'attaque de St-Gingolph, dont on a fait grand bruit pour accuser nos F.T.P.F. de se livrer à des actions irréfléchies, avait été montée jusque dans le détail avec le plus grand soin. Nous devons signaler ici l'attitude suspecte d'une partie de la presse et la radio suisse, qui pendant plus de deux semaines ont fait une intense propagande, d'atermoielements en faisant ressortir les désastres de Saint-Gingolph comme les répercussions normales de la Résistance; ils n'avaient pas vu et n'ont pas parlé d'Oradour.

23 juillet: 93-15. Embuscade sur la route Annemasse-Thonon à Bonnatray. Attaque d'un convoi allemand de trois camions et une voiture légère, avec la collaboration des 93-22 et 93-24. Résultat: 2 boches tués et 5 blessés. Chez nous, pas de perte.

93-21. Embuscade près de Thonon: 4 tués et 2 prisonniers chez l'ennemi. Pas de perte dans nos formations.

93-04. Pour venger 4 des nôtres (Périllat, Musset, Ascari, Colson) qui ont été arrêtés à Cluses, le 4 juillet et fusillés à Annecy par la suite, nos camarades attaquent l'internat de Cluses, siège de la Gestapo locale. La sentinelle est tuée et notre tir cause des pertes à l'ennemi. Résultat incontrôlable mais certainement très sérieux.

Rumilly. Le camp de Cessens, près d'Albens, formé après les Glières, est attaqué par les miliciens. Devant des forces très supérieures, nos hommes qui, peu de temps auparavant ont désarmé plusieurs G.M.R. et saboté des voies ferrées à

Albens et Chindrieux, doivent se replier. De nombreuses arrestations ont lieu à Rumilly même et plusieurs de nos camarades sont déportés.

25 juillet: 93-17. Obstruction du tunnel d'Evires.

93-19. Attaque d'un convoi ennemi à la grenade sur la route Viry-St-Julien. Pertes sensibles chez les boches.

27 juillet: 93-17. Embuscade au pont de Même. Douze véhicules ennemis sont pris sous notre feu. Résultat: une trentaine d'hommes mis hors de combat, tués ou blessés. Plusieurs camions détruits. Chez nous, pas de perte.

A propos des événements militaires du mois de juillet, il convient de préciser ce qu'était la formation dénommée *Brigade Rouge Internationale*.

Elle fut constituée par un certain Hardy, agent de l'ennemi, qui avait réussi à s'infiltrer dans la compagnie 93-15. Pour constituer son groupe, cet Hardy fit désertir quelques hommes de la 93-15, puis intégra des éléments suspects qui « travaillaient » à leur compte dans le Chablais.

Se lançant à fond dans la provocation, Hardy multiplia les actions de brigandage, destinées à dresser la masse de la population contre la Résistance.

Mais il fut rapidement démasqué par les F.T.P., condamné à mort et exécuté par eux sur la place publique de Boège.

Le 1^{er} août, un grand parachutage est reçu en plein jour au Plateau des Glières. Nous tirons plusieurs leçons de cet événement :

1° *la discrétion*: la population entière était au courant du lieu de parachutage, du tonnage et même du « message » personnel. Il est inutile de faire ressortir le danger qui dé coulait d'une telle rumeur;

2° *l'organisation*: dans l'ensemble de nos compagnies, l'organisation, sans être parfaite, était satisfaisante. Tout se passa sans accrochage avec les Allemands. Mais la répartition entre les compagnies de l'A.S. créa un certain désordre. L'évacuation de nos hommes en convois protégés par les

partisans, nous permit toutefois de retirer notre part sur le dépôt de Boège, sans perte d'hommes ou de matériel.

3° *Composition du parachutage*: le matériel parachuté était composé pour 80 % d'explosifs et pour 20 % d'armes et de munitions. Encore une nouvelle « erreur » à l'actif du B.C.R.A., car notre département n'étant pas un point de passage, nous n'avions guère d'objectifs à faire sauter (ponts, voies ferrées). Au contraire, nous manquions terriblement d'armes individuelles et de matériel lourd.

A dater de ce parachutage, les combats augmentent d'envie. L'initiative des opérations nous appartient. Mais les boches circulent de moins en moins et se retranchent dans leurs postes. Nos hommes tendent des embuscades permanentes dans l'attente de l'action générale et procèdent à un dernier nettoyage de miliciens locaux. Les accrochages directs avec les Allemands sont assez nombreux. Notamment, sur la route de Chamonix, à la gare des Houches où la 93-18 met hors de combat, le 9 août, un convoi ennemi bien protégé. A signaler également, le 13 août, l'attaque de 15 camions allemands à Evires par les 93-17 et 93-35 opérant avec un détachement d'Espagnols. De nombreux morts ennemis restent sur le terrain.

Cette dernière embuscade nous donne l'occasion de nous étendre un peu longuement sur les Républicains espagnols incorporés dans nos rangs.

Sept-cent cinquante combattants de la République espagnole sont affectés le 22 septembre 1940 à la réfection des routes de la Haute-Savoie, au travail dans les carrières, etc. Répartis en trois compagnies (515, 514 et 517), surveillés par des officiers et des sous-officiers de réserve français choisis par Vichy, ils ne sont pas rétribués. De 40 à 42, l'effectif diminue de moitié, quelques mutations sont faites et des convois d'« indésirables », militants du Parti Communiste notamment, sont expédiés en Afrique pour la constitution du Transaharien, ainsi qu'en Allemagne.

Fin 1942, seul le groupe 517 subsiste en Haute-Savoie.

Il est commandé par des fascistes notoires, capitaine Vallière et adjudant Palop, de triste mémoire pour les anti-fascistes espagnols. Un fort groupe de militants du P.C. étant en danger d'être déporté, passe en Suisse. En janvier 1943, un autre groupe en instance de départ pour l'Allemagne « contacte » un camarade espagnol du M.U.R. et prend le maquis. A sa tête se trouve Avéline Escudero qui devait être tué aux Glières. Au mois d'avril, 45 hommes sont répartis en trois groupes. L'un au Semnoz (commandé par Antonio Vilshiès), l'autre à Alex (commandé par Antonio Jurado) et le troisième à Thônes (Escudero).

Le groupe Jurado participe à la bagarre de la Dent de Lanfon, en avril 1943, et tous les Espagnols effectuent une grande quantité de sabotages. Quatre d'entre eux sont arrêtés et déportés. Le 30 janvier 1944, 55 Espagnols sont dirigés sur le Plateau des Glières où ils forment la section Ebros, divisée en deux groupes (Jurado et Vilshiès). Ils participent à de nombreux coups de main dans les villages bordant le Plateau, notamment à la capture des 80 G.M.R. à Entremont. Ils entretiennent de bons rapports avec le groupe F.T.P. « Maurice Coulomb ».

Au moment de la retraite générale, ils se trouvent les derniers sur le Plateau des Glières. Ils se retirent en combattant avec acharnement. Leurs pertes s'élèvent à 5 morts, un blessé et 4 prisonniers déportés.

Repliés au Semnoz, ils mettent un mois à regrouper 30 des leurs, toujours en relations avec l'A.S. Lorsque les troupes d'occupation viennent brûler le village du Puisot, *ils restent seuls à affronter 100 boches*, qui attaquent avec des mortiers et un canon de 35. Nos camarades parviennent à récupérer toutes les armes et les vivres du camp.

Sur ces entrefaites (début juin), les Républicains espagnols reçoivent l'ordre de leur Comité de Libération, d'avoir à se mettre en contact avec nous et de participer à la lutte générale. Nous prîmes contact le 12 juin à Annecy où il fut décidé que le commandant Jurado et 20 de ses hommes rejoindraient la 93-17 à la Chapelle-Rambaud; 25 autres hom-

mes suivirent quelques jours après. Ils avaient avec eux un certain nombre de chevaux qui avaient fait la retraite d'Espagne, et que nos amis choyaient avec tendresse, depuis 5 ans !

Arrivés chez les F.T.P., les anti-fascistes espagnols connurent une surprise dont ils ne sont pas encore revenus : celle d'être traités et nourris de la même façon que les combattants français, de participer à des opérations étudiées à l'avance et surtout de toucher une solde (très maigre pourtant), égale à celle des Français. Et c'est un grand souvenir pour nous que la remise à ces combattants exemplaires de leurs premiers insignes F.T.P.F. Ce fut pour eux une cérémonie solennelle. Jurado fit mettre ses hommes au garde-à-vous, l'arme au pied, et on pouvait lire dans leur regard une joie immense.

De nombreux autres Espagnols rejoignirent nos rangs par la suite (ceux de Taninges en particulier) et beaucoup combattirent, dispersés dans l'A.S. Plusieurs furent tués, un très grand nombre fut déporté. Après le 14 juillet, nous prîmes contact pour la première fois avec « Miguel » qui ravonnait sur trois départements. Arrêté avec un de ses camarades de La Roche, conduit à Bonneville puis à Annecy, il devait y être fusillé quand ils furent tous délivrés, la veille du jour de la Libération.

Tous les anti-fascistes espagnols que nous avons connus avant la Libération étaient de parfaits soldats et de très bons F.T.P. Une fois la liberté retrouvée, il y eut chez eux quelques frictions causées par des divergences politiques. Mais, à une heure où la seule dictature subsistant dans le monde est celle de Franco, nous sommes fiers de rendre hommage aux militants de toutes tendances qui ont lutté pour la Liberté de la France, et nous crions avec eux « Vive la République Espagnole ! »

À la veille du deuxième débarquement, les effectifs de notre mouvement F.T.P.F. sont les suivants :

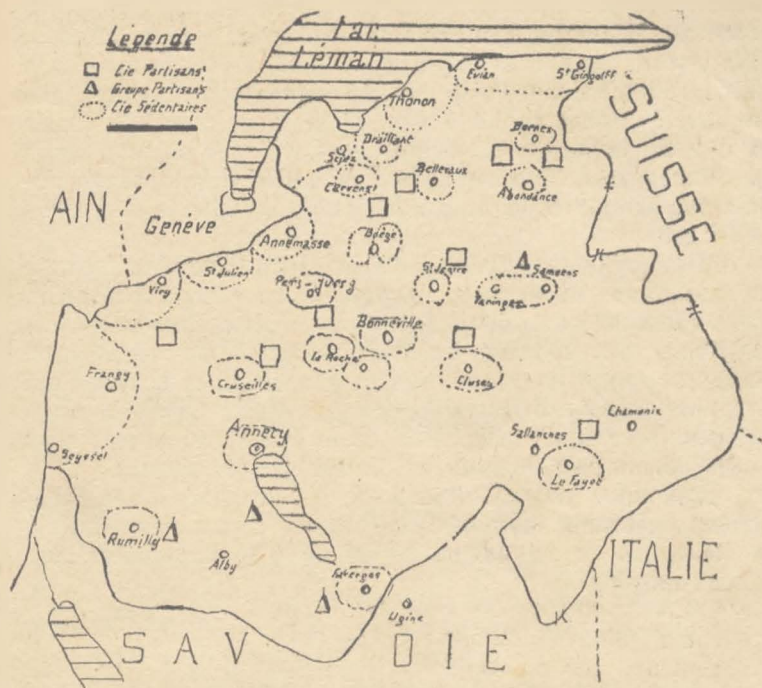
27 compagnies de sédentaires sont en activité. Depuis le début de juin en effet, de nouvelles formations ont été créées

à Bernex, Draillant, Bellevaux, Boège, Viry, St-Pierre-de-Rumilly, etc...

Mais c'est évidemment sur les compagnies de partisans que notre effectif s'est porté. Au 1^{er} août, 10 de ces formations sont constituées. En plus des 93-15, 93-16, 93-18, 93-34 et 93-21 déjà citées, il faut compter maintenant les compagnies suivantes :

- 93-17 (David), formée à la Chapelle-Rambaud avec des camarades de la 93-07 sédentaire, du camp « Louis Aulagne » et du « Liberté Chérie »;
- 93-19 (Lacroix) sur les monts Vuache;
- 93-32 (Franciens-Génissiat);
- 93-20 (Richard), formée le 20 juin aux Voirons et groupant les éléments des 2^e, 7^e, et 14^e sédentaires;
- 93-14, formée fin juin par Maurisset qui avait déjà constitué deux autres compagnies de partisans. La 93-14 est également stationnée aux Voirons;
- 93-04 qui rassemble la 40^e sédentaire et la « Patrouille Blanche »;
- 93-24 (Fernand), qui date du 14 juillet. C'est en fait la compagnie « autonome » de la vallée de Boège. Mise en demeure, par l'E.M. F.F.I. de passer, soit à l'A.S., soit aux F.T.P., elle opta pour nous après une discussion mémorable. Il faut dire ici que le résultat est dû à un travail acharné de plusieurs mois de notre camarade Michel Blanc. Il avait réussi à créer une autre compagnie, la 93-23 dans la même vallée. Chargé de reconstituer la 3^e compagnie d'Annemasse, il avait en 15 jours regroupé plus de 11 détachements quand il se fit arrêter au début d'août. Ce partisan exemplaire fit libérer 6 camarades pris avec lui en se chargeant volontairement de toutes les responsabilités. Fusillé à Annecy le 8 août, il laissa dans nos rangs un vide immense.

Signalons encore que 4 nouvelles compagnies de partisans sont formées fin juillet, début août. Mais elles n'auront



SITUATION D'EFFECTIFS AU 1^{er} AOÛT 1944.

leurs effectifs au complet que pendant les combats de la Libération. Ce sont: la 93-35 (groupe Jean Moëgne et jeunes éléments d'Annecy), la 93-13 (Bonneville), la 93-28 (Saint-Pierre-de-Rumilly) et la 93-39, dite Alpha (groupes divers de Saint-Jorioz et d'ailleurs).

Pour être complets, il nous faut signaler enfin l'activité des femmes inscrites à notre organisation. Elles furent relativement nombreuses. Presque tous nos courriers étaient des femmes. Au mois d'août, nous en comptons 15, à tous les échelons, qui travaillaient pour nous en permanence. Nous

n'eûmes qu'une seule perte, dans la personne de Betty, une jeune alsacienne qui avait rejoint le camp du « Mont-Blanc ». Elle y resta deux mois et participa, les armes à la main à la défense du Chainay. Prise ensuite comme courrier-inter, elle fut arrêtée début juillet à Aix. Malheureusement elle parla et il y eut beaucoup de dégâts en Savoie. A signaler aussi que Renée V....., d'Annemasse chez qui le C.M.R. se réunissait, fut arrêtée mais ne parla pas et fut libérée à Annecy le 19 août.

Certaines de ces camarades faisaient preuve d'un courage extraordinaire, en transportant papiers, courrier et armement. Elles faisaient quelquefois le trajet en vélo: La Roche-Aix-les-Bains, aller et retour dans la journée. Nous avions aussi dans nos rangs un grand nombre d'assistantes sociales qui firent un très beau travail. De toutes parts enfin, de nombreuses femmes d'esprit et de cœur F.T.P. donnèrent asile à nos hommes et endossèrent de très grands risques.

Ainsi, nous arrivons à la veille des combats de la Libération, tous unis, hommes et femmes, camarades français et étrangers, au sein d'une organisation dynamique et sûre de ses moyens.

CHAPITRE X

Les journées de la Libération

LE 15 août au matin, notre C.M.R. I.3 tient une réunion, la dernière clandestine, dans un hameau, près de La Roche. Le C.E.I.R. Mudry vient d'envoyer plusieurs notes dont voici les extraits :

« 3 août: ...*Opérations*: Engager et poursuivre toutes les opérations avec un esprit offensif. Attaquer l'ennemi partout où il se trouve. Chasser tout état d'esprit attentiste et développer la combativité de tous... »

« F.F.J.: Tout mettre en œuvre pour réaliser l'union au sein des F.F.I. Faire les concessions nécessaires, sans capitulation toutefois. Ne pas faire l'union, c'est faire le jeu de l'ennemi... »

« 14 août: ...Je suis dans l'impossibilité d'assister à votre C.M.R. du 15. Le C.M.I.R. est décidé à faire appliquer avec énergie toutes les mesures d'organisation. L'état d'esprit dans lequel nous sommes décidés à agir est celui-ci: Faire la guerre, exécuter les consignes à 100 %... »

15 août : ... *Le moment est venu où nous devons donner*

la mesure de nos forces. Nous devons entraîner à nos côtés les forces de la Résistance et le peuple tout entier dans une formidable insurrection nationale qui balayera tout sur son passage. Tous à l'action. Aucune faiblesse ne peut être permise, que chacun en soit persuadé. J'attends vos communiqués militaires... »

Signé: le C.E.I.R. ROLAND.

Un plan d'opérations est fixé. Nous décidons d'attaquer d'abord les postes les plus faibles en dégagant les rives du Léman, puis la Haute-Vallée de l'Arve. Tous ces objectifs seront promptement atteints en liaison avec l'A.S. Ensuite, il faudra resserrer la tenaille sur Annemasse, réduire les postes de Valleiry et Viry et attaquer Cluses, position-clé, qui se trouve isolée d'Annecy par nos barrages d'Evires et de Cruseilles.

A l'issue du C.M.R., nous apprenons que le débarquement du Midi a eu lieu: le soir même, Evian tombait. C'est alors le développement de la bataille générale, de la bataille victorieuse de notre Libération.

Cette bataille fut le couronnement des innombrables combats menés dans la nuit de l'occupation. Nous avons eu le temps d'apprendre par l'expérience même, quelle est l'organisation la plus rationnelle des unités de partisans, et quel était le dispositif de forces le plus efficace dans notre région.

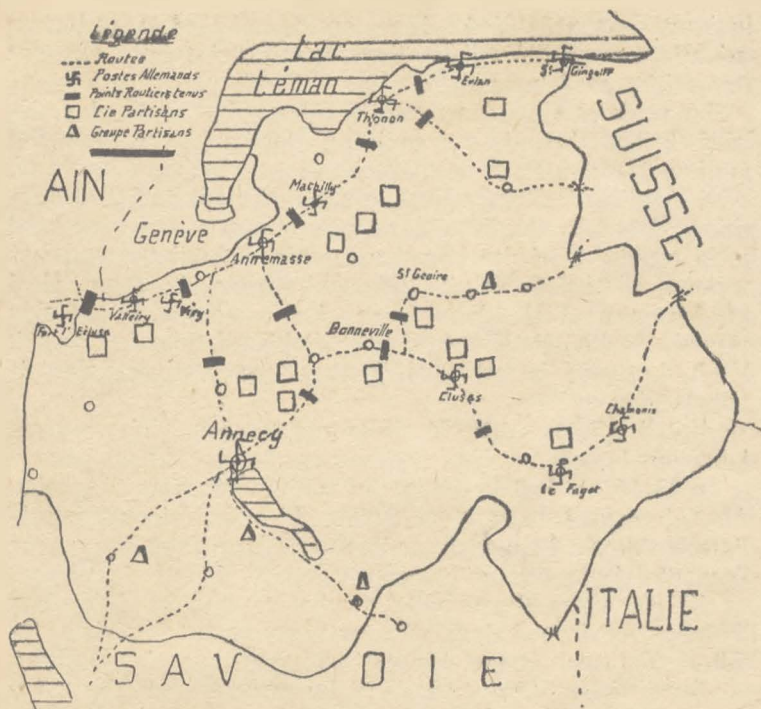
Nous bénéficiâmes aussi dans cette bataille du moral extraordinaire de nos hommes, moral trempé par les épreuves passées.

Enfin notre avantage essentiel fut la confiance que nous accorda la population tout entière, pour nous avoir vus depuis longtemps à l'œuvre.

La Libération fut l'œuvre d'un formidable élan populaire dont nous étions le moteur.

Quatre années de lutte tenace, en dépit des conseils attentistes, trouvaient maintenant leur pleine justification.

Mais suivons maintenant dans le détail le déroulement de l'action.



DISPOSITIF DES COMPAGNIES DE PARTISANS
ET LEURS MISSIONS AU 15 AOÛT 1944.

LES COMBATS DE MACHILLY ET SAINT-CERGUES

Langin, 16 août. 3 h. du matin. Les compagnies 93-15 (Français), 93-22 et 93-24 descendues de Boège par une marche de nuit, retrouvent les groupes locaux de sédentaires. Le jour commence à poindre et le 3^e bataillon au grand complet met en place le dispositif d'attaque sur St-Cergues et Machilly. La 93-22 prend position à St-Cergues, pendant que 50 hommes de la 93-24 assurent un bouchon à

Juigny. Ce sont la 93-15, le restant de la 93-24 et les locaux qui attaqueront l'Hôtellerie Savoyarde de Machilly où sont retranchés les Allemands.

La veille, à Chagenard, notre S.R. a dressé un plan détaillé de l'hôtel et de ses environs. Pendant la nuit, un flot continu de camions et de voitures s'est dirigé sur Langin où a été établi le P.C., ainsi que le dépôt de voitures et de munitions. Dans la nuit, les compagnies se sont rangées au bord de la route. Le tri des hommes se fait méthodiquement. Les porteurs d'arbalète (bazookas) sont retirés du rang, ainsi que les tireurs F.M. Ils ont pour mission d'approcher le plus possible de l'hôtel, afin de couvrir l'objectif d'un feu nourri. A 4 h. du matin, la manœuvre d'encerclement est réalisée suivant le plan prévu.

A 7 h. 15, un coup de sifflet retentit que l'écho renvoie dans tout le secteur. Une grenade est lancée par un homme de la 93-15 et c'est le début du combat. Mortiers, bazooka, F.M. et mausers entrent en action. L'ennemi riposte immédiatement avec beaucoup de vigueur. Une première vague d'assaut échoue devant la défense boche et Jean de Vienne, touché au ventre d'une balle, tombe le premier. Cependant l'hôtel est environné de fumée, les vitres volent en éclats, les balles s'écrasent contre les murs et les obus s'enfoncent par les fenêtres. Abrisés derrière les matelas, les Allemands tirent plus ou moins au jugé et la résistance s'affaiblit. Nos projectiles incendiaires ne parviennent pas à mettre le feu au repaire ennemi. Vers 11 h. nos hommes se regroupent.

Pendant que se déroulait cette première phase du combat, les boches parvenaient à alerter leur garnison d'Ansemasse. Celle-ci leur envoyait un renfort qui se présente à 8 h. du matin devant St-Cergues. Il est immédiatement stoppé par la 93-29 qui ouvre le feu et s'oppose victorieusement à l'offensive adverse. Pendant plus d'une demi-heure, les Allemands qui disposent de mitrailleuses et d'un effectif nombreux, tentent de rejeter nos hommes et de se frayer un passage vers Machilly. A bout de munitions, et sans armes lourdes, la 93-22 ne réussit pas à anéantir complètement le convoi et se replie

sur les abords de Machilly pour tendre un deuxième barrage. Mais les boches ont subi des pertes excessives. Ils renoncent à poursuivre leur mission et repartent vers Annemasse par la route de Juvigny. A peine ont-ils accompli quelques centaines de mètres qu'ils tombent sur le bouchon de la 93-24. Les deux camions sont incendiés et l'effectif presque entièrement mis hors de combat. L'ennemi fait alors demi-tour et trouve un refuge provisoire au poste douanier de Saint-Cergues qui n'a pu être encerclé.

Il est toujours intéressant de connaître le point de vue de l'adversaire. Ayant pu mettre la main sur les archives allemandes, nous donnons au lecteur le compte rendu de cette section par le chef de convoi boche:

RAPPORT DU 16 AOUT 1944

« Concerne l'attaque des terroristes le 16. 8. 44 près de St-Cergues sur la route de Thonon-Annemasse et la route St-Cergues frontière suisse.

1. — *Exposé des faits:*

Selon communication téléphonique du contrôle douanier Annemasse, le poste de Machilly a été attaqué par des terroristes. Le combat est dur et le poste demande d'urgence des renforts.

2. — *Mission:*

Le chef de groupe Albrecht a la mission de se porter sur Machilly avec un convoi et débloquer la frontière.

3. — *Effectifs:*

Deux groupes de police de protection. Un groupe de douaniers.

4. — Armement:

3 mitrailleuses légères, 8 mitraillettes, fusils et grenades à main.

5. — Circonstances:

A 8 h. 30, le convoi composé d'une auto et d'un camion Saurer 30 places partant d'Annemasse, atteint St-Cergues à 9 h. A l'entrée de la localité, nous fûmes placés tout à coup sous un feu violent de mitrailleuses et de mitraillettes provenant d'un champ de maïs et de jardins tout près de la route. Les hommes sautèrent en bas des véhicules et se mirent en position des deux côtés de la route. Nous ripostâmes aussitôt au feu. L'adversaire se trouvait à environ 60 m. de nous dans un champ de maïs et au coin des maisons d'où il prenait la route sous un feu violent. En mettant pied à terre, nous avions déjà un mort et plusieurs blessés. Après un dur combat, nous réussîmes à rejeter l'adversaire à l'entrée de la localité. L'ennemi se retira vers l'est sur une petite hauteur et continua à tirer sur notre flanc avec des mitrailleuses. A la suite d'un feu efficace de grenades, les terroristes durent évacuer la hauteur et un feu de mitrailleuse fut dirigé sur eux durant leur fuite. Le combat dura encore 45 minutes. Le convoi avait 2 tués, 9 blessés dont une grande partie grièvement. Une mitrailleuse faisait défaut. Le nombre de tués et de blessés de l'ennemi ne put être constaté. Les pneus des véhicules étaient transpercés. Le réservoir du camion Saurer fut percé, l'essence s'échappa. Après que le chef de combat fut mis hors de combat à la suite d'une blessure, je pris la conduite du convoi. L'exécution de la mission n'était plus possible avec les deux voitures. Par suite du nombre de tués et de blessés, je pris la résolution de m'éloigner le plus loin possible de la zone dangereuse avec les véhicules endommagés et pris une route latérale le long de la frontière suisse, dans la direction d'Annemasse.

Sur la route, vers la gare de St-Cergues et le poste de douanes, nous fûmes pris de nouveau sous un feu violent

de mitrailleuses et de mitraillettes provenant des hauteurs en face. Toute la route était soumise à un tir violent, de sorte que nous dûmes nous abriter aussitôt dans le fossé de la route. Nous avons remarqué vers le Saurer une forte détonation, probablement un coup direct par un projectile au phosphore. Le Saurer fut aussitôt entouré de flammes, mis en mouvement, et mit le feu au deuxième véhicule. A la suite de l'explosion du réservoir à essence et du déchargement de munitions, le feu se propagea si rapidement qu'il ne fut pas possible d'enterrer les 4 tués. En dehors de cela, les deux véhicules étaient sous le feu violent de 5 mitrailleuses.

Les sous-officiers Aldenhoven et Bierk, qui avaient déjà été blessés grièvement dans le premier combat, furent atteints mortellement, de sorte que le nombre de tués s'élève à 6. La position de l'adversaire était favorable de sorte qu'il ne fut pas possible de l'arrêter par notre défense.

A la suite des faits rapportés: disparition de deux mitrailleuses et munitions correspondantes, nous avons réussi cependant à regagner avec les blessés le poste de douanes de St-Cergues et à tenir jusqu'à l'arrivée des renforts d'An-nemasse. L'alerte de la compagnie a eu lieu par téléphone, par notre groupe-service, par l'intermédiaire du point d'appui douanier de St-Cergues.

6. — *Expérience:*

L'adversaire a employé une bonne tactique. Sans notre arrivée, le poste de St-Cergues aurait pu être enlevé. Lors du combat avec ses avant-postes, le poste était déjà à moitié encerclé. »

Au cours de ces deux engagements, les boches perdent plus de 20 tués (constatation faite sur le terrain même), et comptent de nombreux blessés.

Mais revenons à Machilly. A midi, Franquis demande des volontaires dans toutes les compagnies en vue de l'assaut final. Tous les hommes de la 93-15 lèvent la main et l'attaque commence immédiatement. De toutes les routes qui mènent

à l'hôtel, les hommes débouchent en courant ; ceux qui viennent du côté de la gare sont gênés dans leur mouvement par l'incendie qui fait rage. (Et, au mépris du danger, ils courent à l'écurie afin de libérer généreusement le bétail qui s'y trouve.) La 93-15 parvient cependant la première dans la petite cour, derrière l'hôtel et fait sortir les boches, mains en l'air, de la cave où ils étaient cachés. Tous nos F.T.P. entonnent alors la Marseillaise qui est reprise par les camarades restés sur les côteaux voisins. Pendant plusieurs minutes, un chant de victoire s'élève. Une colonne de prisonniers est emmenée sous bonne escorte à Boège où un camp a été préparé à leur intention. Par la suite, deux autres nazis, ainsi qu'une jeune Française travaillant pour l'ennemi sont faits prisonniers. A 13 h., Machilly était complètement libéré de l'envahisseur hitlérien.

Cependant, vers St-Cergues, un nouveau renfort allemand, venu à pied de Ville-la-Grand, attaque le bouchon de la 93-24 qui combat jusqu'à 15 h. Mais l'épuisement rapide de leurs munitions contraint nos hommes à se replier en Suisse où ils sont internés, sauf deux qui parviennent à se cacher et un troisième qui s'évade. Les Allemands n'insistent pas, se retranchent sur Annemasse et dans l'après-midi, le secteur Machilly-St-Cergues est pratiquement nettoyé. Le poste douanier sera occupé par nos hommes sans coup férir.

L'étreinte française se resserre sur Annemasse. Un bouchon est établi par la 93-22 à Juvigny et 2 autres à St-Cergues et sur la route de Ville-la-Grand par la 93-24. Cette dernière effectue de nombreuses patrouilles pendant toute la journée du 17 août dans les bois de Veigy et abat 5 Allemands.

La libération de Machilly a coûté aux F.T.P. 3 morts et 4 blessés ; les pertes boches s'élèvent à plus de 25 morts.

LA LIBERATION DU LEMAN : THONON, EVIAN, YVOIRE

Les troupes d'occupation allemandes sont cantonnées à l'hôtel Belle-Rive, au Château de Rives, au Petit Séminaire



Hector ISABELLA,
F.T.P.,

Fusillé à Montluc, juillet 1944.



Jean PEILLEX,
F.T.P.,

Tué en combat le 17 août 1944 à Thonon.



Henri GRISONI,
F.T.P.,
Tué en septembre 1944 en Tarentaise.



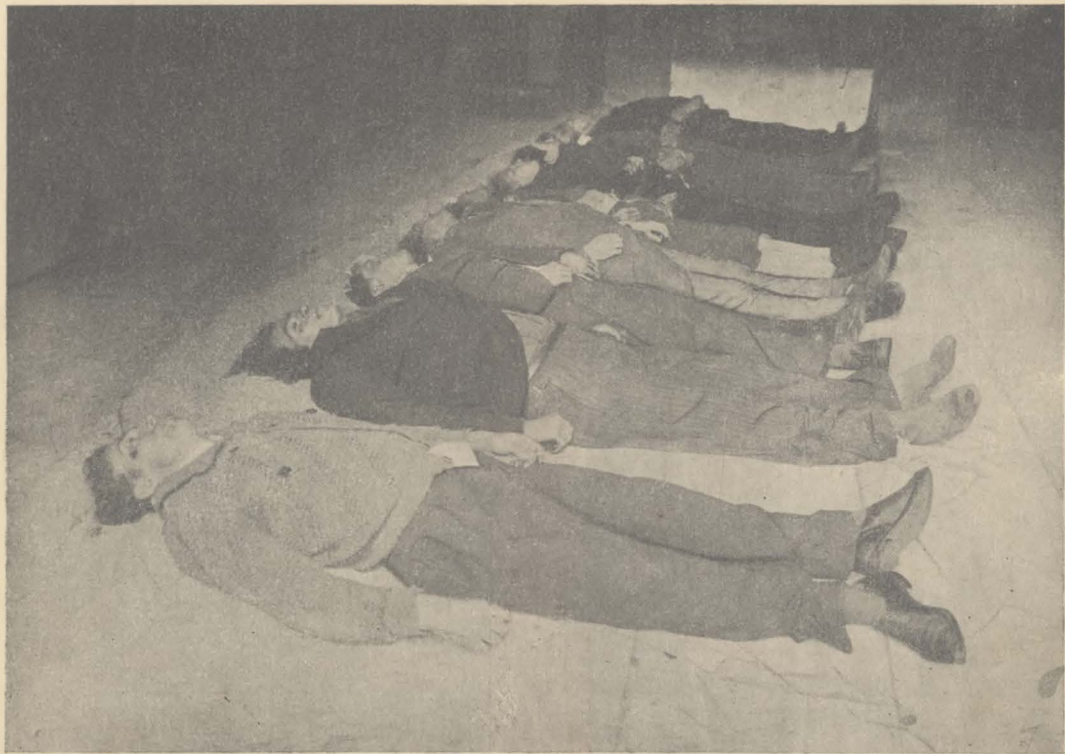
Edmond GRISONI,
F.T.P.,
Tué le 17 août 1944
à la Libération de Thonon.



Michel BLANC,
Lieutenant F.T.P.,
Fusillé à Vieugy le 8 août 1944.



Marius COCHET,
Lieutenant F.T.P.,
Tué en combat le 22 août 1944
à La Cure, Ain.



*Le 18 juin 1944, à Vieûgy, 10 F.T.P.F.
sont fusillés par les Allemands.*

et au Grand Collège du Sacré-Cœur, ces deux bâtiments dominant la ville. L'effectif est d'environ 800 boches. Barbelés, créneaux, tranchées pour armes automatiques fortifient les positions ennemies. Devant les incursions de plus en plus fréquentes de nos camarades dans la ville (on put voir un certain jeudi, le maquis contrôlant les prix sur le marché, un autre jour les gendarmes désarmés et déshabillés par les F.T.P. d'Abondance), les patrouilles circulent en ville, l'arme à la main, prêtes à faire feu sans sommation.

Si les camions boches n'osent plus s'aventurer dans les vallées de Morzine, Abondance et Bellevaux, il n'en est pas de même dans la plaine. Des renforts peuvent être rapidement amenés d'Annemasse ou d'Annecy.

De notre côté, c'est le 1^{er} bataillon du 1^{er} sous-secteur F.T.P. qui va entrer en action. Il comprend la 1^{re} compagnie sédentaire (Thonon). des détachements locaux du Haut et Bas-Chablais (Vongy, Sciez, Chens, Féternes, Amphion, etc...) Les 93-23, 93-33, 93-21 et 93-09. La participation de l'A.S. s'élève à deux corps-francs (Bellevaux et Le Biot) et à une compagnie (Anjot).

Le 16 août, la sous-préfecture est occupée de vive force et le sous-préfet vichyssois gardé prisonnier au col de Feu par les 93-23 et 93-33. C'est un partisan qui remplit provisoirement les fonctions de sous-préfet, puis la mairie est occupée, ainsi que les services du ravitaillement. Mais aucune réaction visible de l'ennemi n'est à signaler.

C'est peu après que le dispositif de combat est mis en place. La 1^{re} compagnie se tient aux chantiers Amolini. Plusieurs embuscades sont dressées: à Marclaz (2 F.M.), à Anthy, Séchex, à Vongy et au Moulin-Blanchard. A 11 h., la 1^{re} compagnie encercle le Sacré-Cœur et le Petit Séminaire. Elle doit s'opposer à toute sortie éventuelle de l'ennemi. Les Francs-Tireurs sont disséminés dans les rues de la ville, sur les toits, en barrages sur les places. Le courant électrique, le gaz et l'eau sont coupés à 19 h. Le téléphone subit le même sort, Thonon est isolé de l'extérieur. A 20 h., nouvel ultimatum, nouveau refus. A 23 h., la 93-09 prend ses

positions. Il pleut. Mais le moral est très haut et l'action attendue avec impatience. L'enthousiasme se répand dans tous les groupes à la nouvelle du débarquement de l'Armée d'Afrique sur les côtes de la Méditerranée. Dans la nuit, le corps-franc de Bellevaux (A.S.) arrive place de la mairie. Il prend pour objectif les garnisons allemandes de Rives. Et c'est ensuite au tour de la compagnie Anjot et du corps-franc de Bioge de descendre sur Thonon.

Le 16 août. Dans les premières heures de l'aube, la 93-09 occupe les avant-postes de Crêtes et la 93-21 disposant d'une mitrailleuse, s'installe sur les mêmes positions.

Dans la matinée, Rives est attaquée la première, et durant toute la journée, les objectifs subissent un feu général. Les boches se défendent avec acharnement. L'action se calme quelque peu à la tombée de la nuit. Il pleut encore. La population s'empresse pour porter à boire à nos combattants.

Le 17 août au matin, les boches tentent, sans résultat, de sortir pour s'approvisionner en eau à la fontaine des abattoirs. Une faute permet à ceux du Petit Séminaire de se ravitailler aux réservoirs de la S.N.C.F. contigus à la propriété, mais un groupe de Polonais de la 93-09 escalade de vive force les murs du séminaire et prend position à l'intérieur même du parc, sous les fenêtres boches. La bataille reprend. A midi, la garnison de Rives est vaincue. Le transfert des prisonniers commence sur St-Jean-d'Aulph. Armes et munitions sont récupérées et immédiatement distribuées. Par contre, la bataille sur Crêtes continue toujours et le tir nourri des assiégés ne laisse pas supposer de reddition prochaine.

A Evian, la situation est plus favorable. La garnison vient de se rendre au commandant de la compagnie F.T.P. locale (93-12), 600 hommes sont rassemblés et laissés provisoirement dans les locaux qu'ils occupaient. La 93-21 qui avait été envoyée d'urgence sur les lieux, revient sur Thonon où la bataille continue.

Une dernière demande de reddition est faite. Une voiture munie du drapeau blanc réglementaire s'approche du Sa-

cré-Cœur. 2 F.T.P., 1 A.S. et des prisonniers interprètes y ont pris place. A l'encontre des lois internationales les plus élémentaires, nos camarades sont mitraillés et Jean Peilleux tué sur le coup. Il n'est plus question maintenant de reddition amiable.

Les bazookas sont pointés sur le Sacré-Cœur. L'un d'eux est installé sur le toit de la Conciergerie des Abattoirs, à très courte distance du bâtiment occupé par l'ennemi. Un feu terrible décime l'adversaire. Un homme de la 93-21, dans un acte de bravoure inouï, saute sur le mur de l'enceinte, mitraille un groupe boche, s'empare d'un F.M. et tire aussitôt de plein fouet sur une tranchée d'où les hitlériens actionnent leurs armes automatiques. L'E.M. F.T.P. visite les postes. Nos hommes y sont en très grande majorité. Epuisés par ce long combat, ils n'ont pas connu la relève un seul instant, mais tous nos gars du Chablais veulent vaincre. A 9 h., les haut-parleurs boches annoncent une trêve. L'ennemi veut demander des ordres à Annecy. Et à 16 h. le drapeau blanc est hissé sur la coupole du Sacré-Cœur et sur le Séminaire. Les nazis se rendent. Quelques instants après, le drapeau tricolore flotte sur les bâtiments. Thonon est libéré.

750 prisonniers allemands sont dirigés sur le camp de St-Jean-d'Aulph ou enfermés dans la gendarmerie de Thonon. Le 1^{er} bataillon F.T.P. prend ses quartiers à l'E.P.S. Le moment est venu de rassembler pieusement nos morts au nombre de 7 et de soigner les blessés (une quinzaine). L'A.S. compte 8 morts et la population thononnaise déplore 5 civils tués pendant l'action.

Un butin considérable d'armes et de munitions est pris à l'ennemi et quelques jours plus tard, les troupes du Chablais s'en allaient combattre les S.S. en Maurienne et en Tarentaise.

Dans la soirée cependant, la 93-15 de Franquis, ayant reçu l'ordre de partir en renfort sur Thonon, est détournée sur Yvoire. Dans la nuit, elle est rejointe par la 93-24. Une attaque collective est prévue pour le lendemain. A 23 h., nos hommes sont alertés: les Allemands prennent la direction

de la frontière. Les deux compagnies se placent en surveillance dans les bois pour leur barrer la route. Au petit jour, le poste est attaqué. 15 Allemands sont tués et de nombreux prisonniers rassemblés puis expédiés sur Boège. La 93-15 et la 93-24 quittent immédiatement les lieux pour se rendre devant le fort de l'Ecluse où nous les retrouverons d'ici quelques pages.

Les rives du Léman sont nettoyées de l'envahisseur exé-
cré...

LE FAYET-CHAMONIX

Le 16 août, sur indication de son S.R., qui a relevé des signes de démoralisation parmi la garnison allemande au Fayet, la compagnie 93-18 envoie par téléphone de la poste de Passy, un ultimatum à la Kommandantur. Mais après une demi-heure de réflexion, les boches, qui semblent pourtant assez intimidés, refusent de se rendre aux « terroristes ». Et avant que nous ayons pu intervenir, ils effectuent une rafle de civils (femmes et enfants) qu'ils enferment entre les barbelés de protection et leur hôtel. Bien protégés derrière cette chair française, ils attendent, lâchement, jusqu'au lendemain, pour faire leur reddition aux corps-francs de l'A.S. de St-Gervais-Megève. Une cinquantaine d'hommes sont faits prisonniers et un important matériel est récupéré.

Pendant ce temps, la garnison allemande de Chamonix tentait une sortie vers Cluses dans l'après-midi du 17. Mais les boches sont arrêtés aux Houches par la 93-18 (un camion incendié et plusieurs tués). Devant l'inutilité de leurs efforts, et sans nouvelles du Fayet, ils acceptent d'entrer en relations téléphoniques avec le P.C. F.F.I. A 18 h. 30, ils décident de se rendre. Les chefs locaux A.S. et F.T.P. entrent au Majestic et sont reçus par le colonel ennemi. Nous allons avec lui dans le parc où sont alignés 120 de ses hommes dont 12 officiers. Ils ne crânent plus maintenant et manifestent une peur terrible devant les gars de la 93-18 qui se sont infiltrés autour de l'immeuble. A la dérobée, les Allemands regardent ces « terroristes » avec anxiété.

Mais un coup de téléphone alerte notre E.M.: Cluses bouge, il faut du renfort. Immédiatement, le matériel est partagé avec le chef local de l'A.S. Pour notre compte, nous récupérons 90 mausers, deux mitrailleuses lourdes, 4 F.M., 4 mitraillettes, des revolvers, deux tonnes au moins de munitions, deux camions, une ambulance, 4.000 litres d'essence, etc. Ce matériel est immédiatement dirigé sur Passy, où il est distribué à la 93-06 qui, de ce fait, se trouve bien armée et participera pour une large part à la bataille de Cluses.

LIBERATION D'ANNEMASSE

Annemasse fut libérée le 18 août par nos camarades de l'A.S. et la compagnie 93-03. Dès le 15 août, des barrages sont établis sur les deux routes de Mornex et sur la route principale d'Annecy. Au niveau du Pont d'Arthaz, des abattis sont effectués; cet obstacle est battu par un F.M., une mitrailleuse et quelques fusils.

Le 16 août, une patrouille composée d'un side-car (monté par 3 membres de l'A.S.) et une voiture légère (F.T.P.) effectue une reconnaissance offensive sur Annemasse et plus précisément l'établissement « Pax » où les boches s'étaient retranchés. Le side-car mitraillé, tombe aux mains de l'ennemi, mais sans pertes pour les Français.

Dans la nuit du 17 au 18 août, le commandant de la compagnie F.T.P. est prévenu que les Allemands chargent une quinzaine de camions devant le « Pax » et s'apprêtent à fuir.

Immédiatement, le détachement du barrage de Mornex reçoit l'ordre de se porter sur Annemasse par le pont d'Etrembières, tandis que le détachement d'Arthaz descend directement sur la ville. Annemasse est tenue, partie par l'A.S. (de la place nationale jusqu'à la Gare, par le nord), partie par les F.T.P. Les artères principales sont prises d'enfilade par les armes automatiques des patriotes. De même nous pouvons battre de notre feu les issues de la ville vers la Suisse, par où des Allemands qui ont réussi à fuir tenteraient peut-être de contre-attaquer.

Dans la ville, l'ennemi solidement retranché dans le « Pax », nous tient toujours en échec.

Mais laissons la parole à l'un des principaux chefs de cette opération: « Je reviens rapidement place de la Mairie. Des tireurs d'élite sont placés sur les toits. J'emmène le groupe de Fillinges avec son F.M. sur le toit d'un immeuble de la rue des Voirons qui est plus près du « Pax ». Les autres F.T.P. tiraillent, dispersés dans les rues. Sur le toit du 6 de la rue des Voirons, cachés derrière les cheminées qui portent encore les traces de la riposte, nous sommes à 70 m. du « Pax », d'où les Allemands, cachés par le mur de la terrasse de leurs sacs de terre, nous canardent. Ils tirent aussi avec un petit mortier. Une balle nous siffle aux oreilles venant de la place Nationale et se fiche dans le poste de D.A.P. à côté de nous.

« Sous notre feu nourri, les Allemands sont obligés de descendre à l'intérieur du « Pax ». Le mortier est neutralisé.

« Pendant ce temps, nos amis de St-Jeoire couvrent nos arrières.

« J'ai 5 gamons ou grenades anti-chars chargés de 1 kg. de plastic; je décide d'aller avec un camarade les jeter et faire une ouverture dans le « Pax » d'une fenêtre de la maison Mourier séparée de celui-ci par une ruelle. Si ça réussit, beau travail, il faudra bien qu'ils sortent. »

A 10 h. 30, voyant l'inutilité de leur résistance, les Allemands se rendent.

Dès lors, une foule délirante envahit les rues et surtout les abords du « Pax »; si bien qu'il fallut faire appel aux pompiers avec leurs jets pour dégager l'entrée, faire sortir les prisonniers résistants de la prison et mettre à leur place les Allemands.

BATAILLE DE CLUSES

La ville de Cluses, située à l'entrée de la haute vallée de l'Arve, constituait une position très importante pour les Allemands qui y disposaient d'une garnison nombreuse et très combative. Une « liquidation » s'imposait.

Le 14 août déjà, la « Patrouille Blanche » et la 93-16 attaquaient directement les boches retranchés dans l'Ecole Nationale d'Horlogerie. A 15 h., la patrouille se met en route vers la ville, traverse Marnaz, puis Scionzier où sont établis les emplacements de combat. Nos camarades doivent entrer à Cluses par le Pont-Vieux, puis s'infiltrer dans la ville. Deux groupes resteront sur la route de Nancy. A 16 h. 30, nos patrouilles sont déjà dans la Grande Rue. De son côté, la 93-16 doit pénétrer par le Pont-Neuf et dans les jardins entourant l'Ecole. Les groupes sont à moins de 50 m. du bâtiment où les boches semblent ne se douter de rien, car plusieurs d'entre eux se rasent tranquillement devant les fenêtres.

Vers 17 h., les Allemands sont alertés par des rafales de mitraillettes tirées par la « Patrouille Blanche » sur des agents de la Gestapo. Une lutte très vive s'engage. Devant la rapidité de la réaction ennemie, la « Patrouille Blanche » repasse le Pont-Vieux sous le feu des mortiers. D'autre part, les groupes de protection postés sur la route de Nancy doivent lutter contre un convoi venu du Fayet. La position du Chevrier devient intenable et l'ordre de repli est donné. Quant à nos camarades de la 93-16, ils se retirent vers le Pont-Neuf en soutenant un combat très rapproché. Puis cachés dans les roseaux du bord de l'Arve, ils attendent pendant plus d'une heure et parviennent à occuper le pont la nuit venue. Tout le monde se replie sur Scionzier. L'ennemi a eu 2 tués, deux blessés et un prisonnier. Du côté F.T.P., notre camarade Granier a trouvé la mort.

Le 17 août, à 9 h. 30, rassemblement des trois commandants de compagnies F.T.P. et des groupes A.S. à la mairie de Scionzier. Les postes de combat sont distribués. Sur la rive gauche de l'Arve, la 93-04 et la 93-16 tiendront la route de Cluses à Scionzier. « Patrouille Blanche » prendra position sur la hauteur dite Le Chevrier et attirera sur elle le feu de l'ennemi pour permettre aux autres formations d'approcher le plus près possible de la ville. Les compagnies 93-13 et 93-28 attaqueront par le sud-ouest, tandis que sur la rive

droite de l'Arve, la route de Chamonix sera barrée par une compagnie de l'A.S. et les routes de Marignier et Chatillon seront bloquées par la 93-20 et un détachement de la 93-06.

Laissons maintenant à un de nos excellents camarades de la « Patrouille Blanche », le soin de nous raconter les événements :

« Une mitrailleuse de 13,2 a été mise en batterie face à l'Ecole Nationale d'Horlogerie, sur la montagne dite Chevrand. A 13 h. 45, premiers coups de feu. Un F.M. de la patrouille s'est approché à 80 m. de l'Ecole par le côté ouvert et tire sur une mitrailleuse lourde en batterie sur le toit des cuisines. Le repli s'effectue sans pertes.

« 15 h. 45, de tous les côtés, le feu est ouvert. Les Allemands sont enfermés dans l'Ecole et n'osent pas en sortir. Les estafettes partent et reviennent, déjà quelques groupes sont en ville. Mais un ordre arrive: il faut se replier car le renfort boche réussit à passer le Plot et se dirige sur Cluses. A 17 h. on entend au loin, en direction de Vougy, les coups de mortier et le tac-tac des mitrailleuses. Le bruit se rapproche assez vite. Une demi-heure plus tard les boches de l'Ecole tentent une sortie. Ils sont sans doute avertis du renfort car ils ouvrent un feu terrible dans notre direction. Nous ne répondons pas et nous contentons de bien nous camoufler.

« 17 h. 45. Le renfort a traversé Scionzier et nous entendons le ronflement des camions. Nos 4 F.M. sont braqués sur la route, et, devant notre silence, les boches de Cluses cessent de tirer. A 18 h. le premier camion est en vue, il s'engage sur le Pont-Neuf. Déception, il est vide: les boches marchent derrière en file indienne de chaque côté de la route. Nos F.M. ouvrent le feu, quelques boches tombent, mais impossible de se rendre compte s'ils sont touchés car la riposte est immédiate. Mortiers, mitraille. Bien protégés par les murs de la route, nous n'avons aucune perte à déplorer; nous arrêtons néanmoins notre feu, car le tir des mortiers se rapproche de nous.

« A la nuit tombante, nous réussissons à prendre sous

notre feu le rassemblement de camions ennemis dans la cour de l'Ecole, leur causant des dégâts importants. Puis toute la compagnie passe la nuit au village de Nancy. Les sentinelles étaient échelonnées sur la route et les sentiers, car nous ne savions pas exactement ce que les boches voulaient faire.

« 18 août. 4 h. du matin. Réveil. Nous apprenons que Le Fayet et Chamonix ont été libérés. La 93-18 et la 93-06 viennent renforcer les dispositifs F.F.I. sur la rive droite de l'Arve. A 4 h. 15, nous voilà aux mêmes emplacements que la veille.

« 5 h. L'Ecole semble se réveiller. Des ronflements de moteurs se font entendre. Il fait encore bien sombre pour distinguer ce qui se passe, mais pas de doute: les boches fichent le camp. Comme la veille, les camions sont vidés, les Fritz marchent derrière. Et soudain nous entendons des coups de feu, des camarades tirent sur la colonne. Un premier camion passe le pont. Les boches le franchissent également par bonds. Nous les attaquons vivement, de tous côtés la fusillade se fait entendre.

« 6 h. Nous entrons dans Cluses. Nous n'avons qu'un blessé léger, mais dans d'autres compagnies on déplore déjà plusieurs pertes. A 7 h. les Allemands sont toujours sur la route entre Scionzier et Marnaz. Ils sont vivement pris à partie par nos camarades et subissent de lourdes pertes. Une distribution de munitions nous est faite, qui est la bienvenue, car nos réserves sont épuisées.

« 7 h. 30. Une voiture F.F.I. arrive: les boches reviennent sur Cluses car ils n'ont pas pu passer à Vougy. La compagnie se met en marche sur Scionzier. A 8 h., nous traversons le petit bourg où règne une vive activité. Des drapeaux français flottent déjà aux fenêtres, des prisonniers boches sont là, encadrés par des camarades. Une peur affreuse se lit dans leurs yeux. A 9 h., nous sommes dans les prés et les champs de maïs entre Marnaz et Scionzier. La lutte est dure, mais nous avons déjà fait une cinquantaine de prisonniers. Un pâté de maisons brûle à Scionzier. Le capitaine boche commandant la colonne vient d'être pris.

« 11 h. Tout est calme, les derniers prisonniers arrivent dans un piteux état. »

Au total, les pertes allemandes s'élèvent à plus de 60 tués et 200 prisonniers. De notre côté, nous déplorons la perte de 15 camarades. Pendant la nuit du 18 et la journée du 19, des groupes de la 93-13 et de la 93-28 patrouillent dans les marais de l'Arve et sur les pentes du Mont-Saxonnex, à la recherche des fuyards. De nombreux Allemands sont découverts; 12 d'entre eux se rendent, mais d'autres combattent et nous font encore deux blessés. Plusieurs boches sont tués au cours de ces opérations de nettoyage.

LIBERATION D'ANNECY

Au soir du 18 août, après la chute de Cluses, la situation de la garnison allemande d'Annecy est critique. Le commandement boche ne peut songer à redresser la situation dans le département, ni même à opérer un repli sur la Savoie ou le Jura. Les barrages F.F.I. bloquent toutes les routes, le pont d'Alby a sauté sur la R.N. n° 201 et de nombreuses incursions du maquis jusqu'aux abords de la ville même, démontrent aux hitlériens que toute résistance est inutile. Déjà le 16 août, un groupe F.T.P. s'est emparé, à Saint-Jorioz, du chef de la Gestapo d'Annecy, Gromm, au cours d'une opération mouvementée, et la garde des usines S.R.O. à Beau-Rivage a été désarmée. L'idée de reddition à laquelle plusieurs nazis se sont déjà ralliés, prend corps.

A la fin de l'après-midi du 18, un capitaine allemand parvient à toucher le commandement F.F.I. et propose d'engager immédiatement les pourparlers. Mais notre E.M. décide de retarder de quelque temps l'heure des négociations afin de concentrer le plus possible de forces autour de la ville. Dans la nuit, nos camarades André et Grand sont convoqués au P.C. F.F.I. Les conversations téléphoniques continuent avec les Allemands.

A l'aube, notre compagnie est postée à la sortie d'Annecy, route de Chambéry. La 93-17, renforcée de détachements

espagnols s'arrête au pont de Brogny, sur la route de Genève. N'apercevant aucun adversaire, elle s'engage dans la ville, occupe tous les quartiers ouest et parvient à la caserne Galbert. Déjà la compagnie locale 93-27 avait pris possession de l'Ecole St-François et du château où elle avait libéré les prisonniers. Ainsi, nos F.T.P. occupaient à 8 h. 55 une bonne partie de la ville lorsque 2 officiers boches se rendent au P.C. F.F.I. de Chavoire. Ils acceptent rapidement nos conditions :

1° Les îlots de la résistance de la Gestapo qui résisteront, seront anéantis par les troupes F.F.I.;

2° Les troupes allemandes seront désarmées. Les armes devront être remises en bon état;

3° Tous les soldats allemands se rendront à la caserne Galbert...;

4° La Wehrmacht et l'unité de police qui relève d'elle seront traitées selon les conditions de la Convention de Genève.

Pour éviter d'éventuelles représailles, par bombardement d'Annecy, il est également décidé que les troupes boches resteront quelque temps cantonnées dans la ville.

A 10 h., la reddition est signée à l'hôtel Splendid par « l'Oberst-Und-Kommandant-des-Verbindusstabs 988 », colonel F. Meyer. — A.S. et F.T.P. occupent le chef-lieu du département. La 93-28 garde la Banque de France et le quartier des Balmettes.

Au total, ce sont 1.200 Allemands, 115 miliciens et l'armement de 3 bataillons qui sont tombés sans coup férir aux mains de 400 F.F.I. mal armés.

LES F.T.P. A VALLEIRY, VIRY ET DANS LE JURA

A l'ouest et au nord de notre département, le Rhône établit une frontière naturelle entre l'Ain et la Haute-Savoie. Sur la route nationale 206 St-Julien-Bellegarde, se trouvent

plusieurs postes allemands: Viry, Valleiry et juste après le pont Carnot, borne interdépartementale, le Fort-l'Ecluse qui domine tous les environs.

Le 15 août, tous les F.T.P. du 3^e secteur se mettent en position pour investir les différentes garnisons allemandes. Déjà dans l'après-midi, une voiture de tourisme de la Kommandantur de Gex (Ain) est attaquée près du Pont-Carnot. Une rafale de F.M. la fait s'écraser contre le mur qui borde la route. Immédiatement, un feu d'enfer de toutes les armes automatiques du Fort-l'Ecluse arrose le terrain; les Allemands sont sur leurs gardes. Mais nos hommes réagissent et mettent hors de combat une mitrailleuse lourde ennemie située en avant du Fort. Cette opération a coûté aux boches: 2 mitrailleurs et les 4 occupants de la voiture, dont 3 gradés. Chez nous, aucune perte.

Le 16 août, attaque simultanée de Viry et de Valleiry. A 5 heures 50, un fort groupe de la compagnie 93-34 longe la voie de fer côté nord du poste de Viry et ouvre le feu à 6 heures précises. Arrivés à 50 mètres d'un fusil-mitrailleur qui tire sur eux, nos camarades constatent que les boches se sont repliés et se préparent au siège. Nos bazookas commencent à démolir toutes les fenêtres, tandis que nos F.M. répondent vigoureusement à l'ennemi.

« 6 h. 40. Quelques camarades s'élancent à découvert, nous rapporte un de nos F.T.P. de la 93-24. Mais les Allemands, bien abrités, répondent par toutes leurs meurtrières: une pluie de balles nous entoure et je vois tomber Léon Gay face à terre. Tout le monde s'abrite derrière un portail. C'est alors que M..... est touché grièvement par une balle explosive. 7 h. 15. Nous essayons de faire sauter le « Château » en lançant du « plastic ». Nous préparons des bouteilles d'essence et nous les lançons à l'intérieur par toutes les issues. Les soupiraux d'où tirent les boches sont balayés par nos F.M. Le gravier gicle de toutes parts. Nous comptons déjà 2 morts et 7 blessés. 10 h. Il ne reste plus de toiture; seuls 4 murs criblés de balles se dressent vers le ciel. Je constate avec un de mes camarades que nos bouteilles incendiaires ont réussi à

mettre le feu à la salle à manger. Hourrah, l'incendie se développe. A 11 h., un premier groupe d'Allemands se rend en levant les bras. Un deuxième fait son apparition au premier étage. Plusieurs Allemands tués à l'intérieur sont calcinés. Au total, 23 boches ont été tués ou faits prisonniers. Mais la bataille a été dure. Nous avons des pertes et nos hommes sont très fatigués. »

Pendant que se déroulait l'attaque de Valleiry, une opération semblable était entreprise contre Viry. A 6 h. 30, nos hommes sont en place. La sentinelle tire sur eux, ce qui nous oblige à précipiter l'action. Dès les premières rafales, la défense allemande s'avère très forte: 1 mitrailleuse, 1 F.M. au moins, plus les armes individuelles. La mitrailleuse par un tir très précis, nous oblige à nous terrer. Le combat continue jusqu'au milieu de l'après-midi: des tirs de bazookas succèdent aux attaques à la grenade. L'ennemi réussit toutefois à nous tenir en échec.

A 18 h., cinq prisonniers de la garnison de St-Julien qui vient de se rendre à nos camarades de l'A.S., sont amenés devant le château de Viry et donnent aux Allemands l'ordre de se rendre. Délai: 15 minutes. 4 minutes après, l'officier commandant la garnison accepte la capitulation. Nous faisons 22 prisonniers et nous récupérons 300 grenades, 15 mausers, une mitrailleuse, etc...

17 août: Les 1^{er} et 2^e bataillons du 3^e sous-secteur sont en place (93-17, 93-22, 93-10, un groupe du 93-15, etc...). L'A.S. dispose de sa 2^e compagnie, de 3 groupes francs, plus une section. La mission est d'éviter toute infiltration au Pont-Carnot. Les troupes sont disposées sur la route de la Semine et sur la route de Bellegarde. Une compagnie est placée en profondeur.

A 10 h. du matin, un camion réussit à passer le pont. Les nazis descendent et assurent alors la protection d'autres passages. Environ 150 Allemands réussissent à prendre pied en Haute-Savoie sans grosses pertes, sous la protection très efficace du Fort. Après 2 heures de combat, les éléments

nazis ont progressé de 3 km. Arrivés à Chevrier, ils commencent leur travail de destruction du reste du village.

A 19 h., ordre est donné de faire sauter le Pont-Carnot. Le groupe Bertrand, de la Semine arrive sur place avec tout le matériel nécessaire. Le 18 à 2 h. 30, le pont saute. Résultat excellent: 6 m. de pont sont détruits.

Pendant toute la journée, les Allemands ont fait voiturier des pierres par les civils de l'Ain et les ont fait disposer à proximité du Fort. Dans l'après-midi, ils cherchent à réparer le Pont-Carnot et nous supposons qu'ils projettent de lancer une passerelle. La position est occupée par 170 de nos hommes. Nous installons un verrou autour du Pont-Carnot par trois ceintures successives, la première sur Chevrier et Vulbens, la deuxième sur Raclaz-la-Fontaine, Faremaz et vers le nord jusqu'à la frontière suisse. La troisième s'appuie sur Arcine, la montagne de Vuache, Murcier, Valleiry et La Joux. Mais pour tenir correctement ces positions, un renfort considérable en matériel et en personnel doit nous parvenir.

19 août: Rien à signaler. Les 93-15, 93-22 montent en ligne.

L'ordre des signaux en cas d'attaque est le suivant:

- 1) Une fusée blanche = travail sur le Pont-Carnot ;
- 2 fusées blanches = passage de troupes sur le pont, à pied.
- 2) Deux fusées rouges simultanées = convoi de camions (si la passerelle est jetée).
- 3) Une fusée verte = renfort de troupes au fort.

Trois jeunes gens venant du pays de Gex confirment que les Allemands font obstruer l'entrée du tunnel du Fort-l'Ecluse, côté Bellegarde, par des civils. Les habitants de Collonges ont été réquisitionnés. Ils évaluent les effectifs boches à 100 au Fort, 200 à Collonges, 80 à St-Jean et 600 à Gex.

20 août: Activité de patrouilles. Effectif de première ligne: 340 hommes; de 2^e ligne, 210 et de réserve, 250. Malheureusement, quelques compagnies A.S. quittent le secteur.

De ce fait, une partie du dispositif reste dégarni, en particulier sur le plan sud du Vuache où le groupe F.T.P. de Frangy reste seul avec un effectif insuffisant.

A 22 h. 15, une fusée blanche est tirée du poste. Des Allemands travaillent sur le pont. A 23 h., une fusée verte signale une voiture et un car bondés arrivant du Fort, venant de Gex. Surviennent ensuite 4 camions bâchés. Les Allemands semblent vouloir opérer un mouvement de repli. Dans l'après-midi, nos patrouilles constatent que les boches ont l'intention de détruire le Pont-Carnot sur la rive Ain et font travailler les civils.

21 août: A 8 h., le pont est dégagé. A 9 h. 30, communication avec Bellegarde: la ville est occupée par les F.F.I. A 11 h. 30, un groupe de l'A.S. à Vulbens téléphone au P.C. F.T.P. prétendant avoir reçu l'ordre d'Annecy d'avancer immédiatement sur le Fort-l'Ecluse. Nous lui demandons de rester sur place pour ne pas jeter le trouble dans notre dispositif. Et à midi, c'est la 93-15 de Franquis qui entre *seule et la première* dans le Fort évacué par les boches.

Les différentes compagnies sont renvoyées à leur base tandis que les 93-15 et 93-22, armées complètement, constituent une formation de choc et sont envoyées à la poursuite des boches.

UN CHEF EXEMPLAIRE: Marius COCHET, dit *FRANQUIS*

On ne peut détacher de la suite des événements, la personnalité exceptionnelle du commandant de la 93-15. A travers cet homme remarquable, nous évoquerons le dynamisme de toute sa compagnie.

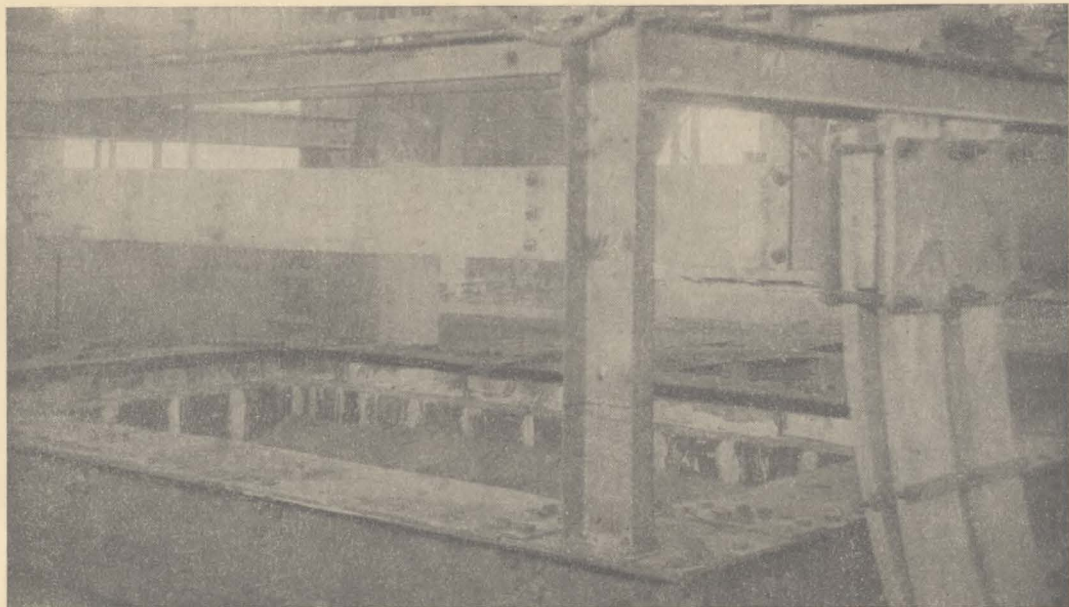
Franquis lutta contre l'ennemi dès les premiers jours de l'occupation. Dénoncé en 1943, il est arrêté par les G.M. à Groisy puis relâché sur l'intervention d'un officier patriote. Son activité est grande comme chef de corps-franc durant tout l'été, mais il a dû prendre le maquis. Il commande le camp Alex jusqu'à l'attaque des G.M.R. du 18 janvier 1944, où il eut les pieds gelés, se repliant sur Evires. Là avec 40

réfractaires, il forma le camp « Maurice-Coulomb » au Chaumet. Attaqué à nouveau par les G.M.R. le 3 février, Franquis perdit ici son bon camarade de combat, Raoul Lartigue. Il en est atterré, mais pourtant rassemblant ses hommes avec Sten il se replie sur le Salève où, une fois encore, les G.M.R. les attaquent le 27 février. Le camp reste sur ses positions en infligeant de lourdes pertes aux assaillants. Néanmoins la position n'est pas sûre. Nos 40 gars se dirigent vers le Plateau des Glières où une forte concentration d'hommes est organisée par l'A.S. Franquis demande au chef de sous-secteur F.T.P. l'autorisation de se porter à proximité du plateau pour prendre à revers l'assaillant. A ce moment, le camp « Maurice-Coulomb » est épuisé par le combat qu'il eut à mener et surtout par les privations de vivres, de vêtements et d'armes qui se font sentir. On leur offre tout ce qui leur manque. La tentation les fait fléchir. Le groupe « Maurice-Coulomb » comme « Liberté Chérie » participe alors à la tragique épopée, dont il réchappe, mais en tire les leçons qu'il convient.

Au début de mai, Franquis est désigné par le chef de sous-secteur pour former la 1^{re} compagnie de partisans, la 93-15.

Nous laissons la parole à un des chefs de détachement de la 15^e compagnie, cette unité exemplaire.

« Il ne suffisait plus à Franquis que la Haute-Savoie soit libérée. Il voulut poursuivre l'Allemand dans l'Ain, et entre le premier dans Fort-l'Ecluse. La compagnie eut l'honneur de recevoir officiellement le drapeau à croix gammée de la garnison du Fort, à l'occasion des obsèques de son chef, de la main même du commandant du Fort. Il y avait sept nuits que les gars de la compagnie ne dormaient plus. La garnison qui n'avait pas été capturée, avait « décroché » dans la nuit, se repliant sur Gex et passant le col de la Faucille en vue de rejoindre l'armée Wlassow qui cantonnait dans la région de Morez. Après la prise du Fort-l'Ecluse, une cinquantaine de camions s'engagèrent à leur poursuite, dont la plupart s'arrêtèrent à Gex. Un détachement des troupes pour-



Cuve à aluminium après le sabotage de février 1944.



Métal « gelé » retiré des cuves après le sabotage de février 1944.

suivies réussit dans cette région le passage de la frontière suisse avant leur arrivée. De ce fait, Gex se trouvait libérée, mais les fuyards continuaient leurs atrocités, incendiant tout sur leur passage, en direction du col de la Faucille. La 93-15 seule dans cette soirée, passa le sommet du col sous une véritable voûte de feu formée par les flammes des deux hôtels qui se faisaient face.

« Sur l'ordre de Franquis, une patrouille (groupe Mont-Blanc) fut organisée immédiatement qui prit contact avec l'ennemi dans le village des Rousses. Alerté, Franquis prit le commandement d'une patrouille de renfort et opéra la liaison. Un camion ravitailleur en munitions avait été stoppé et un Russe Blanc qui accompagnait le chauffeur fait prisonnier. Le détachement revint au village de la Cure pour y passer la nuit, la première où les hommes allaient enfin dormir. Le lendemain, à 5 h., la compagnie se heurtait, dans le village des Rousses, à 2 bataillons de l'armée Wlassow. Le combat à un contre vingt tourna à l'enfer dans le village en flammes et dura toute la journée. L'ennemi était appuyé par l'artillerie du Fort.

« Au premier contact, criblé de balles, Franquis était tombé en opérant une liaison entre ses deux groupes de tête et il ne fut pas le seul... Trois jours plus tard, son corps fut retrouvé, enterré au bord de la route et pieusement ramené dans son petit village de Groisy-le-Plot, en présence de ses compagnons de combat, figés par l'émotion.

« Franquis, ton souvenir seul nous reste aujourd'hui, ton souvenir et ton exemple !

« Nous te revoyons quand tu t'effondrais sur le parquet, à bout de forces, comme à la veille de Machilly, lorsque tu poussais le désintéressement jusqu'à donner tes propres vêtements pour habiller tes gars ; lorsque enfin, ne pouvant presque plus marcher, tu emmenas tes hommes en ce coin du Jura où tu devais mourir... »

Après la mort de Franquis, la compagnie lutte encore durement pendant deux jours devant les Rousses, sous un feu intense de mortiers et de mitrailleuses.

Nos camarades prennent contact avec les F.T.P. de l'Ain et constatent que l'absence complète de combattants permet à un très petit nombre d'Allemands de brûler tous les villages (les Rousses, Morez, etc...). Le désarroi règne dans la population qui a subi au cours de l'été une répression atroce. D'autre part, l'E.M. F.F.I. de l'Ain, composé presque uniquement d'officiers de carrière, manifeste une incompréhension et une incohérence dangereuses pour tous. De ce fait, nous prenons la décision de ne plus envoyer dans cette région, aucune troupe placée sous nos ordres.

LES F.T.P. DE HAUTE-SAVOIE EN MAURIENNE ET EN TARENTAISE

La Haute-Savoie est libérée, mais au sud et au sud-est de notre département, les boches se conduisent encore en terrain conquis avec une sauvagerie que décuple la certitude de la défaite. Au reste, les Allemands tentent d'évacuer leurs forces sur l'Italie par les cols frontières. C'est pour entraver cette manœuvre que l'E.M. F.T.P., en accord avec l'E.M. F.F.I. décide d'envoyer dans ce secteur un certain nombre de compagnies disponibles.

Le 22 août, plusieurs de nos formations se rendent au col du Tamié, où le P.C. est installé. Des renforts allemands approchent, venant de Montmélian, et les F.F.I. décrochent de quelques centaines de mètres en direction de Faverges sous le feu d'une batterie qui tire du sud-est de St-Sigismond à 1 km. à l'est de Villard. Dans la journée du 23, deux officiers F.F.I. sont envoyés à la Kommandantur d'Albertville pour négocier la reddition. Malgré le drapeau blanc fixé sur leur voiture, ils sont abattus d'une rafale de mitrailleuse.

Nos hommes prennent ensuite position à Pont-de-Frontenex, sur l'Isère. Une importante colonne allemande en provenance de Chambéry tombe dans une de nos embuscades et subit de lourdes pertes. Mais l'artillerie boche en position au Fort d'Aiton entre immédiatement en action et fait plu-

sieurs morts parmi nos gars. Un repli provisoire est effectué vers le col du Tamié sous le pilonnage de l'artillerie. Les Allemands se retirent sur Montmélian qui est occupée le 24 août par les compagnies F.T.P. et A.S. de Savoie, renforcées par la compagnie de Rumilly.

Dans les journées qui suivent, les boches vont effectuer un repli méthodique, protégés par une arrière-garde de S.S. et de troupes de l'Afrika-Korps. Le morceau est dur. 10 compagnies F.T.P. de Haute-Savoie sont en ligne. Il est décidé, en accord avec l'A.S., de forcer les lignes allemandes entre Montmélian et St-Pierre-d'Albigny. Le 25 août, nous obligeons les troupes allemandes venues de Pontcharra à s'en retourner à leur base. Les boches réussissent à faire sauter le Pont-Royal dans les premières heures du 25 août. Mais nos troupes franchissent l'Isère à gué. Suivons maintenant pas à pas l'une de nos compagnies, la 93-16. Voici le récit de son chef :

« Nous arrivons à Aiguebelle dans la nuit du 25 au 26. A notre arrivée, nous essuyons quelques coups de feu des boches. Mais nous recevons un accueil enthousiaste de la population libérée. Nous rangeons nos camions dans la ville, la compagnie se forme en colonnes et poursuit l'ennemi avec la « Patrouille Blanche ». Arrivés près du pont de chemin de fer situé au-dessus d'Argentine, la fusillade reprend. Les boches emploient des mortiers. En nous dissimulant, nous avançons toujours, traversons le pont sans subir de pertes. Un vieux paysan pleure sur les restes de sa ferme incendiée par les boches. Trois cadavres, victimes civiles, sont trouvés dans un champ de maïs.

« Chaque commandant de compagnie envoie des patrouilles pour reconnaître le terrain. Les boches sont retranchés sur la droite d'Argentine et balayent de leur feu meurtrier tout la largeur de la vallée. Le lendemain, 27 août, deux détachements atteignent le château d'Argentine. Triste spectacle: Argentine est détruite par les incendiaires boches. Il en sera de même pour tous les villages que nous traverserons. Dans la ferme du château, une vieille femme est toute hébé-

tée: son fils, son petit-fils, un domestique de la ferme et le patron du château viennent d'être fusillés. Nous essayons de continuer notre marche. Un tir de barrage nous arrête. Avec nos F.M. nous tirons dans la direction de l'ennemi qui riposte copieusement. Relevés par une autre compagnie (93-21), nous descendons au repos à Aiguebelle. Le 28 août, ma compagnie et la compagnie 93-04 remontent en ligne. Nous formons une dizaine de groupes qui avancent en utilisant les buissons et les champs de maïs. Mais impossible de déloger l'ennemi sans l'aide de l'artillerie. Heureusement une batterie américaine arrive et des camarades d'autres compagnies occupent Epierre dans la soirée pendant que nous prenons notre tour de repos à Chambéry. A ce moment, les F.T.P. de Haute-Savoie sont absolument seuls à continuer la campagne de Maurienne.

« Pendant que nous sommes au repos, nos camarades occupent, le 29 août, le village de La Chambre et sont renforcés par 4 compagnies F.T.P. de Savoie. Le duel d'artillerie se poursuit le 30 et le 31. Notre compagnie remonte en ligne le 1^{er} septembre devant Pontamafrey qui a brûlé dans la nuit. Nous sommes informés que l'ennemi a reculé jusqu'à St-Jean-de-Maurienne. Un gars de la 93-20, qui s'est joint à nous avec une compagnie d'Espagnols, nous conduit parfaitement dans cette région qu'il connaît. La 93-21 est là aussi et la 93-40. Nous traversons Hermillon qui est le village ayant le plus souffert de la barbarie hitlérienne. Le vieux curé pleure à côté de son église détruite. 15 h., nous sommes à 2 km. à gauche de St-Jean-de-Maurienne. La ville est au-dessous de nous à portée de fusil. Les ponts n'ayant pas sauté, les boches s'y trouvent toujours. Ils font sauter le pont d'une usine qui se trouve derrière St-Jean, rendant impossible toute incursion. L'ennemi s'apprête à évacuer. Bientôt, nous voyons défiler des colonnes de camions qui empruntent malheureusement une route trop éloignée de nous pour que notre tir soit efficace. Les boches répondent; balles et obus passent par-dessus nos têtes. Les colonnes s'éloignent, passent sur un pont situé à 2 km. au-dessus de la

ville et le font sauter. Nous descendons rapidement, de nombreux civils munis de pelles et de pioches établissent une passerelle et nous rentrons à St-Jean, les premiers, dans un enthousiasme indescriptible. Des fleurs nous sont offertes, des jeunes filles embrassent mes hommes, la population nous apporte à boire et à manger. Dans St-Jean, les magasins ont été mis à sac, les femmes violées, les otages fusillés. C'est grâce à notre rapide avance que les nazis n'ont pas fusillé toutes les personnes qu'ils avaient arrêtées.

« A St-Jean, nos F.T.P. sont rejoints par l'A.S. et trois de nos compagnies de Haute-Savoie sont constituées en bataillon. Le 3 septembre, nous allons presque jusqu'à St-Julien-de-Maurienne, nous y passons la nuit. Le lendemain 4 septembre, marche sur St-Michel où nous rentrons vers 14 h., non sans avoir essuyé le tir de l'artillerie allemande installée dans les forts. La ville est très endommagée par le bombardement et presque vide de ses habitants qui ont fui. 32 personnes ont été fusillées par les bandits nazis. Nous attendons ici la relève et, le lendemain 5 septembre, sous un violent tir de 88, la 93-20 nous remplace. Nous repartons sur la Haute-Savoie. »

Saint-Michel-de-Maurienne occupée, nos gars font de nombreuses incursions vers Orelle, en direction générale de Modane. C'est au pont de la Denise qu'un groupe de la 93-09 perd 7 hommes au cours d'un accrochage qui dura près de 6 heures. Immédiatement après, nos compagnies attaquent Orelle et occupent le village où nous retrouvons les corps calcinés de 4 de nos camarades, les 3 autres ont disparu, sans doute abattus dans les bois. Puis les F.T.P. savoyards assurent la relève et toutes les « 93 » regagnent la Haute-Savoie.

En Tarentaise, plusieurs compagnies F.T.P. de notre département prennent également part à la lutte. Les F.F.I. étant stoppés près de Bourg-St-Maurice par l'artillerie boche, la 93-19 et la 93-39 entre autres, se rendent au col des Encombres en passant par Moûtiers, St-Jean-de-Belleville et St-Martin. Attaquées le 31 août par les boches de St-Michel,

elles se replient sur le col même et sont relevées. Plus au nord, l'ennemi manifeste quelque activité au col du Bonhomme. Un détachement de la 93-18 est immédiatement placé en bar-rage au chalet de La Balme et prend position le 22 août au col de la Croix-du-Bonhomme, pendant que le reste de la compagnie s'installe au chalet de la Rolle. Puis la 93-06 re- joint nos camarades et prend position le 27 août au col des Fours. Le 31, les Allemands sont signalés au col de la Seigne. Le lendemain, ils descendent par la vallée des gla- ciers jusqu'aux Chapieux en faisant pas mal de dégâts, in- cendiant tous les chalets sur leur passage. Nos hommes, qui ont besoin de renfort, sont alors relevés par des corps-francs et l'A.S. de Megève et de Chamonix. Enfin, nos compagnies participent à l'attaque de la libération de Bourg-St-Maurice, en descendant de Champieux. C'est à cette époque que tou- jours plus au nord de la Tarentaise nous fûmes les premiers à contacter la Résistance italienne dans la région de Cour- mayeur. Deux de ses chefs vinrent à Annecy examiner les modalités d'une action commune éventuelle entre F.F.I. et maquis transalpins. Le 8 septembre, les F.F.I. occupent le refuge Torino, mettant pied en territoire fasciste.

Bientôt un front continu s'établit en Maurienne, en Ta- rentaise et jusqu'au massif du Mont-Blanc. Nos petits gars des Alpes y tiendront une place héroïque. Ils passeront tout l'hiver et le début du printemps sur des positions de haute altitude, avec un armement minimum, souvent en sabots, con- tre un ennemi disposant de points fortifiés et d'un équipement ultra-moderne. Mais l'esprit F.T.P. continue, présage de la victoire finale.

ANNEXE I

L'organisation F.T.P.F.

LA Région I.3 (Haute-Savoie) appartenant à l'Inter-Région H.1 qui formait avec l'Inter-Région E.F. (Marseille), la 1^{re} des 3 « subdivisions » rattachées à l'E.M. de la zone sud.

La Région I.3 était elle-même divisée en 4 « sous-secteurs » disposant chacun de plusieurs bataillons.

Le bataillon groupait plusieurs compagnies, mais il constituait plutôt une mobilisation territoriale qu'une unité susceptible d'être engagée.

A la fin de l'occupation, notre formation la plus importante capable de combattre toute entière est la compagnie.

Libre à ceux qui n'ont qu'une vague idée de la tactique des partisans, de sourire de cette modestie.

Etait-il utile d'aligner sur du papier les 3.000 noms d'un régiment lorsque seuls des groupes réduits très mobiles pouvaient opérer ?

Etait-il utile de rassembler en un point 600 ou 700 maquisards, sous prétexte qu'un bataillon, d'après le règlement de 1914, occupe 800 unités ?

En réalité, les F.T.P ont toujours adapté leur organisation militaire à la mission et aux circonstances. Dans ce réa-

lisme, dans cette absence de routine, il faut voir une des raisons de leurs succès.

Pendant longtemps, l'unité agissante fut l'équipe de 3 ou 4 hommes, puis 2 équipes furent réunies en un groupe léger de 8 hommes; 2 ou 3 groupes formèrent un détachement.

Mais on ne passait au stade supérieur de l'organisation que lorsque les conditions de combat en montraient la possibilité et l'efficacité. Ces conditions variaient d'une région à l'autre, d'une localité à une autre.

En Haute-Savoie (et en Savoie), vu les effectifs que nous contrôlions, vu l'ampleur du combat à livrer, vu aussi l'aide immense que nous apportait la population, il sembla nécessaire dès janvier 1944, d'entraîner les détachements à lutter dans le cadre d'une compagnie.

Aussi un effort tenace fut-il engagé pour doter chaque compagnie:

1° de moyens de commandement (agents de renseignements, agents de transmission, service d'approvisionnement);

2° d'organes de feu spéciaux, permettant au commandement de la compagnie d'intervenir avec ses propres moyens dans le combat des détachements;

L'idéal eût été d'avoir en quantité suffisante des mitrailleuses et des mortiers. Devant la pénurie de l'armement, il fut décidé de munir « la section lourde » de chaque compagnie, de mortiers, de mitrailleuses et de F.M., selon les disponibilités.

Cette réorganisation, réalisée en Savoie, dès avril 1944, fut aussi poursuivie en Haute-Savoie, ainsi qu'il est dit au chapitre VII.

DISCIPLINE GENERALE

Tout au long de son activité, notre C.M.R. accomplit un gros effort pour inculquer à tous les volontaires F.T.P., sédentaires et partisans, la nécessité d'une discipline d'autant plus stricte qu'elle était librement consentie. Des sanctions

sévères furent prises à l'égard de plusieurs chefs ou hommes de troupes qui s'obstinaient à n'écouter que leur bon plaisir.

Cette discipline était aussi une forme de la vigilance à l'égard des manœuvres de l'ennemi.

Nul n'ignore en effet, que les Allemands instruisaient spécialement des « contre-partisans » destinés à s'infiltrer dans les formations patriotes. Ces traîtres incitaient nos jeunes à la vie facile, les poussaient à des actes propres à dresser la population contre la Résistance, pour « vendre » finalement leur maquis aux forces de répression.

Il nous fut heureusement possible de démasquer et de châtier nous-mêmes, avant qu'ils n'aient parachevé leur triste besogne, ces agents de l'ennemi.

La circulaire suivante, diffusée par le C.M.I.R. donnera une idée de notre conception de la discipline.

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS,

Le Comité Militaire, constatant que certains manquements graves à la discipline ont lieu et sont le fait de soldats et de chefs F.T.P. inconscients de leur devoir, décide :

1° Tout ordre donné par un chef responsable doit être exécuté immédiatement;

2° Les chefs d'unités sont personnellement responsables de l'exécution de tous les ordres et devront en rendre compte à l'échelon supérieur;

3° Tout ordre non exécuté, sauf cas de force majeure, sera considéré comme refus d'obéissance et sera puni comme tel;

4° Les cas de refus d'obéissance caractérisés, sont justiciables du Tribunal Militaire F.T.P. et sont passibles de sanctions les plus graves, allant de la cassation du grade à la peine de mort lorsque le refus aura le caractère d'une trahison;

5° Les sanctions sont exécutoires immédiatement et seront portées à la connaissance de tous les F.T.P.;

6° Les chefs de sous-secteurs, de bataillons, de compagnies, de détachements et de groupes sont responsables de l'application de cette note qui devra être portée à la connaissance de tous les F.T.P.

Le Comité Militaire Inter-régional

ORGANISATION FINANCIERE

La R.I.3 n'a *jamais* touché un sou de l'E.M. F.F.I. de Londres ou d'Alger. Si pendant les quelques mois qui précéderent la libération, nos permanents étaient « richement » payés de 2.300 francs par mois et les combattants de 10 frs par jour, il n'en fut pas toujours ainsi. Durant les trois premières années de l'occupation, nos militants vivaient sans soldes, avec seulement la solidarité des sédentaires. En avril 1944, le budget de la R.I.3 est de 30.000 francs. Il atteindra péniblement 300.000 francs en juillet et 500.000 francs à la Libération, quand nous avons 4.500 hommes sous les drapeaux. Nos camarades suisses nous envoyèrent deux fois 100.000 francs, le C.M.I.R. 30.000 francs, le F.N. une fois 25.000 francs. Ceci suffit à expliquer l'insuffisance de notre Service Social et la médiocrité exagérée des soldes de nos hommes que l'on compare aux crédits énormes que nécessite une armée régulière, les maigres sommes que nous avons récupérées dans les établissements financiers de la région (établissements qui tiraient d'ailleurs de substantiels bénéfices de leur collaboration à « l'ordre » instauré par l'ennemi) et l'on estimera que les F.T.P. n'ont pratiquement rien coûté au pays.

Une dernière remarque sur ce point: où ont bien pu passer les milliards officiellement destinés à la Résistance par le colonel Passy, du B.C.R.A., si les plus actifs des résistants, les F.T.P. n'ont rien touché ?

SERVICE SANITAIRE

Jusqu'à la nomination d'un médecin régional F.T.P., il n'existait aucune organisation sanitaire dans la R.I.3. Les soins aux malades, aux blessés, aux très nombreux accidentés étaient confiés à l'initiative individuelle des commandants de compagnies qui faisaient soigner leurs hommes chez quelques médecins résistants. Depuis de longs mois, la Croix-Rouge de Cluses apportait dans ce sens une aide efficace aux maquisards de la région. Mais dans l'ensemble, les médecins du département restaient dans l'expectative et les courants attentistes régnaient en général dans les milieux médicaux « gaullistes ».

A partir du mois de mai, nous recrutâmes des cadres permanents pour l'organisation du Service de Santé. Un médecin régional (Toulon) mit en place un médecin par sous-secteur. Ce dernier contrôlait des infirmiers de compagnie, le ravitaillement en pharmacie, visitait les malades sérieux et accompagnait les détachements dans les embuscades importantes avec du matériel de première urgence. Enfin, toutes les compagnies de partisans furent contrôlées au point de vue hygiène, nourriture et vaccination.

La réalisation la plus importante du Service Social de la R.I.3, fut l'organisation d'hôpitaux clandestins et de petits centres sanitaires. En effet, jusqu'en 1944, nos blessés étaient soignés dans les hôpitaux civils, ce qui ne manquait pas d'avoir de graves répercussions sur la sécurité des malades et des médecins. Pour pallier à ces risques, nous créâmes à proximité d'un camp, en pleine montagne et en dehors de la vallée de l'Arve, les Centres Sanitaires de Boège (30 lits), « Roger Colson » (40 lits, un médecin permanent, deux infirmiers et une petite salle de chirurgie), de Bons (12 lits), et enfin celui de Reignier. Ainsi l'E.M. F.T.P. pouvait compter sur des hôpitaux clandestins suffisamment équipés pour soigner ces blessés en dehors des zones de combat. Et tout ce travail, rendu très difficile par le manque de moyens de transport, ne fut effectué pratiquement que par deux médecins.

Pendant les journées de la Libération, notre Service Sanitaire qui avait fusionné entre temps avec celui de l'A.S., ouvre rapidement de nouveaux postes de secours ou hôpitaux (Sallanches, St-Gervais, Cluses, etc.). L'A.S. disposait d'un très beau car chirurgical qui nous permit de pratiquer de nombreuses opérations.

A la Libération du département, le Service Sanitaire F.F.I. (commandant Picaud) s'empara des installations allemandes d'Annecy, Thonon, Chamonix. Nous avions maintenant pignon sur rue: les bonnes volontés affluent de toutes parts ! Un nombre insoupçonné de médecins résistants nous offrent leurs précieux services ! ! C'est une ruée de médecins réfugiés à Genève, et qui, avant de repartir promptement « sur Paris », voudraient faire un stage de « dédouanement » dans la Résistance savoyarde... Enfin, un contact officiel et chaleureux est pris avec les vaillants délégués de la Croix-Rouge Internationale, qui jusque là nous avaient bravement ignorés.

Puis, ce sont les combats de Maurienne où nos médecins suivent leurs compagnies et où, hélas, le car chirurgical travaille beaucoup. Des médecins sont intégrés dans les bataillons F.F.I., l'Ordre des Médecins de Haute-Savoie (organisation vichyssoise) est remplacé par le Comité Médical de la Résistance. Le Service Sanitaire Militaire de la 14^e Région revient sur la pointe des pieds à Annecy et nos camarades, engagés sur les fronts de Maurienne et du Rhin, cèdent leur place à leurs confrères « d'active ». Le Service Sanitaire F.F.I. de Haute-Savoie est dissous.

Trois médecins sont morts au combat et dans la Résistance: le docteur Arnaud, lâchement abattu par la Gestapo à Cluses; le docteur Fabre, fusillé la veille de la Libération pour avoir soigné des maquisards, le docteur Gerbier, abattu à bout portant par les Allemands, alors qu'il s'avancait avec brassard croix-rouge pour relever des blessés à Aiguebelle, d'autres encore.

Du sabotage modèle

ON a souvent ignoré et dénigré les sabotages accomplis par nos F.T.P. C'est pourquoi il nous plaît de faire un exposé détaillé sur cette question et de choisir pour exemple l'usine de Chedde de la « Compagnie des Produits Chimiques et Electro-Métallurgiques ».

On sait que l'usine de Chedde fabrique essentiellement de l'aluminium et des ferro-alliages, tels que le ferro-chrome, le ferro-silicium, etc... Il est inutile de dire que, sous l'occupation, toute la production de ces métaux rares était destinée à l'Allemagne. Nous allons voir comment, avec le minimum de moyens militaires, nous pouvions obtenir le maximum de résultats. Prenons au hasard l'un des sabotages, celui du 30 décembre 1943.

A 20 h., à la suite d'une forte détonation du côté du Fayet, le courant 45.000 volts de la ligne Chedde-Le-Fayet était coupé. Dans le même moment, 4 F.T.P. levaient les vannes du barrage de Servoz. L'eau n'arrivant plus dans les turbines, les dynamos s'arrêtèrent et l'atelier de l'aluminium fut stoppé par manque de courant. D'autre part, pour parachever le travail, nos camarades faisaient procéder à l'éva-

cuation de l'usine. Sur les 55 cuves de 33.000 ampères chacune, 40 sont totalement refroidies. La durée de carence sera de un mois (soit une perte de 227 tonnes d'aluminium et 5 t. 5 de ferro-chrome).

En effet, les opérations nécessitées par l'arrêt du courant sur une cuve à alumin sont très nombreuses: coulée du métal, solidification, piquage et broyage. De leur côté, les dégâts sont énormes: travail de remise à neuf des cuves, perte de bain (125 kgs de carbone par pièce), et énergie de chauffage. En bref, une petite opération de sabotage qui peut coûter à l'ennemi la bagatelle de quelques millions.

Passons maintenant à un bref historique des sabotages dirigés contre la même entreprise.

Sabotages des 25 et 26 octobre 1943: ligne 45.000 volts coupée, conduite forcée crevée, arrêt de 42 fours électriques. Durée de la carence, 32 jours.

Sabotage du 12 décembre: vannes du barrage de Servoz dynamitées. La charge d'explosifs étant insuffisante, l'action échoue partiellement.

Sabotage du 13 décembre: nouvel échec partiel. Mais la capacité de production de courant électrique est à nouveau réduite.

Sabotages des 30 et 31 décembre: voir plus haut. Le montant des dégâts s'élève à 1.180.000 francs, les pertes de matériel à 7 t. 5 d'anodes, 12 t. de cryolithe, 1 t. 4 de blocs de carbone, etc.

Sabotage du 10 février 1944: malgré l'état de siège, un détachement A.S. F.T.P. fait évacuer l'usine en plein jour. Vingt-et-un fours électriques sont refroidis et la production nulle pour un mois (117 t. 8. Montant des dégâts, 612.000 fr.).

Sabotages des 18, 20 et 21 mai 1944: l'usine a redémarré les fours le 1^{er} avril. Le 18 mai, un nouvel essai pour arrêter la fabrication échoue. Un pylône est sectionné au cimetière de Chedde, mais les fils le maintiennent debout. Deux jours plus tard, à 23 h., la 6^e compagnie procède à l'évacuation du total de l'usine.

Quarante-deux fours électriques sont refroidis. *La fabri-*

cation de l'aluminium à l'usine de Chedde est définitivement arrêtée.

CONCLUSION: Pour l'ensemble de nos opérations, les quantités de matériel détruits ont été les suivantes: 27 t. 5 d'anodes en carbone, 43 t. 5 de produits fluorés (cryolithe), 5 t. de blocs en carbone, 8 t. de briques réfractaires, 1 t. de tôle d'aluminium, 720 kg. de fibro-ciment, 710 kg. d'acier, 480 kgs de fer profilé, 1 t. 7 de bois, 1 t. 8 de ciment, 71 m² de vitres, 20 kg. d'isolateurs et 12 kg. d'aluminium en fils.

En immobilisant la production de l'aluminium, nous avons fait perdre à l'ennemi, 5 t. 5 de ferro-chrome, 10 t. de ferro-silicium et 1.252 tonnes d'aluminium.

On sait que l'arme secrète allemande dite « V2 » est entièrement fabriquée avec ce précieux métal. Elle pèse 8 t. ■

C'est donc 156 V2 que les F.T.P. de Chedde-Le Fayet ont totalement détruites. Le pays et tous les alliés peuvent leur en être reconnaissants.

En plus, et après une estimation très modeste, notre action a directement coûté à l'ennemi: 4.483.000 francs auxquels il convient naturellement d'ajouter les salaires payés aux ouvriers pendant l'immobilisation de l'usine, les pertes énormes provoquées par l'arrêt de la vente d'aluminium et de 200.000 kw. dont nous avons empêché la production.

Les faits sont là. Ils sont assez clairs pour que nous puissions en tirer les conclusions précises:

1° Quand on sait que l'usine de Chedde n'est qu'une petite usine et que le département de la Haute-Savoie n'est que faiblement industrialisé; quand on sait ensuite que le sabotage de la production allemande a été dans toute la France le mot d'ordre constant de nos F.T.P., on imagine sans peine l'importance vraiment formidable de notre travail militaire. On pense aussi que les répercussions de pareils sabotages sur l'ensemble de l'économie allemande et sur le cours des opérations en général, sont loin d'avoir été négligeables.

A tous les détracteurs attentistes, nous demandons de méditer les quelques chiffres que nous avons produits.

2° Quand on connaît, d'une part, les effectifs très réduits que nous mettions en œuvre, d'autre part, la faiblesse de notre armement (pour le détachement F.T.P. de Chedde, une demi-douzaine de mitraillettes environ); quand on étudie, par contre, le déploiement gigantesque de matériel et d'hommes nécessités par un bombardement aérien, la conclusion s'impose vite: il eût été préférable de distribuer aux patriotes les armes qu'ils réclamaient et de ne pas diminuer leur action par des consignes d'attentisme trop souvent officielles hélas. La destruction du potentiel de guerre allemand dans notre pays aurait été plus efficace encore et nombre de vies humaines sacrifiées au cours de bombardements, souvent imprécis, auraient été sauvegardées à la communauté française.

Dernières lettres de Fusillés

DERNIERE LETTRE DU LIEUTENANT J. MOENNE

Annecy, le 19 mars 1944

MAISON D'ARRET

Bien chers Tous,

Ce jour, 19 mars 1944, je fus jugé par la cour martiale, à la Maison d'arrêt d'Annecy sans aucune défense possible. Je fus par celle-ci condamné à la peine capitale. C'est donc demain matin, jour anniversaire de Georges, mon neveu, que je serai exécuté. Comme vous le savez, je suis innocent. Cependant, j'ai un courage de fer, je saurai mourir en vrai Français. C'est à vous que j'écris pour ne pas surprendre trop brutalement ma chère maman, que j'ai vue hier encore, toute souriante et heureuse de me voir. J'avais beaucoup d'espoir et je ne pensais pas un instant à un pareil coup de sort. Demain après-midi, je devais revoir maman chérie et ne vivais plus que pour la voir, l'entendre, la voir sourire à travers les barreaux de la grille pendant dix minutes, trop courtes hélas.

Je tiens à ce que vous sachiez tous que pendant les 15 jours où je suis resté à l'Intendance de Police, je fus à plu-

sieurs reprises torturé de toutes sortes, en particulier avec un nerf de bœuf que mes bourreaux appelaient cyniquement « Marie-Rose ». Celle-ci me mit les fesses en sang; elles sont actuellement purulentes. Nous n'y mangions presque rien et on nous prenait à toutes les heures du jour et de la nuit. C'était un véritable enfer. La Maison d'arrêt où je suis depuis jeudi fut pour moi un véritable paradis. Là, je trouvais de véritables amis qui me donnèrent à manger et à fumer à discrétion.

Maintenant que le sort en est jeté, je suis en cellule avec quatre copains qui sont dans le même cas que moi, en particulier Arsène Buffard et Jacques le Parisien.

En ces derniers moments, je pense beaucoup à vous tous, à tous les frères et sœurs, belles-sœurs, neveux et nièces que j'aimais tant. Je fais une mention à ma chère maman, je lui lègue tout mon argent pour lui éviter de travailler dans ses vieux jours. Prenez bien soin d'elle. Ne la laissez jamais seule, car après la mort si proche de notre cher papa, voici mon tour et il est probable que cela lui donnera un très gros coup. Cela est dans mes dernières volontés, ne l'abandonnez pas un seul instant, ma pauvre maman. Je sais que vous aurez tous un chagrin indéfinissable, et que le coup sera dur. Quant à moi, j'ai un courage formidable. J'aurai sur le cœur la photo de mon cher papa. Elle ne me quittera pas. J'irai bravement le rejoindre et je tiens si possible, à être enterré à La Roche, cimetière de mon village natal. Dans mes dernières volontés, je l'exigerai et je veux être sépulturé comme papa, c'est-à-dire civilement. Encore une fois, pendant ces dernières heures de ma vie, je pense à tous mes êtres chers qui m'adoraient et que j'aimais, à tout ce que j'aimais et admirais autour de moi. Mon fourbi de pêche, je le donne à Georges. Allez, je vous dis adieu, pour la dernière fois. Adieu à tous mes amis, Adieu maman, Adieu tous. Prenez courage, j'ai confiance. ADIEU.

Celui qui fut et sera toujours,

Votre JEAN

DERNIERE LETTRE

DU COMMANDANT LOUIS MAZAUDIER
FUSILLE A VIEUGY LE 5 JUIN 1944

Petite Maman, petite Licette, petit Pierrot,

Mes Chéris,

J'ai déjà essayé de vous faire sortir une lettre de ma prison, je ne sais pas si elle a pu vous arriver, aussi j'essaie de nouveau une autre tentative.

Ma situation n'a pas changé, j'ai été arrêté le 25 mai à Annecy où je suis pour le moment incarcéré. Je sais que je n'en sortirai que pour être fusillé, car l'on connaît exactement mon activité et ma responsabilité dans la Résistance. J'ai été vendu; on prend son parti de tout, même d'être fusillé. J'aurai le courage, il m'en faut.

Du fond de ma cellule ma pensée vogue constamment vers mes chéris. Je pense à mon petit Pierrot, que je chéris tant et que je connais si peu. Je pense à la vie que nous aurions menée avec toi, ma petite Licette adorée, auprès de notre petit Pierrot, qui aurait grandi près de nous. Mais c'est un beau rêve qui ne se réalisera pas. Je pense à toi, petite maman, je pense au chagrin que te causera ma mort. Pourtant ta vie n'aura pas déjà été si gaie, tu mérites un peu de joie dans ta vieillesse, mais ayez du courage, sachez vous remonter; il m'en faut à moi pour vous quitter! J'aurais tant aimé pouvoir vous serrer dans mes bras, tous les trois, avant de mourir, mais je sais qu'il ne faut pas y compter, et que l'on n'accorde pas cette dernière joie.

Comme tant d'autres, j'ai donné ma vie à la France, ce n'est pas un sacrifice inutile, j'ai ma confiance absolue dans l'avenir de la France.

Petite Licette, je te laisse notre petit Pierrot, je te demande de l'élever comme je l'aurais fait moi-même. C'est là mon vœu le plus cher. Fais-en un homme propre, qui sache faire

passer l'intérêt de la France avant l'égoïsme personnel. Il y a plus de joies dans une telle vie que dans celle du jouisseur égoïste. Petite Licette, je reconnais en toi l'épouse admirable, l'épouse forte et courageuse des mauvais jours. Cela a été pour moi un grand soutien. J'emporterai avec mon amour pour toi le plus tendre et réconfortant souvenir.

Petite Maman, je ne pense pas à toi sans me rappeler toute ma jeunesse, toute mon enfance entourée d'amour maternel et de tes caresses, c'est pour moi le souvenir le plus doux.

Ma plus grande tristesse, c'est de ne t'avoir presque pas connu, petit Pierrot chéri, de n'avoir pas connu le petit bonhomme gai, remuant, plein de vie et de tendresse que tu es. Tu es tout jeune, tout petit, tu ne garderas de moi qu'un très vague souvenir. Ecoute bien petite Maman chérie, aime-la bien comme elle t'aime, ce sera pour elle le meilleur réconfort.

Je vous embrasse tendrement.

LOULOU

DERNIERE LETTRE

DU SOUS-LIEUTENANT JEAN GUILLOSET
FUSILLÉ LE 8 FEVRIER 1944 A SEVRIER

Chère Maman, Chère Grand'mère,

Chers Frères et Sœurs,

C'est d'une main ferme et le cœur bien solide que je vous écris. De la peur, aucune, juste de la tristesse de partir sans pouvoir vous embrasser. Oui, car voilà dix minutes que je viens d'apprendre que je vais être fusillé. Pourquoi ? Pour avoir été trop Français.

Je vous dis adieu. Ne pleurez pas inutilement. Que Jacques et Bernard soient bien sages. Qu'ils se conduisent en bons Français. Moi, j'ai payé de ma vie, j'ai payé la part de toute la famille à la France. Je pense que dans quelque temps, vous serez tous heureux.

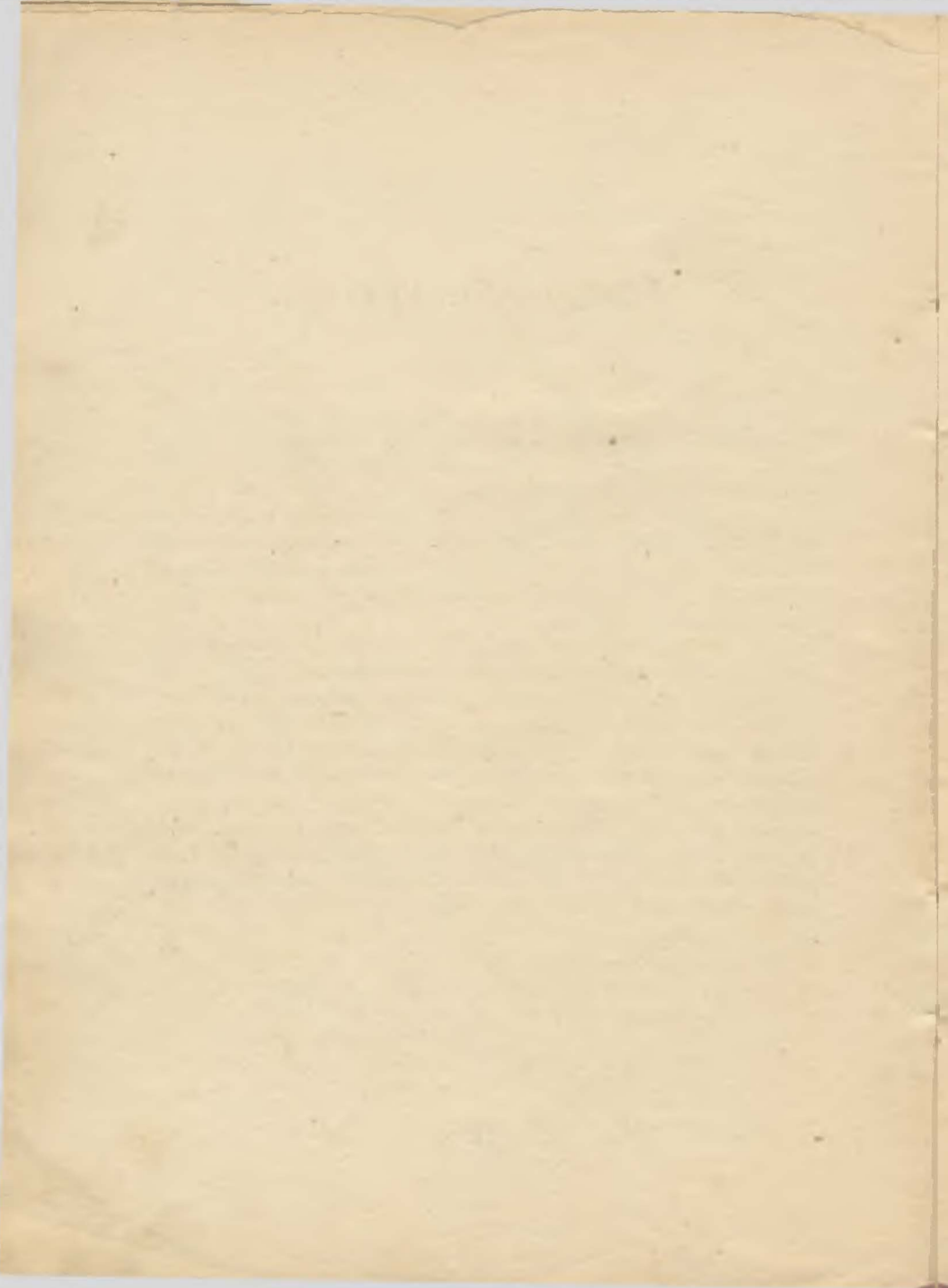
Et toi, chère maman chérie, du courage. Tu sais il m'en faut. Mais toi, sois raisonnable. Pardonne-moi si je t'ai fait de la peine. Pense à moi mais sans révolte, sois fière.

Tu sais, petite maman, je t'aime beaucoup. Mon plus grand désir serait de me sentir serré dans tes bras comme quand j'étais petit, mais enfin, n'en parlons plus, c'était mon destin.

Je vous quitte tous, petite maman, chère grand'mère, Odette, Malou, Bernard et Jacques, en vous serrant bien fort contre mon cœur et en vous embrassant bien affectueusement. Dans deux heures je ne serai plus, mais je serai mort en bon Français.

Un qui vous aime,

JEAN



Conclusion

S OUS l'influence d'une campagne intéressée, le peuple français commence à oublier le rôle immense joué par la Résistance armée contre l'occupant. Pour le public, la Résistance tend à devenir une conspiration romantique dont l'objet était de fournir des renseignements aux Alliés. Il faut s'élever avec force contre une pareille déformation de la vérité. L'exemple de la Haute-Savoie est là pour rappeler l'importance de l'Insurrection Nationale et la part décisive prise par les F.F.I. dans les opérations militaires qui ont abouti à la restauration de la République.

Les chefs militaires alliés du reste ne s'y sont pas trompés et ont rendu un éclatant hommage aux forces armées issues de notre peuple. Dans un rappel récemment publié, le général Eisenhower, commandant en chef allié sur le front ouest, a évalué à plus de quinze divisions, l'appoint apporté à ses forces par les F.F.I. Rappelons que les Forces Françaises régulières qui ont participé à la campagne 1944-1945 n'ont jamais dépassé le chiffre de huit divisions et comptaient dans leurs rangs plus de 180.000 F.F.I.

On ne peut attribuer au hasard le fait que le système défensif allemand a croûlé précisément dans des secteurs adossés aux deux principaux centres de guérilla en France, les Alpes et la Bretagne. Les F.F.I. ont, dans une grande mesure, réussi à paralyser le Haut Commandement allemand, contraint à disperser ses forces sur la totalité du territoire français et à les fractionner en petites garnisons isolées qui capi-

tulèrent les unes après les autres, sans exercer d'action sur l'évolution de la bataille. Tant qu'il y eut sur leurs arrières, des maquis organisés, les Allemands furent incapables de se rétablir sur une ligne de défense quelconque ou même de freiner la progression alliée.

La Haute-Savoie, en particulier, illustre éloquemment ce fait. L'histoire de sa Libération est étroitement liée à la campagne du corps de débarquement franco-américain du Midi. Deux voies de pénétration s'offraient à ses chefs, les généraux Devers, Delattre de Tassigny et Patch: la vallée du Rhône et la route Napoléon. Les Allemands ne s'étaient solidement retranchés que dans la première, où ils attendaient le choc allié. Ils avaient prévu de solides bouchons défensifs notamment à la hauteur de Valence. La manœuvre alliée fit croûler ce dispositif. Mais ce qui rendit cette manœuvre possible, c'est l'action des F.F.I. qui, dès le 16 août, passaient à l'attaque tout le long de la route historique. Le premier département à se libérer ainsi fut la Haute-Savoie et les autres départements alpins suivirent bientôt son exemple. Les garnisons allemandes isolées ne tardèrent pas à tomber, les blindés franco-américains purent foncer sur cet itinéraire devenu libre sans rencontrer d'obstacles et se rabattre sur Lyon, tournant toutes les forces allemandes de la vallée du Rhône, et les contraignant à une retraite sans cesse accélérée. L'élan donné fut tel que les Allemands ne purent se rétablir que sur la trouée de Belfort.

Telle fut la contribution stratégique des F.F.I. à cette phase de la campagne de la 1^{re} Armée. Mais l'action de nos F.T.P. n'était pas terminée. Il fallait poursuivre les forces allemandes en retraite vers l'Italie et libérer les vallées françaises qu'ils contrôlaient encore. Plus de 6.500 F.T.P. des deux Savoies contribuèrent à former les premiers bataillons destinés à la Maurienne et à la Tarentaise. Ils y sont restés et ont combattu l'ennemi jusqu'à la victoire finale.

La Libération a marqué le début d'une nouvelle période caractérisée par la liquidation de nos cadres et le sabotage de nos efforts pour continuer la lutte. Sous l'impulsion du Mi-

nistère de la Guerre, se développa une offensive visant à briser cet embryon d'Armée Nouvelle, née dans la lutte contre l'envahisseur, et à sauver l'essentiel de l'Armée de la défaite de 1939-1940.

On alla jusqu'à offrir de l'argent aux volontaires pour se faire démobiliser, et on tenta par tous les moyens de décourager les cadres, soit au cours de stages, soit par des mesures vexatoires. Résultat d'ensemble, il ne reste plus guère que 2.000 F.F.I. sur les 35.000 officiers que compte l'Armée. L'amalgame, gloire des armées de la Convention, a été torpillé, et, sauf exception, les officiers de Vichy réintégrés ont remplacé les Maquisards.

Mais les leçons de notre action restent valables. La guerre de guérilla a conduit à l'insurrection nationale libératrice qui a consacré la justesse de notre politique. Oui, nous avons eu raison d'appeler les Français à la lutte, raison de lutter contre l'attentisme sous toutes ses formes, raison surtout d'avoir fait confiance au peuple. Rien de grand ne peut se faire en dehors du peuple. Sans lui, sans le soutien de l'immense majorité de la population, aucune résistance n'aurait été possible. Toutes les tentatives faites pour atteindre des objectifs militaires à l'aide de formations militaires sans s'appuyer sur les masses ont tourné au désastre, comme les maquis des Glières, du Vercors ou de Saint-Marcel.

Au contraire, les actions de masse, la grève des cent mille mineurs, la grève générale de Marseille ou de Paris, celle des cheminots, appuyée militairement par les F.T.P. ont fait reculer l'occupant et ouvert de nouvelles perspectives.

Les cadres F.F.I. sortis du peuple ont incarné l'esprit de la Nation toute entière. Ceux qui, aujourd'hui, les chassent de l'armée et combattent l'Armée Nationale, incarnent l'esprit de Munich et sont les héritiers de cette politique de méfiance du peuple, cause de nos désastres.

Ils ont oublié que les armées de Robespierre ont vaincu l'Europe coalisée et que l'armée de métier nous a valu Sedan.

Marche patriotique.

Eise Béline-Songeon
(sept. 43)

All.^o marziale

mf Ses fas-cistes ont dé-vas-té Par-
tout no-tre bel-le ter-re De l'oc-ci-dent au
pa-ys du co-rail Et des toundras sans fin *sf* Ah!
poco cresc.
Se grand ciel est plein de feu, l'o-cé-an cou-vert d'é-pa-ves
Se grand ciel est plein de feu Ses sil-lons noirs de ca-davres
En-ten-dez-vous les mou-rants râ-ler: Et
le ca-non ton-ner? *1^{re}, 2^e, 3^e fois (pour) finir*
ner? Tous droits réservés

I

Les fascistes ont dévasté
Partout notre belle terre,
De l'Occident, au pays du corail
Et des toundras sans fin...
Ah !
Le grand ciel est plein de feu,
L'Océan couvert d'épaves
Le grand ciel est plein de feu,
Les sillons noirs de cadavres...
Entendez-vous les mourants râler
Et le canon tonner ?

II

Notre France est à genoux
Ployant sous de lourdes chaînes,
Mourant de faim avec son blé doré
Que le Germain lui prend,
Ah !
Ses enfants sont torturés,
En souffrant toujours se taisent,
Ses enfants sont fusillés
En chantant la « Marseillaise »
Entendez-vous leur chant résonner
Et les fusils claquer ?

III

Mais l'espoir est dans nos yeux,
Le feu au fond de nos veines,
Le grand drapeau va flotter dans le vent
Sur nos poings refermés,
Ah !
« Ils » ont voulu piétiner
Notre si belle Patrie,
« Ils » ont voulu étrangler
Notre Liberté chérie !
Entendez-vous nos pas résonner
Et le canon tonner ?

IV

Tout le monde s'est levé
Pour chasser la peste brune,
Les assassins, bourreaux à croix gammée,
Aux mains rouges de sang...
Ah !
Nous terrasserons enfin
Des tyrans la meute hurlante
Pour retrouver notre pain
Et les « lendemains qui chantent »...
Entendez-vous au loin résonner
Le Chant des Libérés ?



INSIGNE QUE PORTAIENT LES F.T.P.F.
A LA LIBÉRATION.

TABLE DES MATIERES

Préface	9
Avant-Propos	13
I. — «Jamais la France ne sera un peuple d'esclaves»	15
II. — Premiers combats	25
III. — Les bases d'une armée populaire	33
IV. — L'organisation se renforce	49
V. — La répression des Nazis	59
VI. — Hiver de lutte	71
VII. — La tragédie des Glières	89
VIII. — Réorganisation	103
IX. — Entre les deux débarquements	119
X. — Les journées de la Libération	137
Annexe 1. — L'organisation F.T.P.F.	<u>167</u>
Annexe 2. — Du sabotage modèle	173
Dernières lettres de Fusillés	177
Conclusion	183
Marche patriotique	186

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN
NOVEMBRE 1946 PAR
LES PRESSES DE SAVOIE,
AMBILLY (HAUTE-SAVOIE)

COOP. « LES PRESSES DE SAVOIE », AMBILLY

c. o. l. a. e. l. 31.2640

